Abhandlungen / Articles

Fabio Rossinelli: Sociétés de géographie et impérialisme suisse au 19e siècle. Un tour d'horizon et deux exemples représentatifs 1

Sandro Guzzi-Heeb: Die Republik auf dem Dorf. Republikanische Erfahrung, Antiklerikalismus und Radikalismus im Entremont (VS), 1789–1870 20

Jonas Stöckli: Von staatslegitimierenden Deutungsmustern zur integralen Rechtsgeschichte. Die SPS-Initiative zur Aufhebung der Militärjustiz (1915–1921) 40

Walter Aeschimann: Erste Dopingdiskussionen in der Schweiz an den Beispielen Coramin, Cardiazol und Pervitin (1925–1945) 59

Christel Gumy et Cynthia Kraus: Désirer: une histoire de la sexologie à Lausanne (1950–2000) 79

Besprechungen / Comptes rendus

Schweizergeschichte / Histoire suisse

Kanton Nidwalden (Hg.): Geschichte des Kantons Nidwalden (Ph. Rogger) 101

Ackermann, J., Brunold, U.: Mönche – Nonnen – Amtsträger. Ein biografisches Handbuch zum Kloster St. Johann in Müstair (8. bis 21. Jahrhundert) (E. Gilomen-Schenkel) 103

Grace, P.: Affectionate Authorities. Fathers and Fatherly Roles in Late Medieval Basel (L. Burkart) 104

Bodenmann, R., Kess, A., Steiniger, J. (Hg.): Heinrich Bullinger. Briefe von Januar bis Mai 1546 (J.-A. Bernhard) 106

Furter, R., Head-König, A.-L., Lorenzetti, L. (Hg.): Des manufactures aux fabriques – Von der Manufaktur zur Fabrik. Les transformations industrielles, XVIIIe–XXe siècles – Industrieller Wandel, 18.–20. Jahrhundert (F. Mathis) 108

Baumann, Th.: Das helvetische Parlament. Parlamentarismus im Lichte des Gegensatzes zwischen aufgeklärter Bildungselite und revolutionären Patrioten (S. Brändli) 110

Simon, Ch.: Reisen, Sammeln und Forschen. Die Basler Naturhistoriker Paul und Fritz Sarasin (F. Häner) 113

Schär, B. C.: Tropenliebe. Schweizer Naturforscher und niederländischer Imperialismus in Südostasien um 1900 (L. Meier) 114

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Gallati, M.: Entmündigt. Vormundschaft in der Stadt Bern, 1920–1950 (J. Vollenweider) 116

Hafner, W.: Pädagogik, Heime, Macht – eine historische Analyse (U. Germann) 117

Forschungsgruppe «Broadcasting Swissness» (Hg.): Die Schweiz auf Kurzwelle. Musik – Programm – Geschichte(n) (R. Ruppen Coutaz) 119

Businger, S.: Stille Hilfe und tatkräftige Mitarbeit. Schweizer Frauen und die Unterstützung jüdischer Flüchtlinge, 1938–1947 (H. Kanyar Becker) 121

Delley, G.: Au-delà des chronologies. Des origines du radiocarbone et de la dendrochronologie à leur intégration dans les recherches lacustres suisses (F. Flückiger) 123

Jeanneret, P. : Michel Buenzod: L'homme engagé, l'écrivain (O. Meuwly) 124

Allgemeine Geschichte / Histoire générale

Camenisch, Ch.: Endlose Kälte. Witterungsverlauf und Getreidepreise in den Burgundischen Niederlanden im 15. Jahrhundert (Th. Wozniak) 126

Haumann, H.: Lebenswelten und Geschichte. Zur Theorie und Praxis der Forschung / Schicksale. Menschen in der Geschichte. Ein Lesebuch (B. Studer) 128

Manasse, Ch.: Auf der Suche nach einer neuen jüdischen Identität. Der Schriftsteller Karl Lieblich (1895–1984) und seine Vision einer interterritorialen Nation (A. Reichwald) 129

Wirth, Ch.: Memories of Belonging. Descendants of Italian Migrants to the United States, 1884–Present (D. Skenderovic) 131

Cattaruzza, M.: L'Italia e la questione adriatica. Dibattiti parlamentari e panorama internazionale (1918–1926) (C. Moos) 133

Kersting, F.-W., Zimmermann, C. (Hg.): Stadt-Land-Beziehungen im 20. Jahrhundert. Geschichts- und kulturwissenschaftliche Perspektiven (M. Schaffner) 135

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Sociétés de géographie et impérialisme suisse au 19e siècle. Un tour d'horizon et deux exemples représentatifs

Fabio Rossinelli

Geographical Societies and Swiss Imperialism in the 19th Century. A Synopsis and Two Representative Examples

In the second half of the 19th century, the world is explored and mapped by European colonial powers bent on expanding their political and economic influence overseas. At the heart of such «geographical» activities there are geographical societies, also known as private clubs, where businessmen, politicians, military officers and intellectuals get together to discuss official or unofficial possibilities for national expansion. Despite the lack of a colonial empire, Switzerland is among the first countries in the world to found geographical societies. In what ways do these societies allow us to identify the presence of Swiss imperialism? This issue is discussed in this article.

Le partage du monde entre empires coloniaux européens se fait à une époque où l'exploration du globe est loin d'être accomplie. En effet, au 19e siècle, d'immenses territoires, tels le cœur du continent africain, restent encore inconnus des puissances coloniales. La discipline géographique qui se développe à cette époque va permettre de combler ce qui est considéré comme une lacune aux yeux de ces dernières. En tant que méthode scientifique de description et de représentation des espaces, la géographie permet de localiser les ressources naturelles, de circonscrire la population et de planifier des interventions armées. Elle soutient donc la formation des empires et leur expansion.[1]

1 Pour un approfondissement théorique, cf. Brian Harley, The new nature of maps, Baltimore 200; David Harvey, Géographie de la domination, Paris 2008; Brian Hudson, The new geography and the new imperialism: 1870–1918, in Antipode 9/n° 2 (1977), pp. 12–19.

Quartier UNIL-Dorigny, Bâtiment Anthropole, CH-1015 Lausanne, Fabio.Rossinelli@unil.ch

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

L'étude du lien entre géographie et impérialisme se développe en particulier dans les années 1990 et 2000, plusieurs historiens et géographes consacrant leurs travaux aux pratiques géographiques de la période coloniale. Les sociétés de géographie sont alors indiquées comme des lieux privilégiés du développement et de l'institutionnalisation de la discipline géographique, mais également comme des vecteurs – à côté d'autres organisations politico-militaires[2] – de l'impérialisme.[3]

Trois sont les caractéristiques relevées au sujet des sociétés de géographie du 19e siècle. En premier lieu, comme toute association savante de l'époque, elles ne sont accessibles qu'au cercle restreint des couches possédantes, incarnées par les financiers, les industriels, les notables politiques, les hauts officiers et fonctionnaires ainsi que les intellectuels. Deuxièmement, ces sociétés ont dès le départ une dimension fortement transnationale, non seulement par le biais des congrès internationaux qu'elles organisent tous les trois ou quatre ans à partir de 1871, mais aussi par l'appartenance croisée d'une partie de leurs membres et par l'échange réciproque de leurs bulletins. Enfin, les sociétés de géographie sont des canaux de propagation de la vision du monde colonialiste: leur intervention dans la définition des programmes scolaires et dans l'espace public (cela au travers de la presse et de la littérature bon marché) vulgarise des connaissances géographiques qui mettent en avant la centralité de l'Europe dite «civilisatrice» et qui justifient l'idée d'une domination sur le plan biologique, culturel et technique de l'Occident dans le reste du monde.[4]

Les plus anciennes associations géographiques sont fondées à Paris en 1821, à Berlin en 1828 et à Londres en 1830, tandis que les autres (une centaine au total) émergent surtout dans la seconde moitié du 19e siècle. Par rapport au reste de l'Europe, la Suisse ne fait pas exception: entre

2 Par exemple les sociétés coloniales, les ligues navales ou encore les groupements nationalistes qui unissent leurs efforts en faveur d'une politique étrangère conquérante avec d'autres entités, comme les chambres du commerce. Cf. Dominique Lejeune, L'Internazionale delle società geografiche: conoscenza del mondo e colonialismo (secoli XIX e XX), in: Memoria e Ricerca 11 (2002), p. 141.

3 Cf. par exemple Morag Bell, Robin Butlin, Michael Heffernan (éds), Geography and Imperialism. 1820–1940, Manchester 1995; Michel Bruneau, Daniel Dory (éds), Géographies des colonisations. XVe–XXe siècles, Paris 1994; Felix Driver, Geography Militant. Cultures of Exploration and Empire, Oxford 2001; Felix Driver, Gillian Rose (éds), Nature and science. Essays in the history of geographical knowledge, Cheltenham 1992; Anne Godlewska, Neil Smith (éds), Geography and Empire, Oxford 1994; Patrick Petitjean (dir.), Les sciences coloniales. Figures et institutions, Paris 1996; Pierre Singaravélou (dir.), L'empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation. XIXe–XXe siècle, Paris 2008.

4 Robin Butlin, Geographies of empire. European empires and colonies c. 1880–1960, Cambridge 2009, pp. 275–324.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

1858 et 1897, sept sociétés de géographie sont mises sur pied, réunissant, dans la dernière décennie du 19e siècle, un nombre de membres inférieur seulement à celui des empires français, allemand, britannique, italien et austro-hongrois.[5]

La question de savoir quels sont les enjeux de la participation helvétique à ce mouvement associatif demeure actuellement très peu creusée. Peter Jud[6] et Ruth Hagen[7] affirment – à l'inverse de Serge Reubi, qui ancre son analyse dans un cadre très local[8] – que la constitution d'associations géographiques helvétiques résulte de multiples influences internationales, parmi lesquels figure en bonne place l'attrait des milieux dirigeants helvétiques pour le monde colonial. Ces auteurs ne problématisent cependant pas la question des motifs de cet attrait. Les travaux d'Alexander Büchi[9] et les miens[10] tentent d'aller plus loin en esquissant les contours d'une idéologie impérialiste qui imprègne la bourgeoisie helvétique, soucieuse de se ranger parmi les puissances dominantes. Cette réflexion mène à la question de l'existence d'un impérialisme helvétique, dont les débats théoriques, initialement liés à la dimension économique de la Suisse, puis migratoire et culturelle, demeurent encore à leurs balbutiements.[11] Se penchant sur l'essor et sur les activités des associations géographiques nationales pour examiner si elles peuvent être comprises

5 Pour une comparaison internationale, cf. par exemple Hugo Wichmann, Geographische Gesellschaften, Zeitschriften, Kongresse und Ausstellungen, in: Geographisches Jahrbuch 14 (1891), pp. 463–484.

6 Peter Jud, 100 Jahre Geographisch-Ethnographische Gesellschaft Zürich, in: Geographica Helvetica 44/n° 3 (1989), pp. 113–151; Peter Jud, Die geographischen Gesellschaften der Schweiz, in: Geographica Helvetica 50/n° 2 (1995), pp. 69–72.

7 Ruth Hagen, Expeditionen in den «dunklen Kontinent». Die geografischen Gesellschaften der Schweiz und die wissenschaftliche Erforschung Afrikas, mémoire sous la dir. de Brigitte Studer, Bern 2003.

8 Serge Reubi, La Société neuchâteloise de géographie: de la géographie commerciale à la géographie vidalienne, in: Patrick Rérat, Etienne Piguet (éds), La «pensée du monde». Une société de géographie à la belle époque, Neuchâtel 2011, pp. 309–329.

9 Alexander Büchi, «Aargauer Kolonialherren». Die «Mittelschweizerische Geographisch-Commercielle Gesellschaft in Aarau» im Zeitalter des Imperialismus, in: Markus Schürpf (dir.), Fernschau. Global. Ein Fotomuseum erklärt die Welt (1885–1905), Baden 2006, pp. 28–35.

10 Fabio Rossinelli, La Société de géographie de Genève et l'impérialisme suisse (1858–1914), mémoire sous la dir. de Sébastien Guex, Lausanne 2013a; Fabio Rossinelli, Geografia associativa e imperialismo svizzero. Il caso di Ginevra (1858–1914), in: Geostorie 21/n° 3 (2013b), pp. 199–214.

11 Cf. par exemple Richard Behrendt, Die Schweiz und der Imperialismus. Die Volkswirtschaft des hochkapitalistischen Kleinstaates im Zeitalter des politischen und ökonomischen Nationalismus, Zürich 1932; Thomas David, Bouda Etemad, Un impérialisme suisse?, in: Traverse 4/n° 2 (1998), pp. 7–16; Francesca Falk, Barbara Luethi, Patricia Purtschert (éds), Postkoloniale Schweiz. Formen und Folgen eines Kolonialismus ohne Kolonien, Bielefeld 2012; Harald Fischer-Tiné, Patricia Purtschert (éds), Colonial Switzerland. Rethinking colonialism from the margins, Basingstoke 2015.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

comme l'expression d'une participation helvétique – consciente et volontaire – au colonialisme international du 19e siècle, le présent article s'insère donc dans le cadre d'analyse visant à comprendre l'existence et la caractérisation d'un impérialisme suisse.

A cet égard, il s'agit de faire un tour d'horizon des sociétés suisses de géographie au moment de leur fondation, afin d'en relever les enjeux, les sphères d'intérêt et la composition sociale. Puis, à travers deux études de cas – l'un concernant Genève, l'autre Saint-Gall – très représentatifs des activités des associations géographiques du pays au 19e siècle, il sera question d'analyser la construction de leurs savoirs ainsi que l'exploitation pratique qui en est faite. S'appuyant sur une documentation archivistique inédite, cet article permettra de mieux saisir les dynamiques que développent les sociétés suisses de géographie durant ce siècle.[12] La question finale, à laquelle je tenterai de répondre dans la conclusion, sera celle de savoir si et comment ces dynamiques peuvent être qualifiées d'impérialistes, dans quelle mesure on peut en déduire l'existence d'un impérialisme suisse.

L'essor des sociétés suisses de géographie dans le contexte international du 19e siècle

Le 19e siècle est une période de profondes transformations en Europe. Le système capitaliste-bourgeois établit rapidement son hégémonie et se caractérise par une rivalité croissante entre les différentes économies nationales. Les Etats les plus industrialisés se lancent dans des politiques de conquête coloniale afin de trouver des débouchés pour leurs marchandises, leurs capitaux et parfois leur main-d'œuvre excédentaire, essayant ainsi de résoudre les contradictions et les tensions de plus en plus prononcées qu'ils connaissent à l'intérieur des frontières sur le plan social, économique et politique.[13]

Les phénomènes se manifestant à l'échelle continentale se retrouvent également en Suisse, qui connaît cependant un double problème: le manque d'un accès direct à la mer et la modestie des forces militaires.

12 J'ai dépouillé les fonds des associations géographiques helvétiques aux archives étatiques d'Aarau et de Bâle, aux archives fédérales et à la bibliothèque nationale de Berne, aux bibliothèques cantonales de Genève et de Neuchâtel ainsi qu'au musée d'histoire et d'ethnographie de Saint-Gall. Ce travail a été accompagné d'une consultation systématique des périodiques sociétaires suivants: le *Fernschau*, le *Völkerschau* et les *Kleine Mitteilungen* d'Aarau; les *Geographische Nachrichten* de Bâle; le *Jahresbericht* de Berne; le *Globe* de Genève; le *Bulletin* de Neuchâtel; le *Jahresbericht* et les *Mitteilungen* de Saint-Gall; enfin, le *Jahresbericht* de Zurich.

13 Eric Hobsbawm, L'ère des empires. 1875–1914, Paris 1989, p. 101.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Ces facteurs limitent la participation helvétique à la conquête coloniale. Cela n'empêche à l'économie capitaliste du pays de connaître une forte expansion tout au long du 19e siècle. A la veille de la Grande Guerre, la bourgeoisie helvétique se place troisième dans l'exportation de marchandises par tête d'habitant et atteint la primauté au niveau de capitaux. Elle figure également parmi les bourgeoisies occidentales les plus orientées vers les marchés outre-mer.[14]

Dans le cadre de cette expansion économique de la Suisse dans les différentes régions du globe, la mise en place des sociétés de géographie – ayant pour but d'étudier les terres d'outre-mer et leurs perspectives d'affaires[15] – n'est pas sans intérêt pour les milieux capitalistes du pays, d'autant plus que certaines d'entre elles ne se limitent pas à rester sur le plan des études, mais lancent des véritables projets lucratifs dans le monde colonial. A côté de cet engagement économique, les sociétés suisses de géographie s'occupent aussi du «progrès de la science».[16] Autrement dit, elles s'engagent dans la construction des savoirs géographiques, qui, au 19e siècle, concernent surtout les terres d'outre-mer et font l'objet d'une collaboration scientifique internationale visant à renforcer la domination collective du monde par l'Europe.[17] Dans ce cadre, la Suisse joue un rôle actif. Les associations géographiques du pays organisent par exemple des congrès internationaux de géographie, comme à Berne en 1891, où les autorités fédérales ne manquent pas d'exalter la «part de collaboration [helvétique] à l'œuvre des autres pays» dans «ce grand mouvement géographique, à la fois scientifique et colonial».[18]

14 Pour un état de la littérature sur les rapports migratoires, économiques et socio-politiques de la Suisse avec le monde colonial, cf. Andreas Zangger, Koloniale Schweiz. Ein Stück Globalgeschichte zwischen Europa und Südostasien (1860–1930), Bielefeld 2011, pp. 16–32. Pour un approfondissement sur le développement de l'économie suisse aux 19e et 20e siècles, cf. Patrick Halbeisen, Margrit Müller, Béatrice Veyrassat (éds), Wirtschaftsgeschichte der Schweiz im 20. Jahrhundert, Basel 2012; Angela-Maria Hauser-Dora, Die wirtschaftlichen und handelspolitischen Beziehungen der Schweiz zu überseeischen Gebieten. 1873–1913, Bern 1986.

15 C'est ce qu'affirme le fondateur et président de la *Société de géographie de Genève* dans le premier numéro la revue sociétaire, paru en 1860. Ce *Leitmotiv* sera successivement repris par toutes les autres associations géographiques helvétiques. Cf. Henry Bouthillier de Beaumont, Introduction, in: Le Globe 1 (1860), pp. V–XI.

16 Statut de l'Association des sociétés suisses de géographie, 26.01.1881, in: Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft in Bern 3 (1880–1881), p. 138.

17 Sur les collaborations géographiques internationales au 19e siècle, cf. par exemple Mechtild Roessler, La géographie aux congrès internationaux: échanges scientifiques et conflits politiques, in: Relations internationales 62 (1990), pp. 183–199.

18 Allocution de Numa Droz, chef radical du Département des affaires étrangères, 10.08.1891, in: Compte rendu du Vme Congrès international des sciences géographiques tenu à Berne du 10 au 14 août 1891, Berne 1892, pp. 39s.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Ce qui précède semble indiquer que l'engagement des sociétés suisses de géographie s'inscrit dans une perspective de développement de l'impérialisme. Apparemment, cet engagement se divise en deux volets: l'un plutôt économico-pratique, l'autre plutôt idéologico-intellectuel. Ce type de distinction, déjà utilisé au 19e siècle pour différencier la géographie dite «intellectuelle» de l'«utilitaire», est souvent reprise dans la littérature secondaire.[19] En effet, on ne saurait mélanger le caractère savant d'une étude sur la cartographie helvétique ancienne avec les buts pragmatiques d'un rapport sur les moyens à disposition de la Suisse pour conquérir de nouveaux marchés.[20] Cela n'empêche que l'aspect «intellectuel» de la géographie rejoint souvent l'«utilitaire» lorsqu'il s'agit de maîtriser des régions colonisées ou en voie de colonisation: dans ce cas, l'idéologie de la domination soutient la pratique, et *vice versa*.[21]

Or, en Suisse, certaines associations – comme à Genève – s'intéressent de préférence au volet idéologico-intellectuel de la géographie, alors que d'autres – par exemple à Saint-Gall – privilégient plutôt le volet économico-pratique. Etant donné l'importance de ces deux volets, qui représentent, au 19e siècle, l'essentiel des activités des associations géographiques helvétiques, je me pencherai sur les cas de Genève et de Saint-Gall pour aborder les questions soulevées dans la problématique. Mais avant cela, il est utile de procéder à un bref tour d'horizon de l'ensemble des associations géographiques du pays au moment de leur création, de manière à pouvoir resituer les deux exemples susmentionnés dans leur contexte.

19 Cf. par exemple Jean-François Klein, La société de géographie de Lyon: pour la Croix et pour la soie? (1873–1900), in: Singaravélou 2008 (éd.), op. cit., pp. 91–109; Dominique Lejeune, Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXe siècle, Paris 1993.

20 Ces deux sujets sont traités dans le cadre d'un même congrès national de géographie tenu à Genève en 1882. Cf. Travaux de l'Association des sociétés suisses de géographie dans sa deuxième session à Genève les 29, 30 et 31 août 1882, Genève 1883, pp. 22–30, 53–67.

21 A propos de l'entremêlement des aspects «intellectuel» et «utilitaire» de la géographie à l'époque coloniale, cf. Claudio Cerretti, Della Società geografica italiana e della sua vicenda storica (1867–1997), Roma 2000, pp. 11s.; Alfred Fierro, La société de géographie de Paris (1821–1946), Paris 1983, p. 35.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Les premières associations géographiques helvétiques (par ordre de fondation)			
Date	**Lieu**	**Nom officiel**	**Sigle**
1858	Genève	*Société de géographie de Genève*	SGG
1873	Berne	*Geographische Gesellschaft in Bern*	GGB
1878	Saint-Gall	*Ostschweizerische geographisch-commercielle Gesellschaft*	OGCG
1881	Herisau	*Geographisch-naturwissenschaftliche Gesellschaft in Herisau*	GNGH
1884	Aarau	*Mittelschweizerische geographisch-commercielle Gesellschaft*	MGCG
1885	Neuchâtel	*Société neuchâteloise de géographie*	SNG
1897	Zurich	*Geographische Gesellschaft Zürich*	GGZ
1923	Bâle	*Geographisch-ethnologische Gesellschaft Basel*	GEGB

Les lieux d'implantation des sociétés suisses de géographie ont un poids spécifique au sein du pays et présentent en même temps de nombreux liens avec l'étranger. Berne, par exemple, est le centre politico-diplomatique de la Confédération. Genève, Bâle et Zurich représentent les principales places bancaires, industrielles et commerciales helvétiques, tout en étant aussi des lieux académiques de réputation internationale. A Neuchâtel et dans l'arc jurassien se concentre la production horlogère nationale, alors qu'au centre et à l'est de la Suisse septentrionale on trouve l'industrie textile, avec ses épicentres à Bâle (soierie), Zurich (coton) et Saint-Gall (broderie), mais aussi Herisau (finissage). Il s'agit des principales branches d'exportation helvétiques au 19e siècle.[22]

Dans ce panorama, la situation de Bâle pose problème: comment expliquer que cette ville, malgré ses intenses relations missionnaires, économiques et scientifiques avec l'outre-mer,[23] n'a pas de société de géographie au 19e siècle? Jud soulève la question, mais répond de manière tautologique en mentionnant le manque d'initiative des personnalités bâloises prédestinées à en fonder une.[24] Par contre, il ne mentionne pas l'existence d'autres cercles bourgeois largement orientés vers la géographie coloniale, comme la *Basler Mission* (fondée en 1815) ou encore la *Naturforschende Gesellschaft in Basel* (1817), ainsi que la parution

22 Sur la structure géographique de l'économie suisse au 19e siècle, cf. Bruno Fritzsche [et al.], Historischer Strukturatlas der Schweiz, Baden 2001.
23 Cf. par exemple Bernhard Schaer, Tropenliebe. Schweizer Naturforscher und niederländischer Imperialismus in Südostasien um 1900, Frankfurt 2015.
24 Jud 1989, *op. cit.*, p. 120.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

bimensuelle, entre 1885 et 1896, d'une revue bâloise intitulée *Geographische Nachrichten* consacrée aux régions d'outre-mer.[25] Indépendante durant ses sept premières années d'activité, la revue en question devient par la suite l'organe officiel de l'OGCG de Saint-Gall (en gardant son siège éditorial à Bâle). La société saint-galloise englobe d'ailleurs plusieurs membres bâlois. Similairement, la MGCG d'Aarau réunit quelques dizaines d'associés rhénans, tout en recevant des subventions de Bâle-Ville.[26] On voit donc que la bourgeoisie bâloise ne reste pas inactive en matière géographique; elle fait passer ses ambitions par d'autres voies.

A cet égard, il faut souligner que les associations argovienne et saint-galloise, au-delà de leurs adhérents bâlois, englobent aussi nombre de grands capitalistes provenant de Zurich, à l'image de l'industriel lainier Rudolf Schoeller. Ces derniers, en effet, ne disposent pas de société de géographie sur place jusqu'en 1897. Ainsi, le duo OGCG-MGCG englobe les pôles de l'appareil productif le plus important du pays: l'industrie textile. Faut-il entrevoir un dessein consistant à concentrer les forces de cette branche industrielle pour ouvrir des nouveaux marchés outremer? Comme on le verra par la suite, l'idée de faire une brèche dans le monde colonial pour s'insérer économiquement n'est pas étrangère à ces sociétés; cependant, l'état actuel de la recherche ne permet pas d'affirmer l'existence d'un dessein concernant spécifiquement la branche textile.

Revenant sur l'ensemble des sociétés suisses de géographie fondées au 19e siècle, celles-ci ne représentent, en termes quantitatifs, qu'une infime partie du total des associations qui à cette époque émergent en terre helvétique, à savoir plus de 30.000.[27] Si ces chiffres circonscrivent quantitativement les sociétés de géographie helvétiques, leur importance se manifeste lorsqu'on dessine le profil social de leurs dirigeants initiaux.

La SGG, première association géographique du pays, est fondée en 1858 par des patriciens genevois comme l'avocat Jacques-Adrien Naville ou encore le botaniste Edmond Boissier. Elle attire en son comité directeur plusieurs personnalités de premier plan, à l'image du philanthrope Gustave Moynier.[28] La GGB, mise sur pied en 1873 dans la capitale helvétique, est dirigée par des hauts fonctionnaires et des cadres militaires – à l'image de Johann Luzius Lütscher, vice-chancelier de la Confédéra-

25 Durant les années 1889–1890, cette revue – dirigée par le géographe Rudolf Hotz – s'accompagne d'un supplément économique: le *Handels- und Industrieblatt*.

26 Archives cantonales de Bâle-Ville, VG L 21. Correspondance entre les autorités cantonales de Bâle-Ville et les dirigeants de la *MGCG* d'Aarau au sujet des subventions accordées à cette dernière, 1888–1896.

27 Hans-Ulrich Jost, Histoire des sociétés et de la sociabilité, in: Paul Hugger (dir.), Les Suisses. Modes de vie, traditions mentales 1, Lausanne 1992, pp. 467–484.

28 Rossinelli 2013a, *op. cit.*, pp. 26–31.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

tion, et Hermann Siegfried, colonel d'état-major de l'armée suisse – mais aussi par des banquiers, tels que Vinzenz von Ernst, et des professeurs universitaires, comme le médecin et zoologue Theophil Studer.[29] Le même type de composition sociale, essentiellement issu du monde de la science, de la finance, du fonctionnariat et de l'armée, se retrouve à Zurich, où le colonel Ulrich Meister – à la tête, entre autres, de la *Neue Zürcher Zeitung* – est élu premier président de la GGZ en 1897.[30]

Un autre type d'acteurs domine l'OGCG de Saint-Gall (fondée en 1878) et la MGCG d'Aarau (1884): ce sont les grands patrons du commerce et de l'industrie d'exportation, comme le producteur de chaussures Carl Franz Bally. A leurs côté, on trouve des hommes politiques d'envergure nationale tels que les députés au parlement fédéral Ludwig Karrer (démocrate, futur commissaire de l'émigration) et Johann Philipp Heitz (radical, grand industriel cotonnier).[31] Similairement, à Neuchâtel, ce sont des entrepreneurs et des politiciens, à l'image de l'horloger Jules Jürgensen et du conseiller d'Etat radical Albert-Louis Roulet, mais aussi des enseignants, tels le premier président sociétaire Charles Knapp, qui donnent vie à la SNG en 1885.[32] Le monde de l'enseignement et de la formation technique est présent aussi à Herisau, où Johannes Rohner (instituteur à la *Realschule*) et Johann Jakob Früh (enseignant à l'école cantonale de Trogen et à l'école polytechnique de Zurich) jouent un rôle important au sein de la GNGH.[33]

Ces quelques exemples, loin d'être exhaustifs, illustrent néanmoins le fait que les sociétés suisses de géographie, au 19e siècle, sont constituées par les couches moyennes et hautes de la bourgeoisie, différemment impliquées dans la gestion civile et militaire du pays tout comme dans son développement économique, culturel et scientifique. Les études de cas de Genève et de Saint-Gall, choisis en raison de leur caractère emblématique, mettront en lumière les ambitions intellectuelles et matérielles – non dépourvues de contradictions – de ces milieux vis-à-vis du monde colonial de l'époque.

29 Hagen, *op. cit.*, pp. 34s.
30 Jud 1989, *op. cit.*, p. 119.
31 Schürpf (dir.), *op. cit.*, pp. 220s.
32 Reubi, *op. cit.*, p. 312.
33 Jud 1995, *op. cit.*, p. 70.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

L'exemple de Genève: la construction idéologisée des savoirs géographiques d'outre-mer

En m'appuyant sur l'exemple de la SGG, je développe maintenant le volet idéologico-intellectuel mentionné plus haut. Avant tout, il faut savoir que plus de la moitié des études publiées dans le périodique de la SGG, *Le Globe*, entre sa première parution (1860) et le déclenchement de la Grande Guerre (1914), concerne les terres asiatiques, africaines et centraméricaines. Ces textes, démunis d'une méthode analytique précise, prennent sommairement en considération des terres dont la taille peut varier d'un petit village à un demi-continent. Les aspects géographiques sont fréquemment mélangés à des notions d'histoire, d'ethnographie et de culture générale, ainsi qu'à des jugements de valeurs (souvent européocentriques) concernant les populations sur place et leurs mœurs.[34] Le but ultime de cette production littéraire – comme le rappelle Emile Chaix, président de la SGG, en 1895 – est de servir «ceux qui, poussés par l'expansion de la race européenne, demandent des renseignements pratiques afin de savoir où aller et d'utiliser toutes les régions du globe».[35] Autrement dit, il s'agit de mettre la géographie au service de l'expansion de l'Europe dans le monde.

Les contenus présentés dans *Le Globe* se rapportent souvent à l'exploration de la planète, celle-ci étant l'étape primordiale de la construction des savoirs géographiques. Dans ce domaine, la SGG ne se limite pas à décrire les expéditions exploratoires des autres, mais joue également un rôle actif. L'un de ses membres les plus réputés, David Kaltbrunner,[36] est par exemple l'auteur – dans les numéros du *Globe* de 1873 et de 1874 – d'une série d'instructions méthodologiques destinées aux voyageurs suisses et genevois pour qu'ils apprennent à recueillir correctement (sous forme descriptive ou cartographique) les données de leurs expéditions.[37] En outre, en 1881, Kaltbrunner projette de fonder, avec le concours de la SGG, une «école internationale de préparation aux voyages» au coût de «1.500 francs par an et par élève», prévoyant – au-delà des enseignements basiques – des cours concernant des pratiques d'exploration coloniale tels que la navigation, le tir, le campement ou

34 Pour un approfondissement, cf. Angelo Barampama, L'Afrique vue à travers les publications du «Globe» entre les années 1860 et 1910, in: Le Globe 140 (2000), pp. 9–32.

35 PV assemblée SGG, 15.11.1895, Le Globe 35 (1896), bulletin, p. 13.

36 Membre ordinaire de la SGG et honoraire de plusieurs associations suisses et étrangères, David Kaltbrunner est l'auteur du célèbre *Manuel du voyageur* (Zurich 1879) ainsi que le fondateur, en 1880, de l'*Institut géographique international* de Berne. Cf. Archives Fédérales Suisses (AFS), Berne, E88 1000/1167 36.

37 David Kaltbrunner, Réflexions sur la manière de voyager avec agrément et avec fruit, in: Le Globe 12 (1873) et 13 (1874), mémoires, pp. 154–176 et 87–118.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

encore l'art médical.[38] Ce projet se relie peut-être à une autre initiative qui est discutée au sein de la SGG au cours de la même année: la mise en place d'une compagnie suisse d'exploration, promue par le géomètre et lieutenant Oscar Messerly.[39]

Si les desseins de Kaltbrunner et de Messerly ne se concrétisent pas,[40] la SGG participe quand même aux explorations internationales par d'autres biais. Le cas de Victor Largeau, fonctionnaire colonial de l'empire français, est emblématique. Durant les années 1870, ce dernier entreprend plusieurs expéditions dans le désert du Sahara grâce à des financements de différentes sociétés scientifiques et commerciales, dont la SGG. En contrepartie du subside genevois, dont on ne connaît pas le montant, Largeau, commissionné par le naturaliste Henri de Saussure, s'engage à adresser des rapports à Genève et à transmettre «toutes les collections intéressantes» qu'il est en mesure de former «pour le musée zoologique de la ville».[41]

Pour qu'ils puissent être exploités, les savoirs géographiques – matérialisés par le recueil de données, le dressage de cartes et l'écriture de textes – doivent être à disposition d'acteurs capables de s'en servir, tels que les gouvernements ou les sociétés de géographie. C'est pourquoi, au 19e siècle, ces dernières mettent en place des réseaux de membres correspondants dans le but qu'ils leur transmettent le maximum d'informations sur les lieux où ils séjournent. Ainsi, au sein de la SGG, deux types de membres correspondants émergent parmi les autres, à savoir les consuls et les missionnaires. Entre 1860 et 1862, par exemple, Francis Berton, consul helvétique à San Francisco et associé de la *Swiss-American Bank*, fait parvenir à Genève une série de lettres dans lesquelles il souligne les bonnes perspectives d'affaires que présentent les régions minières entourant la Californie, cela malgré la présence – vue comme problématique – des populations autochtones.[42] La SGG met également sur pied une coopération fructueuse avec les missionnaires. Dès 1859, en effet, les dirigeants du cercle genevois organisent un réseau épistolaire avec les

38 Archives de la Bibliothèque Cantonale de Genève, Ms. fr. 8021/2, David Kaltbrunner, Projet de l'Ecole internationale de préparation aux voyages, 01.11.1881.

39 PV assemblée SGG, 13.05.1881, in: Le Globe 20 (1881), bulletin, p. 211. Voir également: Oscar Messerly, De l'émigration et de la colonisation au point de vue national suisse, Genève 1883.

40 L'école de Kaltbrunner ne trouve pas des souscripteurs suffisants, alors que la compagnie imaginée par Messerly est mise sur pied sans fonction exploratoire – mais uniquement comme organe d'informations pour les émigrants – en 1882. Cf. Rossinelli 2013a, *op. cit.,* pp. 49–52.

41 Lettre de Victor Largeau à Henry Bouthillier de Beaumont, 12.09.1874, in: Le Globe 13 (1874), bulletin, p. 91.

42 Rossinelli 2013a, *op. cit.*, pp. 39–42.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

missions protestantes d'Europe afin que leurs missionnaires outre-mer fassent parvenir à Genève, à l'aide d'un questionnaire, des rapports sur la géographie territoriale, climatique et humaine des régions où ils séjournent.[43]

Les descriptions que les missionnaires transmettent à la SGG permettent d'aborder un aspect supplémentaire de la construction des savoirs géographiques au 19e siècle, soit sa contenance idéologique. Entre la fin du 19e et le début du 20e siècle, *Le Globe* publie plusieurs contributions de missionnaires suisses et européens (correspondances, mémoires, procès-verbaux de conférences) offrant un regard hautement représentatif de la perception impérialiste du monde. Dans leurs contributions, en effet, les hommes sont catalogués par races et la «civilisation» est l'apanage des seuls Européens, qui auraient pour tâche, avec l'aide des missions chrétiennes, de modeler le monde selon leurs principes. Ces contributions témoignent clairement du racisme et du paternalisme typiques de l'idéologie colonialiste de cette époque, dont les missionnaires sont tout à la fois les récepteurs et les vecteurs. Cela n'a rien de particulièrement étonnant par rapport aux discours communément propagés au 19e siècle dans les autres associations géographiques d'Europe.[44]

Ce qui est plus spécifique à la SGG, en revanche, c'est la présence d'un petit nombre de savants anarchistes formant une minorité hostile au colonialisme. On peut mentionner, à ce propos, les célèbres géographes Léon Metchnikoff et Elisée Reclus, ou encore l'ethnographe Michel Dragomanov, tous exilés en Suisse durant le dernier quart du 19e siècle.[45] Véritables autorités en matière scientifique, leur présence est une source de prestige pour la SGG, mais aussi, au vu du discours colonialiste promu par cette dernière, de contradiction idéologique. Cette contradiction, dans les pages du *Globe*, est parfois occultée,[46] et d'autres

43 *Idem*., pp. 71–77.
44 *Idem*.
45 Pour un approfondissement, cf. Federico Ferretti, Anarchici ed editori. Reti scientifiche, editoria e lotte culturali attorno alla Nuova Geografia Universale di Elisée Reclus (1876–1894), Milano 2011.
46 Le *Globe* de 1878 rapporte par exemple que le journaliste hollandais Sicco Roorda van Eyseinga a tenu une conférence au sein de la SGG où il aurait mis en lumière les bienfaits coloniaux à Java et l'infériorité des populations autochtones. Pourtant, son séjour de presque vingt ans dans l'île indonésienne l'a poussé à devenir l'un des premiers détracteurs du colonialisme néerlandais. On peut donc douter de la bonne foi de ce rapport. Cf. PV assemblée SGG, 10.05.1878, in: Le Globe 17 (1878), bulletin, pp. 139–141; Hans Vervoort, Maya Indorf, Sicco Roorda van Eysinga – Zijn Eigen Vijand, Amsterdam 1979.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

fois mise en avant.[47] Dans les deux cas, les dirigeants de la SGG s'efforcent d'atténuer les critiques formulées à l'égard du colonialisme, de son idéologie et de ses pratiques.

Comme on peut le voir, le processus de construction de la connaissance du monde, qui passe à travers l'exploration et la transmission des savoirs recueillis sur le terrain, est porteuse d'une idéologie qui – en dépit de l'activisme minoritaire des anarchistes – s'aligne très majoritairement sur la culture impérialiste qui domine l'Europe du 19e siècle.[48] Dans ce cadre, la large adhésion à l'idéologie dominante illustre une pratique commune à toutes les sociétés suisses de géographie, d'autant plus que l'existence d'une minorité hostile au colonialisme n'est une spécificité que de la SGG et, dans une moindre mesure, de la SNG.

L'exemple de Saint-Gall: la *Compagnie suisse africaine*, un projet d'expansion helvétique au Transvaal

L'intégration de la bourgeoisie helvétique au sein du colonialisme international par l'entremise des sociétés de géographie ne se limite pas au seul domaine idéologico-intellectuel, mais englobe également des actions concrètes en faveur de l'extension des intérêts suisses outre-mer. Je vais donc illustrer ici le volet économico-pratique de ces associations en m'appuyant sur une étude de cas concernant l'OGCG.

Durant le dernier quart du 19e siècle, l'Afrique catalyse la concurrence impérialiste la plus acharnée en Europe. Les associations géographiques helvétiques suivent avec intérêt l'exploration du continent africain et se lancent, en particulier à Saint-Gall, dans des projets lucratifs visant à le pénétrer.

L'exemple de Paul Perrin, grand négociant neuchâtelois, est à ce propos parlant. Sous l'égide de l'OGCG, il fonde, en 1886, une organisation commerciale censée participer à l'exploitation économique du Transvaal. L'analyse de ses démarches permet non seulement de montrer combien elles sont sous-tendues par des ambitions impérialistes, mais également d'illustrer le rôle des sociétés suisses de géographie dans l'expansionnisme helvétique outre-mer.

47 Un cas parlant est celui du diplomate suisse Arthur de Claparède, acteur très important de la SGG, qui, en 1890, conteste les critiques que Léon Metchnikoff émet (l'année auparavant) au sujet des théories relatives aux races humaines. Cf. Arthur de Claparède, «La civilisation et les grands fleuves historiques», in: Le Globe 29 (1890), bulletin, pp. 127s.; Léon Metchnikoff, La civilisation et les grands fleuves historiques, Paris 1889, pp. 79–106.

48 Jean-Louis Miège, Expansion européenne et décolonisation de 1870 à nos jours, Paris 1973, pp. 143–172.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Le Transvaal, à cette époque, est une vaste région essentiellement agricole située au cœur de l'Afrique australe, entourée par les colonies britanniques et confinant, à l'est, avec le Mozambique portugais. Colonisé par les Boers depuis le 17e siècle, le pays est transformé en république par ceux-ci au milieu du 19e siècle. Durant cette dernière période, d'importantes découvertes minières rendent le Transvaal très attractif aux yeux des milieux capitalistes occidentaux: dans la seconde moitié des années 1890, en effet, ses gisements aurifères deviennent la principale source d'extraction d'or dans le monde.[49] Cette ruée vers l'or ne va pas sans effusions de sang, comme en témoignent les guerres de 1880–1881 puis de 1899–1902 opposant les Boers aux Britanniques.[50]

Dans ce contexte d'exploitation coloniale croissante, Perrin, en 1872, s'installe au Transvaal.[51] Là-bas, il devient propriétaire terrien et lance des activités fermières et minières ainsi que des commerces d'armements d'une certaine envergure (qui lui causent, entre autres, quelques ennuis judiciaires).[52] En 1885, il s'associe à Adrien Auguste Moulle pour «former une compagnie pour l'exploitation des mines d'or du Transvaal».[53] Moulle est un spécialiste français de géologie et d'industrie minière et membre de la *Société de géographie commerciale de Paris* (SGCP), à laquelle Perrin, de retour en Europe, adhère en 1885. Or, l'intégration de Perrin dans le milieu parisien des affaires et des études géographiques le pousse à élaborer, avec l'appui de la SGCP, un projet d'expansion économique au Transvaal.

Ce projet se divise essentiellement en deux étapes. La première consiste à démanteler le monopole commercial britannique au Transvaal par la prise de contrôle des futurs chemins de fer reliant Pretoria (chef-lieu du Transvaal) à Laurenço Marques (ville portuaire de la baie de Delagoa, au Mozambique). Les chemins de fer en question, planifiés par une commission portugaise à la fin des années 1870, sont, au milieu des années 1880, encore en quête d'un arrangement concernant les conces-

49 Louis de Launay, Les richesses minérales de l'Afrique, Paris 1903, p. 81.

50 Pour un approfondissement sur l'histoire des relations entre Boers et Britanniques en Afrique du sud, cf. Henri Wesseling, Le partage de l'Afrique. 1880–1914, Paris 1996, pp. 351–446.

51 Un dossier sur Paul Perrin est élaboré en 1893 par le Bureau fédéral de l'émigration sur demande du Département des affaires étrangères. Cf. AFS, E2175 1000/132 59, Ludwig Karrer, Gesuch der Hr. Perrin, Ingenieur in Cortaillod, 26 et 31.07.1893.

52 Cf. par exemple AFS, E2 1000/44 211, Lettre de Paul Perrin au Président du Conseil Fédéral (Joachim Heer), 07.1877; Cases decided in the High Court of the Transvaal Province. July 1877 to June 1881, Pretoria 1885, pp. 26–31 et 61s.

53 Lettre de Paul Perrin à Joachim Meurand, 21.02.1885, in: Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris 7 (1884–1885), p. 460.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

sionnaires.[54] En 1885, Perrin et les siens souhaitent donc que la construction de cette voie ferrée ne soit pas concédée à des compagnies ferroviaires contrôlées par le capital britannique, position qui est aussi celle des Boers.

S'adressant au gouvernement français par l'entremise de la SGCP, Perrin conseille alors «d'empêcher que la ligne ferrée de Lorenzo Marquez à Pretoria ne tombe entre les mains de compagnies […] derrière lesquelles se cacheraient des capitaux et des intrigues anglaises».[55] Contrôlé par la France, au contraire, «ce chemin de fer donnerait au commerce français le monopole du commerce des charbons dans les régions orientales et australes du globe» et «encouragerait l'établissement de négociants [au Transvaal]», sans compter que l'empire tricolore pourrait former, avec le concours des Boers, mais aussi de Madagascar et des îles voisines, «un groupe anti-anglais qui, à un moment donné, pourrait peser d'un certains poids dans l'équilibre colonial».[56]

La seconde composante du projet de Perrin consiste à ouvrir le marché transvaalien au commerce français, dans le sillage duquel les produits helvétiques pourraient trouver leur place. Pour ce faire, le négociant neuchâtelois lance l'idée de fonder une *Compagnie franco-suisse*. Dans un prospectus transmis à l'OGCG de Saint-Gall, Perrin explique que l'industrie suisse, par le biais de cette *Compagnie*, pourrait exporter ses produits au Transvaal en s'associant aux milieux industriels de la France ainsi qu'à sa flotte commerciale, laquelle, partant de Marseille, serait en mesure d'atteindre le port de Delagoa via le canal de Suez, et, de là, rejoindre Pretoria par les chemins de fer (idéalement sous contrôle français) mentionnés plus haut. A propos de l'ouverture du Transvaal au commerce franco-suisse, Perrin souligne avoir «déjà entamé des négociations [avec le gouvernement boer], qui sont très avancées, pour l'obtention de concessions et de monopoles commerciaux dont le détail serait hors de sa place ici et qui contribueront à développer d'une manière extrêmement lucrative les relations de la Compagnie».[57]

En l'état actuel de la recherche, il n'est pas possible de savoir dans quelle mesure les propos de Perrin s'accompagnent de faits concrets – je pense notamment aux négociations qu'il affirme avoir déjà entamées

54 Ana Cristina Roque, O sul de Moçambique na viragem do século XIX: território, exploração científica e desenvolvimento, in: Africana Studia 17 (2011), p. 106.
55 Lettre de Paul Perrin à Joachim Meurand, 22.01.1885, 21.02.1885, in: Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris 7 (1884–1885), pp. 440s. et 460.
56 *Idem.*
57 Archives de l'Historisches und Völkerkundemuseum (AHV), Saint-Gall, OGCG 5, Prospectus de la Compagnie franco-suisse, [1885–1886].

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

avec le gouvernement boer. Ce qui est certain, en revanche, c'est que l'OGCG s'engage plus que toute autre société géographique (suisse ou française) à concrétiser les projets du négociant neuchâtelois.

Au cours de 1886, en effet, Perrin rentre en Suisse et s'occupe de promouvoir dans les associations géographiques du pays le projet de fondation d'une organisation commerciale opérant au Transvaal.[58] Aucune mention, dans ses conférences promotionnelles, n'est faite à propos de la France, mais l'accent est mis uniquement sur la Suisse et sur les opportunités commerciales que son industrie d'exportation pourrait trouver au Transvaal. Atteignant à Saint-Gall un milieu particulièrement actif dans la recherche de nouveaux débouchés outre-mer,[59] Perrin arrive finalement à mettre en place, avec des patrons de l'industrie d'exportation saint-galloise et zurichoise, une organisation baptisée *Compagnie suisse africaine* (CSA). Fondée à Zurich en octobre 1886, la CSA vise à recueillir un capital-actions initial de 500.000 francs suisses et se fixe pour objectif d'établir à Pretoria un entrepôt helvétique où les marchandises nationales afflueraient pour être ensuite écoulées, grâce aux chemins mentionnés plus haut, auprès d'un réseau de succursales établi au Transvaal.[60]

Accueilli favorablement par la presse bourgeoise alémanique et romande,[61] le projet initié par Perrin finit par échouer après quelques années. Selon les explications officielles, trois raisons seraient à l'origine de l'échec: les souscriptions insuffisantes en Suisse, le retard cumulé dans la construction des voies ferrées au Transvaal et la mauvaise connaissance préalable – de la part des responsables de la CSA – du territoire sud-africain.[62] L'espace manque, dans cet article, pour creuser d'autres facteurs qui expliquent l'échec du négociant neuchâtelois.[63]

58 Perrin intervient au sein des sociétés géographiques de Saint-Gall, Berne et Neuchâtel durant le dernier quadrimestre de 1886. Cf. par exemple Paul Perrin, La République sud-africaine, in: Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft in Bern 8 (1885–1887), pp. 35–45.

59 Hagen, *op. cit.*, pp. 48–53.

60 PV assemblée OGCG, 23.01.1887, in: Mitteilungen der Ostschweizerischen geographisch-commerciellen Gesellschaft (1887), pp. 34s. Les fonds de l'OGCG contiennent plusieurs documents concernant la CSA (correspondances, projets, procès-verbaux, dépliants, bulletins de souscription). Cf. AHV, OGCG 5, 9 et 13.

61 Cf. par exemple *L'impartial*, 07.12.1886, pp. 1s.; *Neue Zürcher Zeitung*, 09.12.1886, p. 7.

62 Ernst Schmid, Die Ostschweizerische geographisch-commercielle Gesellschaft in St. Gallen 1878–1928, in: Mitteilungen der Ostschweizerischen geographisch-commerciellen Gesellschaft (1930), p. 10; Gustav Rüetschi, Zur 50-jährigen Jubiläumsfeier der Ostschweizerischen geographisch-commerciellen Gesellschaft in St. Gallen, in: Mitteilungen der Ostschweizerischen geographisch-commerciellen Gesellschaft (1928), pp. 24s.

63 Au-delà des intérêts souvent contradictoires des acteurs suisses dans le monde colonial (les missionnaires, par exemple, ne sont pas forcément intéressés à contraster la puissance britannique), deux faits importants doivent être signalés. D'un côté, des conflits

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Quoi qu'il en soit exactement, une chose ressort clairement: si la CSA, contrairement à d'autres initiatives expansionnistes lancées sous le patronage de l'OGCG, n'en reste qu'à des balbutiements organisationnels, les ambitions de Perrin et de ses associés ne se limitent pas à rester dans une position subordonnée pour tirer des profits du Transvaal, mais, en s'appuyant sur l'impérialisme français, visent à contrôler certaines branches de marché, défiant ainsi le monopole que la Grande-Bretagne entend établir sur l'extraction et le commerce dans le pays. Il s'agit donc de participer de plein pied à l'exploitation d'un territoire majeur de l'Afrique subsaharienne, comme cela avait d'ailleurs déjà été annoncé – en tant qu'objectif sociétaire – à la fin des années 1870 par les dirigeants de l'OGCG.[64]

Conclusions

Les trois parties de cet article permettent d'esquisser quelques conclusions provisoires au sujet des sociétés suisses de géographie et de leurs dynamiques au 19e siècle, dans l'attente que de nouvelles recherches précisent certains aspects – par exemple leurs collaborations avec le Conseil Fédéral ou l'Union suisse du commerce et de l'industrie – ou établissent des périodisations plus fines.[65]

Le tour d'horizon proposé dans la première partie permet de mettre en lumière le profil des dirigeants initiaux des sociétés suisses de géographie, tout comme le fonctionnement de ces dernières, qui, dans l'ensemble, ne présentent pas de spécificités par rapport aux milieux analogues actifs au sein des empires coloniaux. En Suisse comme en Europe, à cette époque, les associations géographiques matérialisent – par leur

internes surgissent entre Perrin et ses collaborateurs à propos du *modus operandi* de la CSA, ce qui freine considérablement les démarches de cette organisation. De l'autre, les chemins de fer reliant Pretoria à Laurenço Marques tombent «clandestinement» entre les mains de concessionnaires britanniques et américains. Cette affaire engendre une nationalisation portugaise de la ligne en question puis débouche sur un conflit juridique, arbitré par la Confédération helvétique, opposant la Grande-Bretagne et les Etats-Unis au Portugal. Cet arbitrage se conclut, en 1900, par la condamnation de l'Etat portugais au paiement d'une indemnité de 24 millions de francs aux concessionnaires. Cf. Gerrit Jan van Butselaar, Africains, missionnaires et colonialistes. Les origines de l'Eglise presbytérienne du Mozambique (mission suisse). 1880–1896, Leiden 1984, p. 133; Les chemins de fer africains, in: Annales de Géographie 13/n° 72 (1904), p. 437; Simon Katzenellenbogen, South Africa and southern Mozambique. Labour, railways and trade in the making of a relationship, Manchester 1982, p. 20.

64 PV assemblée OGCG, 02.02.1879, in: Mitteilungen der Ostschweizerischen geographisch-commerciellen Gesellschaft (1878), pp. 7s.

65 Elles sont actuellement en cours dans le cadre de ma thèse de doctorat à l'Université de Lausanne.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

engagement idéologico-intellectuel et économico-pratique en faveur de l'expansionnisme européen dans le monde – le lien entre géographie et impérialisme.

Concernant les activités sociétaires helvétiques, l'étude de cas de la SGG (centré sur le volet idéologico-intellectuel) montre que la construction des savoirs géographiques se fait par une collaboration principalement internationale et semble relever de la face coopérative de l'impérialisme européen, alors que la mise en place de projets économiques expansionnistes, comme celui exécuté par l'OGCG sur l'initiative de Perrin (volet économico-pratique), joue plutôt sur les rivalité inter-impérialistes et vise à favoriser, en flirtant avec l'une ou l'autre des grandes puissances sur place, une expansion spécifiquement helvétique dans le monde colonial. Les dynamiques qu'on retrouve dans les cas genevois et saint-gallois sont donc l'expression d'une attitude impérialiste en tension permanente entre collaboration et concurrence (ou, si l'on préfère, entre alliances et rivalités).

Finalement, l'analyse proposée ci-dessus permet de mettre en lumière certaines caractéristiques de l'impérialisme suisse. Premièrement, cet impérialisme, que ce soit à l'état de projet ou de fait, s'exprime essentiellement sur le plan économique – infiniment plus que sur le plan politique – tout en intégrant une dimension fortement idéologique. En deuxième lieu, l'expansion impérialiste helvétique, à cette époque, ne passe pas par des démarches étatiques, mais par des démarches privées susceptibles d'être soutenues par l'Etat, à travers, par exemple, des subventions financières ou des appuis politiques. Enfin, comme le cas du projet de Perrin au Transvaal le montre, les démarches expansionnistes suisses outre-mer ne s'inscrivent pas forcément en position subordonnée vis-à-vis des puissances coloniales, dans leur sillage, mais tentent de jouer sur les rivalités entre ces puissances pour pleinement faire valoir leurs propres cartes. Que de tels projets débouchent sur des succès est une autre histoire, mais que leur concrétisation soit poursuivie avec opiniâtreté en dit déjà long.

D'autres facteurs sont caractéristiques de l'impérialisme suisse et touchent de près ou de loin les activités des associations géographiques du pays: par exemple la philanthropie et l'arbitrage international[66] ou

66 Cf. par exemple Max Mittler, Der Weg zum Ersten Weltkrieg: wie neutral war die Schweiz? Kleinstaat und europäischer Imperialismus, Zürich 2003, pp. 356–361; Fabio Rossinelli, La philanthropie coloniale des sociétés suisses de géographie au Congo (1876–1908), in: Itinera (2017), à paraître; Albert Wirz, Die humanitäre Schweiz im Spannungsfeld zwischen Philanthropie und Kolonialismus: Gustave Moynier, Afrika und das IKRK, in: Traverse 2 (1998), pp. 95–111.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

encore la production d'un discours de propagande et de justification intellectuelle de la domination des pays industrialisés sur les autres.[67] En résumé, on peut dire que les milieux bourgeois helvétiques, au 19e siècle, ne diffèrent guère de leurs homologues des grandes puissances du point de vue des pratiques, de l'idéologie ou encore de la mentalité colonialistes, dont les sociétés suisses de géographie constituent d'importants lieux d'élaboration, de diffusion et de mise en œuvre au sein comme à l'extérieur du pays.

67 Cf. par exemple Patrick Minder, La Suisse coloniale. Les représentations de l'Afrique et des Africains en Suisse au temps des colonies (1880–1939), Berne 2011.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Die Republik auf dem Dorf. Republikanische Erfahrung, Antiklerikalismus und Radikalismus im Entremont (VS), 1789–1870

Sandro Guzzi-Heeb

The Village as a Republic. Republican Experience, Anticlericalism and Radicalism in the District of Entremont (Valais), 1789–1870

The Village as a Republic. Republican experience, Anticlericalism and Radicalism in the District of Entremont (Valais), 1789–1870. This paper analyses the deep and long lasting influence of the Helvetic Republic (1798–1803) on several villages of the district of Entremont, an Alpine region in the Swiss Canton of Valais, where excellent sources document the history of local families and sharp political conflicts. The micro-historical approach highlights the relationship between the republican experience and the formation of a strong radical and anticlerical movement during the 19th century. In fact, the majority of the radical activists came from the same families that had taken over local leadership during the republican era. Moreover, since the late 18th century different sexual attitudes and behaviour patterns had characterized the opposing factions: in the fervently Catholic Canton of Valais of the 19th century, families with a radical background had significant more illicit sexual relations than conservative groups. From this point of view, the building of different political and religious milieus, linked with the diversification of sexual and religious cultures since the republican period, seems to be a crucial aspect for the understanding of political evolutions in 19th century Switzerland.

Dieser Beitrag befasst sich mit dem nunmehr klassischen Thema der «Republik auf dem Dorf».[1] Gemeint ist die Helvetische Republik (1798–

1 Maurice Agulhon, La République au village. Les populations du Var de la Révolution à la IIe République, Paris 1970 (Neuausgabe mit Vorwort, 1979); Jean-Pierre Jessenne, Pouvoir au village et révolution, Lille 1987; Philippe Vigier, La seconde République dans la région alpine, Paris 1963; Paul Bois, Paysans de l'Ouest, Paris 1960; Nadine Vivier, La diffusion des idées progressistes dans le monde rural au XIXe siècle, in: La diffusion

Université de Lausanne, UNIL-Dorigny, Anthropole, 1015 Lausanne, Sandro.Guzzi-Heeb@unil.ch

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

1803), eine grundlegende Umbruchszeit, die meines Erachtens, wie auch die nachfolgende Mediationszeit, in der Schweizer Geschichte trotz Jubiläen und ideologischen Debatten immer noch unterschätzt wird. Mich interessiert vor allem, wie die politischen Neuerungen, die die Republik mit sich brachte, in kleinen Dörfern des Unterwallis erlebt und erfahren wurden und welche Konsequenzen diese lokale Erfahrung für die nachfolgende Zeit hatte.

Ein besonderes Augenmerk wird auf die Rolle der ländlichen Mittel- und Unterschichten gelenkt, die bekanntlich in der politischen Geschichte lange vernachlässigt wurden. Ein zentrales Ziel meines Aufsatzes besteht darin, wesentliche Entwicklungen der politischen Kultur des Volkes (oder Kultur des politischen Alltags) seit der republikanischen Zeit zu untersuchen.[2] Dabei konzentriert sich das Interesse auf gewisse langfristige Entwicklungen, die im 18. und 19. Jahrhundert das Verhältnis zwischen Bevölkerungsmehrheit, Kirche und Staat veränderten. Bei diesem mikrohistorischen Ansatz wird die Rolle von Familie und Verwandtschaft besonders berücksichtigt, die unter anderem dank klassischer Mittel der Netzwerkanalyse sichtbar gemacht werden kann. Hierdurch werden grundlegende soziale Organisationsmechanismen sichtbar, die aus einer entfernteren Perspektive kaum wahrgenommen werden können und deshalb leicht unterschätzt werden. Die Fokussierung auf die Verwandtschaft und auf lokale Netzwerke erlaubt es auch, die Frage des Klientelismus neu zu bewerten. Die Rolle lokaler Klientelsysteme bei der politischen Mobilisierung der Mittel- und Unterschichten muss im vorliegenden Fall als relativ unbedeutend angesehen werden.

Die Region Martigny – Entremont – Bagnes (vgl. Abbildung 1) bietet aus zwei Gründen äusserst interessantes Material für eine solche Untersuchung. Einerseits können wir in dieser Region zahlreiche gut dokumentierte Konflikte verfolgen, die Aufschluss über die lokalen Probleme

des idées progressistes dans le monde rural. Actes du Colloque de Châteauroux 1998, Châteauroux 2000, S. 51–68. Klassisch für die Analyse dörflicher Machtverhältnisse sind auch: Giovanni Levi, L'eredità immateriale. Carriera di un esorcista nel Piemonte del Seicento, Torino 1985 und David W. Sabean, Power in the Blood. Popular culture and village discourse in early modern Germany, Cambridge 1984.

2 Vgl. beispielsweise: Georges Lefèbvre, La Révolution française et les paysans, Paris 1924; Albert Soboul, Problèmes paysans de la Révolution, Paris 1976; Georges Rudé, The crowd in the French Revolution, Oxford 1959; Frederick Krantz (Hg.), History from below: studies in popular protest and popular ideology in honour of George Rudé, Montréal 1985; Roger Dupuy, La politique du peuple. Racines, permanences et ambigüités du populisme, Paris 2002; Andy Wood, Riot, rebellion and popular politics in early modern England, Basingstoke 2002; Jean Nicolas, La rébellion française: mouvements populaires et conscience sociale 1661–1789, Paris 2002; Laurent Le Gall, Michel Offerlé, François Plouck (Hg.), La politique sans en avoir l'air. Aspects de la politique informelle, Rennes 2013.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

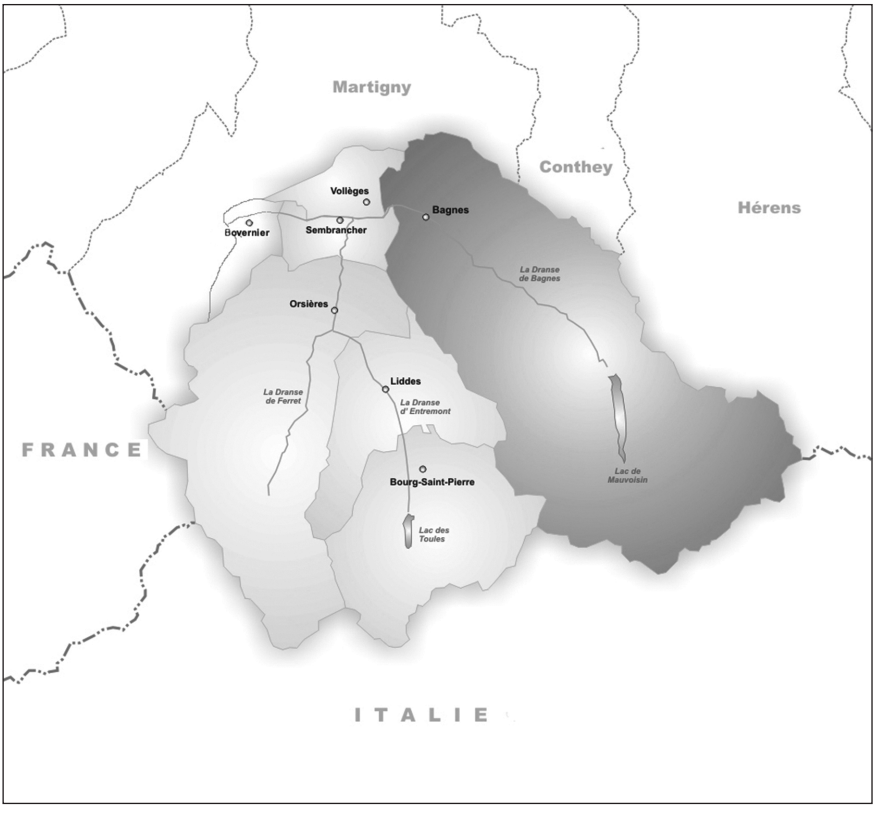


Abbildung 1. Karte der Region Martigny – Entremont – Bagnes. Quelle: CREPA, Sembrancher (vgl. Fussnote 3).

und die beteiligten politischen Kräfte geben. Andererseits sind für zahlreiche Dörfer dieser Region ausgezeichnete genealogische Datenbanken vorhanden, die eine detaillierte Untersuchung der Rolle von Familien und Verwandtschaftsgruppen in den lokalen politischen Entwicklungen erlauben.[3]

3 Wir haben das Glück, die Verwandtschaftsbeziehungen zwischen den aus dem Tal stammenden Akteuren genau rekonstruieren zu können. Dies ist dank einer langjährigen Arbeit möglich, die vom *Centre régional d'études sur les populations alpines* (CREPA) in Sembrancher (VS) koordiniert wurde. In den letzten Jahren wurden unter Mitarbeit von Jean-Charles Fellay und Daniel Jacquérioz verschiedene dörfliche Genealogien in einer grossen regionale Datenbank, dem *Registre historique de la population du Valais* (RHPVS), zusammengeführt. Für Bagnes sind die kommentierten Genealogien des Tals publiziert: Maurice Casanova, Jean-Michel Gard, Alfred Perrenoud (Hg.), Les familles de Bagnes du XII^{e} au XX^{e} siècle. Généalogie, histoire, étymologie, 5 Bde., Sion 2005–2008. Die Auswertung der umfangreichen elektronischen Datenbank war dank der Zusammenarbeit mit Pascal Cristofoli (École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris)

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Die neue republikanische Elite: Bovernier und Bagnes

Im Jahre 1806 musste Nicolas Cavé, katholischer Pfarrer in Bovernier (Kanton Wallis), auf Druck der Gemeindebehörden seine Pfarrei verlassen. Seit mehreren Jahren, zumindest seit 1796, war seine Beziehung zur Gemeinde und ihren Einwohnern schwieriger geworden. Die Gemeindebehörden waren nicht mehr bereit, die traditionellen Abgaben zu bezahlen. Zudem versuchten sie, die Schule und die Kirchengüter möglichst selbstständig zu verwalten, ohne dafür gegenüber dem Pfarrer Rechenschaft abzulegen.

Der Konflikt war kein isoliertes Ereignis. Ähnliche Spannungen können in dieser Zeit auch in anderen Pfarreien der Region beobachtet werden, etwa in Liddes. Hier musste der Pfarrer Laurent Murith in den Jahren 1789 und 1790 ebenfalls auf Druck der Gemeindebehörde die Pfarrei verlassen. Im benachbarten Bagnes hatten solche Konflikte eine noch längere Tradition.

Diese Spannungen waren eindeutig von der Französischen Revolution beeinflusst. In den zeitgenössischen Quellen lassen sich mühelos republikanische Ideen zu den politischen Rechten des «Volkes», der Rolle der Kirche, der Schule und der Erziehung erkennen. Verschiedene Aspekte der lokalen Alltagskultur, beispielsweise Tanzveranstaltungen, heizten die Spannungen zusätzlich an.[4]

Interessanterweise werden mehrere Akteure dieser Auseinandersetzung vom Pfarrer selbst in verschiedenen Berichten an das Bischofssekretariat erwähnt. Es handelte sich in erster Linie um zwei einflussreiche Notabeln: Joseph Bourgeois, bis 1797 Verwalter *(métral)* des Hospizes des Grossen Sankt Bernhard und später Mitglied der Munizipalität, sowie Jean-Léonard Bourgeois, Notar und Präsident der Munizipalität von 1798 bis 1806. Die beiden werden vom Pfarrer als die eigentlichen Urheber der Schwierigkeiten bezeichnet. Cavé zählt in seinen Schriften zahlreiche weitere Männer auf, die offenbar die neue, aggressivere Gemeindepolitik mittrugen, insbesondere J.-Théodule Bourgeois, Verwalter des Kirchenguts von 1798 bis 1799, Jean-Alexis Michaud, Schultheiss *(syndic)* von 1796 bis 1797, Jean-Joseph Sarrasin, der von 1796 bis 1806 mehrere Ämter bekleidete und J.-Antoine Sarrasin, Schultheiss von 1802 bis 1803. Zusätzlich nennt Cavé weitere Mitglieder des Gemeinderats, die in keinem sonderlich guten Licht erscheinen, allen voran Maurice-Joseph Sarrasin, Claude Florin, J.-Joseph Florin, J.-Em-

möglich. Wertvolle statistische Analysen verdanken wir Arnaud Bringé (Institut national d'études démographiques, INED), Paris.

4 Vgl. die Archives de la paroisse de Bovernier (APBo), Martigny, C1–C18.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

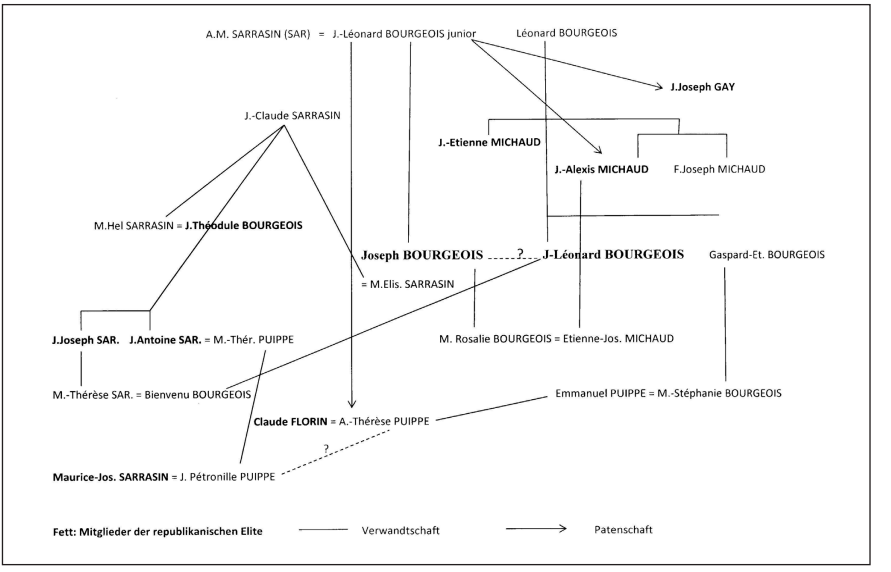


Abbildung 2. Verwandtschafts- und Patenschaftsbeziehungen zwischen Amtsträgern in Bovernier (1792–1806). Quellen: RHPVS (vgl. Fussnote 3); StAW, Arch. commune de Bovernier, P47-P101. Netzwerkanalyse des Autors.

manuel Michaud, François-Joseph Michaud, J.-Etienne Michaud und J.-Baptiste Terrettaz. Diese Namen sagen auf den ersten Blick nicht viel. Für eine eingehende historische Analyse sind sie jedoch äusserst wertvoll, weil sie ein genaues Bild der militanten republikanischen Elite zeigen. Die Personen, die hinter diesen Namen stehen, können anhand der lokalen Genealogien identifiziert und in ihren jeweiligen familiären Kontext gestellt werden.

Die meisten der genannten Männer waren erst vor kurzem an die Macht gekommen. Soweit wir darüber informiert sind, setzte sich der Gemeinderat vor 1795 weitgehend aus Vertretern anderer Familien zusammen als in der späteren, republikanischen Zeit.[5] In der Auseinandersetzung mit dem Pfarrer scheint eine neue Elite die Initiative übernommen und einen neuen politischen Stil geprägt zu haben. Interessanterweise gehören die meisten der erwähnten Amtsträger zu einem relativ dichten verwandtschaftlichen Netzwerk um die beiden republikanischen Anführer Joseph Bourgeois und Jean-Léonard Bourgeois (vgl. Abbildung 2).

5 Für die Angaben zu den Behörden von Bovernier vgl.: Staatsarchiv des Kantons Wallis, Sion (StAW), Archives de la commune de Bovernier, P47–P101.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

So kann dieses Netzwerk als Kern einer politischen Faktion betrachtet werden, die durch zahlreiche Verwandtschafts- und Patenschaftsbeziehungen verbunden ist. Die Logik der Faktionenbildung und die politischen Kontinuitäten treten noch klarer in der benachbarten Gemeinde Bagnes in Erscheinung, wo eine ähnliche, reformorientierte Elite dank der Helvetischen Republik an die Macht kam.

Seit dem späten 17. Jahrhundert können im Val de Bagnes zwei sich bekämpfende Faktionen beobachtet werden.[6] Auf der einen Seite standen die Gegner des Abtes von Saint-Maurice, die wiederholt vom Bischof von Sitten und zum Teil auch vom Walliser Landtag unterstützt wurden. Dazu gehörten angesehene Männer und Familien des Tals, aber auch Männer aus anderen Gesellschaftsschichten. Auf der anderen Seite erkennen wir eine dem Abt treue Faktion, die Neuerungen skeptisch bis ablehnend gegenüberstand und die die Privilegien der Chorherren verteidigte. Über die konkrete Organisation dieser Faktionen wissen wir wenig. Klar ist jedoch, dass die verwandtschaftlichen Beziehungen sowie Patenschaften für ihre Kontinuität von zentraler Bedeutung waren.

Grundlage unserer Untersuchung sind die Listen der am Aufruhr von 1745 beteiligten Personen und eine Liste der Gründerinnen und Gründer der *Grande École in Le Châble* aus dem Jahr 1766 sowie die Namen der republikanischen Ratsmitglieder zwischen 1798 und 1803. Diese können mit einzelnen, aus früheren Konflikten bekannten Gegnern des Abtes verglichen werden. Andererseits haben wir die Möglichkeit, die betreffenden Namen mit den Genealogien von Bagnes zu vergleichen, die uns Auskunft über die Abstammung der einzelnen Personen geben.[7] Die Kontinuitäten sind auffallend. Mit einer einzigen Ausnahme besteht fast durchwegs ein enges Verwandtschaftsverhältnis zwischen den uns bekannten Amtsträgern der Helvetischen Republik und den Aufständischen von 1745.[8] Das Bild ist umso bedeutender, als die berücksichtigten Verwandtschaftsgruppen eine kleine Minderheit unter den etwa 200 während des ganzen 19. Jahrhunderts im Tal ansässigen Abstammungsgruppen darstellen.[9]

Die republikanische Elite in Bagnes ging somit aus einer Reformbewegung hervor, die sich im 18. Jahrhundert in den Kämpfen gegen den

6 In Bagnes entsprach die Gemeinde einem Grossteil des gleichnamigen Tals; sie bestand aus 11 Hauptdörfern und einigen kleineren Weilern. Bis 2005 war Bagnes die flächenmässig grösste Gemeinde der Schweiz.

7 Diese Daten sind in die Datenbank RHPV eingeflossen (vgl. Anm. 3).

8 Sandro Guzzi-Heeb, Passions alpines. Sexualité et pouvoirs dans les montagnes suisses (1700–1900), Rennes 2014, S. 58.

9 Eine «Abstammungsgruppe» bezeichnet alle von zwei bekannten Vorfahren in väterlicher Linie abstammenden Frauen und Männer.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Abt herausgebildet hatte. Sie hatte sich insbesondere für die Autonomie der Talgemeinde eingesetzt und für wirtschaftliche, soziale und kulturelle Neuerungen gekämpft. Diese Feststellung zieht die allgemeine Frage nach den Kontinuitäten zwischen den zahlreichen Kämpfen der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts und den Ereignissen der Helvetischen Zeit nach sich: Inwieweit fussten die Neuerungen nach 1798 auf früheren Erfahrungen im Kampf gegen die etablierten Machthaber?[10]

Bekannterweise traten nach der Französischen Revolution neue Spannungen in verschiedenen Schweizer Kantonen auf.[11] In verschiedenen Fällen lässt sich nachweisen, dass die Anführer dieser Bewegungen in der Zeit der Republik und der Mediation politische Schlüsselrollen übernahmen. Ein besonders interessantes Beispiel ist der Walliser Charles-Emmanuel de Rivaz aus Saint-Gingolph, eine Führungsfigur in der Unterwalliser Protestbewegung von 1790, der von 1798 bis 1802 Regierungsstatthalter in Sion wurde.[12]

Die andere Frage ist, inwieweit solche frühen «Demokratisierungsbewegungen» eine Rolle im aufkommenden Liberalismus des frühen 19. Jahrhundert spielten.[13] Auch hier sind die Kontinuitäten zwischen republikanischen Führungspersönlichkeiten und Frühliberalen zahlreich. Der genannte Charles-Emmanuel de Rivaz wäre wiederum ein gutes Beispiel – obwohl er, wie viele Männer seiner Generation, unter dem Druck neuer Ideen und Forderungen immer konservativer wurde.[14] Die Fokussierung auf ein einzelnes Dorf erlaubt es m.E., solche persönliche und familiäre Kontinuitäten genauer zu analysieren.

Republikanismus, Antiklerikalismus und Verwandtschaft

In Bovernier waren nämlich die Konflikte mit dem Pfarrer nach der Rückkehr von Nicolas Cavé im Jahr 1806 nicht ausgestanden. Vor allem

10 Vgl, Daniel Schläppi (Hg.), Umbruch und Beständigkeit. Kontinuitäten in der Helvetischen Revolution von 1798, Basel 2009.

11 Vgl. beispielsweise Sandro Guzzi, Logiche della rivolta rurale. Insrurrezioni contro la Republica elvetica nel Ticino meridionale (1798–1803), Bologna 1994, S. 299–321; Corinne Chuard, Payerne et la révolution vaudoise de 1798, Lausanne 1987, S. 41–58.

12 Roger de Bons, Le comte Charles-Emmanuel de Rivaz: 25 octobre 1753 – 19 août 1830, Fribourg 1883; Michel Salamin, Introduction, in: Charles-Emmanuel de Rivaz, Mes souvenirs de Paris (1810–1814), Martigny 1967, S. 7–36.

13 Vgl. dazu z.B. Andreas Suter, Die Genese der direkten Demokratie – Aktuelle Debatten und wissenschaftliche Ergebnisse, Teil 1, in: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte 62/3 (2012), S. 456–473; Teil 2, in: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte 63/1 (2013), S. 104–116; René Roca, Andreas Auer (Hg.), Wege zur direkten Demokratie in den schweizerischen Kantonen, Basel – Zürich – Genf 2011.

14 Siehe auch Anm. 13; vgl. für den Waadtänder Jules Muret: Danièle Tosato-Rigo, Portrait d'un père de la patrie: Le Landamman Muret (1759–1847), Lausanne 1988.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

nach der Ernennung von Pierre-Daniel Abbet zum Dorfpfarrer im Jahr 1817 nahmen die Spannungen wieder zu. Abbet blieb während mehrerer Jahrzehnte in der Pfarrei, bis er im Jahr 1857 gezwungen wurde, sein Amt abzugeben und abzureisen. Dabei lässt sich so etwas wie die Wiederholung des Konfliktes von 1806 beobachten. Die Protagonisten waren wohl nicht mehr dieselben, die Streitpunkte ähnelten sich jedoch weitgehend. Während seiner Amtszeit beklagte sich Abbet wiederholt über das Benehmen der Dorfbewohner. Glaubt man seinen Aussagen, arbeiteten viele an den katholischen Feiertagen; sie kamen nicht zur Sonntagsmesse und ihre Kinder waren «scham- und gottlos» («effrontés et impies»).[15] Das Tanzen im Dorf war ihm, wie auch seinen Vorgängern, nicht genehm. Auch die Erziehung und die Schule blieben seit der republikanische Zeit ein wiederkehrender Zankapfel.[16]

Es fragt sich deshalb, ob eine direkte Verbindung zwischen den Erfahrungen aus der republikanischen Zeit und der starken Verbreitung des Radikalismus in Bovernier und im Entremont seit den 1830er Jahren besteht. Wie erwähnt gilt mein Interesse der Politisierung und der Mobilisierung der einfachen Bevölkerung, der manuell arbeitenden Männer und Frauen, deren aktive Teilnahme an den politischen Konflikten in den Quellen leicht nachgewiesen werden kann.

In der Forschung über die sozialen Bewegungen der frühen Neuzeit und des 19. Jahrhunderts wird diesbezüglich oft auf den Begriff des Klientelismus zurückgegriffen, der seit den Forschungen der 1980er und 1990er Jahre zu einem bedeutenden sozialwissenschaftlichen Konzept geworden ist, allerdings oft, ohne auf den genauen Inhalt der Klientelbeziehungen einzugehen.[17] Vielfach wird davon ausgegangen, dass sich die Motivation politischer Aktivitäten von Männern oder Frauen aus den

15 Jean-Marc Michaud, Histoire de la paroisse de Bovernier, Sierre 2005, S. 103.

16 Ebd., S. 103–105.

17 Grundlegend für die Schweiz: Ulrich Pfister, Politischer Klientelismus in der frühneuzeitlichen Schweiz, in: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte 42/1 (1992), S. 28–68; Simon Teuscher, Bekannte – Klienten – Verwandte. Soziabilität und Politik in der Stadt Bern um 1500. Köln, Weimar, Wien 1998, besonders S. 135–179; Anne-Lise Head-König, Réseaux familiaux, clientélisme, patronage et confession en pays de montagne. Le pays de Glaris, XVI^{e}–XVIII^{e} siècles, in: Anne-Lise Head-König et al. (Hg.), Famille, parenté et réseaux en Occident (XVII^{e}–XX^{e} siècles). Mélanges offerts à Alfred Perrenoud, Genf 2001, S. 181–194. Vgl. weiter: Sharon Kettering, Patrons, Brokers and Clients in Seventeenth-Century France, New York – Oxford 1986; Wolfgang Reinhard, Freunde und Kreaturen. «Verflechtung» als Konzept zur Erforschung historischer Führungsgruppen: Römische Oligarchie um 1600, München 1979; Eric R. Wolf, Kinship, Friendship and Patron–Client Relations in Complex Societies, in: Steffen W. Schmidt et al. (Hg.), Friends, Followers and factions. A reader in political clientelism, Berkeley, Los Angeles 1977. Vgl. zu Bagnes: François Raynauld, Formation et évolution d'une élite dans une vallée alpestre. Le cas de Bagnes en Valais (Suisse). Mémoire présenté à la faculté des études supérieures d'anthropologie. Université de Montréal, 1976.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Volksschichten fast ausschliesslich an vertikalen Loyalitäts- oder Solidaritätsbeziehungen mit mächtigen Patrons orientiert.

Die detaillierte Untersuchung der sozialen Transaktionen im Val de Bagnes des 18. und 19. Jahrhunderts bietet jedoch ein komplexeres Bild. Es zeigt sich nämlich, dass die Familien- und weiteren Verwandtschaftsstrukturen als zentrale Mechanismen der politischen Sozialisierung und Mobilisierung wirkten und dabei einflussreicher waren als klientelistische Abhängigkeiten.[18]

Diese Faktoren sollen nun im Hinblick auf die Erstarkung des Radikalismus in Bovernier näher untersucht werden. Inwieweit lassen sich klare familiäre beziehungsweise verwandtschaftliche Kontinuitäten erkennen? Als Grundlage dienen uns vor allem drei Ereignisse, in denen sich in Bovernier eine freisinnig-radikale Faktion klar manifestierte und deren Hauptakteure in den Quellen namentlich erwähnt sind.[19]

1844 erhob die militante radikale Bewegung der *Jeune Suisse* die Waffen gegen die katholisch-konservative Mehrheit. Nach dem Sieg der Konservativen in der Auseinandersetzung bei Trient und in Bagnes wurden Listen der Mitglieder der *Jeune Suisse* in den verschiedenen Dörfern verfasst. Drei Jahre später verlangte eine Petition die Entfernung des unbeliebten Pfarrers Pierre-Daniel Abbet. Das Dokument wurde von 41 Männern aus dem Dorf – unter ihnen etliche ehemalige Mitglieder der *Jeune Suisse* – unterzeichnet. In den Jahren 1856–1857 eskalierte schliesslich der Konflikt mit dem nunmehr älteren Pfarrer. Eine neue Petition, unterzeichnet von 70 Männern der Pfarrei, verlangte vom Bischof, dass Abbet und seine Magd aus dem Dorf abberufen würden. Die Unterzeichnenden drohten unter anderem damit, dass sie sich einen reformierten Pfarrer suchen könnten, falls ihre Wünsche nicht erfüllt würden.[20]

Diesmal hatte die Petition – nach einer turbulenten Zeit, in der die Pfarrei vakant blieb – Erfolg, wohl auch deshalb, weil die Gemeinde in der Zeit der Vakanz die öffentlichen Gottesdienste selber organisierte und durchführte, trotz mehrerer Ermahnungen seitens des Bistums. 1858 kehrte Abbet kurzzeitig zurück. Die Bevölkerung organisierte jedoch

18 Sandro Guzzi-Heeb, Revolte und Soziale Netzwerke. Mechanismen der politischen Mobilisierung in einem alpinen Tal des 18. Jahrhunderts, in: Geschichte und Gesellschaft 36/4 (2010), S. 1–26.

19 Ich übersetze damit die französischsprachige Bezeichnung «radical» bzw. die Substantive «radical / les radicaux», mit denen im Wallis die politische Strömung bzw. ihre Verfechter bezeichnet wurden. Vgl. Olivier Meuwly, Les partis politiques. Acteurs de l'histoire suisse, Lausanne 2010, S. 2–20; Albert Tanner, Das Recht auf Revolution. Radikalismus – Antijesuitismus – Nationalismus, in: Thomas Hildebrand, Albert Tanner (Hg.), Im Zeichen der Revolution. Der Weg zum Schweizerischen Bundestaat 1798–1848, Zürich 1997, S. 113–137.

20 StAW, Archives de la commune de Bovernier, P183.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

umgehend neuen Widerstand gegen den alten Pfarrer und seine offensichtlich unbeliebte Magd. Im Februar 1858 versammelten sich junge Leute um das Pfarrhaus, machten Lärm und schlugen Fenster ein; auch später fanden *charivari*-ähnliche Unmutsbekundungen statt.[21]

Laut Abbet wurden diese Ereignisse von den Behörden zumindest geduldet, wenn nicht gar aktiv unterstützt. Insbesondere der Vize-Präsident der Gemeinde, Maurice Arlettaz, ein ehemaliges Mitglied der radikalen *Jeune Suisse*, habe alles durchgehen lassen.[22] In der Tat unterstützten Präsident Ducrey und der Gemeinderat mit Briefen und Berichten den Widerstand gegen die Rückkehr von Abbet. In diesen Schreiben beklagten sie sich über den miserablen, ja skandalösen Zustand der Pfarrei.[23] Dies bewegte den Bischof offenbar letztlich, eine gütliche Lösung anzustreben, um einen noch grösseren «Skandal» zu vermeiden. Ein solcher hätte sich auf andere Gemeinden ausweiten können, zumal bereits in Liddes, einem ein paar Kilometer weiter in Richtung Grosser Sankt Bernhard liegenden Dorf, der Pfarrer ebenfalls auf Druck der Bevölkerung von der Gemeinde abberufen worden war.

Wer waren nun die Hauptakteure dieser Ereignisse? Über jenen Teil der Bevölkerung, der offen den Pfarrer unterstützte, ist wenig bekannt. Bei Abbets Rückkehr im Jahre 1858 erhielt er offenbar nur von einem einzigen der Mitglieder des Kirchenchors, von Jean-Pierre Bourgeois, Unterstützung.[24] Die anderen Chorsänger erschienen nicht zur Messe. Über die radikale Opposition sind wir wesentlich besser informiert, da uns die beiden erwähnten Petitionen von 1847 und 1857 mit den entsprechenden Namen zur Verfügung stehen. Dank der genealogischen Datenbank können die meisten Unterzeichneten genau identifiziert und ihrer jeweiligen Abstammungs- und Verwandtschaftsgruppe zugeordnet werden.[25]

Unter Berücksichtigung der familiären Verbindungen kann festgehalten werden, dass die Nachkommen der Mitglieder des republikanischen und antiklerikalen Netzwerks, wie es oben beschrieben wurde, in den radikalen Bewegungen der 1840er und 1850er Jahre eine Schlüsselrolle spielten. Insbesondere die Nachkommen der zwei Hauptakteure, Joseph und Jean-Léonard Bourgeois, waren in diesen späteren Bewegun-

21 Michaud, Bovernier, S. 105–108.
22 Ebd., S. 103.
23 Ebd., S. 110. Die Quellen zum Konflikt befinden sich im StAW, ACBo, P166–P192.
24 Jean-Pierre Bourgeois gehörte zur Abstammungsgruppe Bourgeois 5, die nichts mit den oben erwähnten republikanischen Anführern Joseph und Jean-Léonard Bourgeois zu tun hatte und die an den radikalen Aktionen nicht oder nur am Rande beteiligt war.
25 Datenbank RHPVS; vgl. Anm. 9.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

gen prominent vertreten. Weiter waren auch Männer, die von den republikanischen Gemeinderäten Maurice Sarrasin, Claude Florin, Jean-Alexis und Jean-Etienne Michaud abstammten, tragende Figuren der radikalen Faktion.

In der folgenden Tabelle 1 sind die bekannten politischen Aktivisten und die betreffenden Abstammungsgruppen jeweils auf einer Zeile dargestellt. Diese gibt Auskunft über diejenigen Männer aus der jeweiligen Gruppe, die zu den Radikalen gezählt werden können. Die Daten sind jedoch nur bedingt aussagekräftig, da die Grösse der Abstammungsgruppen sehr unterschiedlich sein konnte. Für eine eingehendere Analyse muss darum die Intensität der radikalen Mobilisierung in den verschiedenen Abstammungsgruppen analysiert werden (vgl. Tabelle 1). Darum ist in der Tabelle die Anzahl bekannter radikaler Aktivisten in Prozent der 1857 – am Ende der beobachteten Periode – nachweislich noch lebenden Männer über 18 Jahre dargestellt.

Vereinfachend zeigt die Tabelle, wie nahe die verschiedenen Abstammungsgruppen dem Radikalismus standen. Aufgrund der politischen Orientierung ihrer Mitglieder können grob vier Gruppen unterschieden werden. Waren 50%–100% aller aktiven Männer einer Abstammungsgruppe offensichtlich Radikale, ist von einer eindeutig radikalen Gruppe zu sprechen. Bei einem Anteil zwischen 30% und 50% radikaler männlicher Mitglieder kann von gemischten Gruppen mit einer wichtigen radikalen Komponente gesprochen werden. Bei einem Anteil zwischen 20% und 30% müsste von gemischten, jedoch eher konservativen und bei einem Anteil zwischen 0% und 20% von konservativen Abstammungsgruppen ausgegangen werden.

Es muss freilich zwischen grossen Gruppen und solchen, die in den 50 Jahren lediglich aus einem oder zwei erwachsenen Männern bestanden, wie beispielsweise der Gruppe Aubert 1, unterschieden werden. Im zweiten Fall ist die Einschätzung ihrer politischen Ausrichtung unsicher, weil die sichtbare politische Orientierung der Gruppe zu stark von einzelnen Individuen abhängt. Wichtig für die Kontinuität der radikalen Bewegung waren jedoch die grossen Abstammungsgruppen, die mindestens drei oder vier radikale Mitglieder aufweisen. Bei diesen Familien wird sichtbar, dass mit einer einzigen Ausnahme (Rebord, 1B) alle Radikalen von republikanischen Männern abstammten, die bereits während der Helvetischen Republik gegen den Pfarrer gekämpft hatten.

Der anhaltende Einfluss bedeutender Verwandtschaftsgruppen seit der republikanischen Ära ist augenfällig. Vor allem die Gruppen Bourgeois 1 und 2, aber auch Sarrasin 2, Michaud 1A, Florin 1A und Michaud 1B bildeten den Kern einer langfristig kohärenten antiklerikalen und

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Tabelle 1. Intensität der radikalen Orientierung in ausgewählten Abstammungsgruppen in Bovernier (1844–1857). Quelle: RHPVS; verschieden Quellen.

		Petition 1857				Petition 1847		Jeune Suisse	
CODE	1796–1806	ja	nein	total	1857_%	1847	1847_%	1844	1844_%
SAR/3		1	0	1	100.00	1	100.00	2	200.00
SAR/1A		1	0	1	100.00	0	0.00	1	100.00
PUI/1B	1	3	0	3	100.00	1	33.33	2	66.67
FLO/1A	1	6	1	7	85.71	3	42.86	3	42.86
SAR/2	1	3	0	3	100.00	1	33.33	1	33.33
REB/1B	0	5	1	6	83.33	3	50.00	2	33.33
AUB/1		1	0	1	100.00	1	100.00		0.00
FOUR/1		1	0	1	100.00	1	100.00		0.00
MCA/1A	2	5	1	6	83.33	6	85.71		0.00
ARL/1A		3	2	5	60.00	3	60.00	1	20.00
BOURG/1	1	5	2	7	71.43	4	57.14	1	14.29
BOURG/3	1	1	1	2	50.00	0	0.00	1	50.00
REB/0		2	0	2	100.00	1	50.00		0.00
DELY/1B		3	0	3	100.00	1	33.33		0.00
MCA/1B	1	5	4	9	55.56	3	33.33	2	22.22
BOURG/2	1	5	1	6	83.33	3	50.00		0.00
FLO/1B		2	2	4	50.00	1	25.00	1	25.00
CONT		1	0	1	100.00	0	0.00		0.00
DELY/1A		2	0	2	100.00	0	0.00		0.00
GAY/1A		2	0	2	100.00	0	0.00		0.00
MOR/2		1	0	1	100.00	0	0.00		0.00
TER/1B		1	0	1	100.00	0	0.00		0.00
AUB/3		2	1	3	66.67	1	33.33		0.00
SAR/4	2	3	2	5	60.00	1	20.00		0.00
ROU/1		3	2	5	60.00	0	0.00		0.00
PLA/1A		1	1	2	50.00	0	0.00		0.00
TER/1A	1	1	1	2	50.00	0	0.00		0.00
PLA/1C		0	1	1	0.00	1	50.00	0	0.00
CHAMB/1		1	2	3	33.33	0	0.00		0.00
BOURG/5		0	3	3	0.00	1	33.33		0.00
ARL/1B		0	2	2	0.00	0	0.00		0.00
AUB/0		0	1	1	0.00	0	0.00		0.00
FLO/3		0	0	0	0.00	0	0.00	1	0.00
GAY/1B	1	0	2	2	0.00	0	0.00		0.00
REB/1A		0	1	1	0.00	0	0.00		0.00
TOT		70	35	105		37			

Die Tabelle zeigt den Anteil radikaler Aktivisten 1844, 1847 und 1857 an den im Jahre 1857 nachweislich lebenden Männern der gleichen Abstammungsgruppe.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

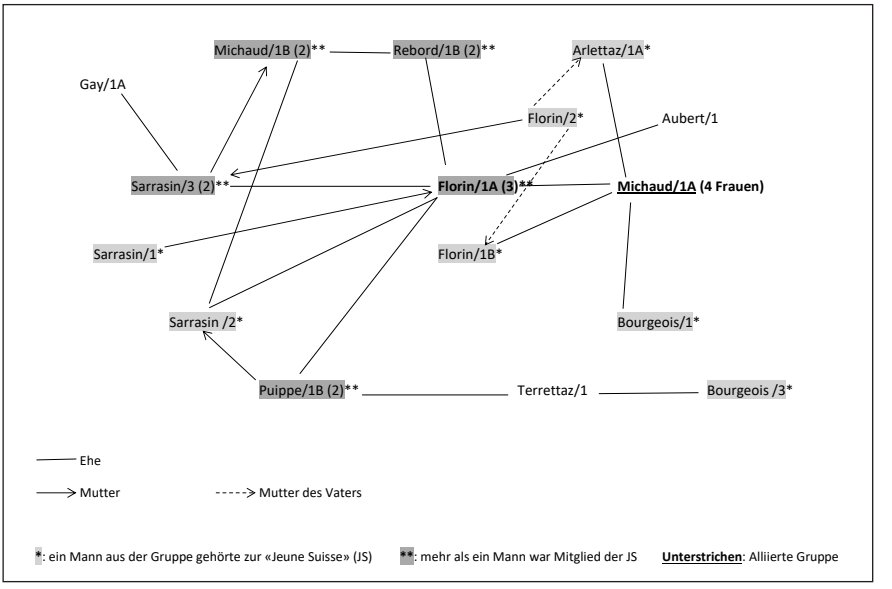


Abbildung 3. Das radikale Netzwerk. Verwandtschaftsbeziehungen und Allianzen im 19. Jahrhundert. Quelle: RHPVS; StAW, DI.42.3 (1844).

später radikalen Faktion. Wenn hier von «Kern» gesprochen wird, bezieht sich dies primär auf eine Netzwerkperspektive – was nicht bedeutet, dass Macht und persönlicher Einfluss innerhalb der radikalen Bewegung automatisch derselben Hierarchie entsprachen. Wiederum kann die Frage gestellt werden, im welchem Verhältnis diese Verwandtschaftsgruppen zueinander standen. In Abbildung 3 werden insbesondere die Verwandtschaftsbeziehungen berücksichtigt.

Aus der Abbildung wird ersichtlich, dass die erwähnten Schlüsselfamilien im Kern des radikalen Netzwerks erscheinen und eine verbindende Funktion innerhalb der radikalen Faktion übernehmen. Diese Funktion wird übrigens von den Patenschaften verstärkt, auf die hier nicht im Detail eingegangen werden kann.

Republikanismus, Radikalismus und Sexualität

In der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts wird in Bovernier ein neues Phänomen sichtbar: nicht weniger als acht Paare leben während mehrerer Jahre im offenen Konkubinat. In einem tief katholischen Gebiet wie dem Wallis stellt das Zusammenleben ausserhalb der Ehe eine klare Herausforderung der öffentlichen Moral dar. In keiner anderen Ge-

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Tabelle 2. Im Konkubinat lebende Frauen und Männer und ihre Zugehörigkeit zu Abstammungsgruppen (väterliche und mütterliche Linie). Bovernier, 1850–1900. Quelle: RHPVS.

Mame der Mutter	Name des Vaters	Datum*	Abst.gruppe Mutter	Gruppe Vater	Gruppe Mutter der Mutter
ARL-AUBERT, Marie Joseph	MATHEY, Pierre Joseph	1842	ARL/1	ex	
PELLAUD, Marie Rosalie	ROUILLER, Etienne Valentin	1866	PLA/1	ROU/1A	MCA/1A
ARL-AUBERT, Marie Joseph	CHAMBO-VEY, Joseph Daniel	1875	ARL/1	CHAMB/1	
BOURGEOIS, Marie Helene	DELY, Louis Emmanuel	1878	BOURG/1	DELY/1	m.FLO/3
GAY, Marie Louise	BOURGEOIS, Louis Gaspard	1878	ex	BOURG/2	
ARL-AUBERT, Marie Brigitte	GROSS, François	1879	ARL/1	ex	
TERRETTAZ, Valerie	SARRASIN, Jerôme Louis	1887	TER/1A	SAR/2	MCA/1A
GAY, Adeline	REBORD, François Joseph	1895	GAY/1A	REB/1B	SAR/2

* Geburt des ersten ausserehelichen Kindes

ex = aus anderen Dörfern stammend

meinde der Region, soweit wir aussagekräftige Informationen besitzen, findet sich ein vergleichbares Phänomen.[26] Aus dieser Perspektive liegt die Hypothese auf der Hand, dass ein starker Zusammenhang zwischen Konkubinat, Antiklerikalismus und Radikalismus bestanden hat. Die offene Herausforderung der katholischen Normen markiert eine kirchenkritische Identität, für die eigentlich nur der Radikalismus die ideelle Begründung liefern konnte – soweit eine Begründung überhaupt gesucht wurde. In der Tat zeigen die genealogischen Daten, dass die Mehrheit der im Konkubinat lebenden Mütter und Väter verwandtschaftlich nah mit radikalen Aktivisten verbunden waren (vgl. Tabelle 2).

Der Fall der drei Frauen aus der Gruppe Aubert-Arlettaz ist ein besonderer, da alle mit Thérèse Arlettaz (geboren 1789) verbunden sind,

26 Es handelt sich um folgende Gemeinden, die in der RHPVS erschlossen sind: Martigny, Bagnes, Bourg St-Pierre, Bovernier, Finhaut, Fully, Liddes, Orsières, Salvan, Sembrancher und Vollèges.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

die wiederum mit Jean-Joseph Aubert eine ausserehelichе Beziehung hatte. Thérèse ist die Kusine des bereits erwähnten Maurice Arlettaz – eines Mitglieds der *Jeune Suisse* –, über den sich der Pfarrer besonders beschwert hatte. Bei allen anderen Paaren ist entweder die Frau oder der Mann eng mit radikalen Aktivisten verwandt. Einmal mehr ist die Rolle der Gruppen Bourgeois 1 und 2 zu unterstreichen. Unter den im Konkubinat lebenden Individuen finden sich Nachkommen der republikanischen Anführer Joseph und Jean-Léonard Bourgeois. Auch die Gruppe Sarrasin 2 ist wieder vertreten. Und wenn die Eltern der im Konkubinat lebenden Männer und Frauen genauer unter die Lupe genommen werden, wird sichtbar, dass zwei Paare eng mit der kernradikalen Gruppe Michaud/1A verwandt sind. Insbesondere die Familie von Joseph-Clément Michaud (geboren 1802) spielt im republikanischen Netzwerk eine zentrale Rolle. Es handelte sich um eine Gruppe, die sehr stark zu unehelichen Beziehungen neigte. Andere Konkubinatspaare sind eng mit ehemaligen Mitgliedern der *Jeune Suisse* verwandt, etwa mit den Brüdern Rebord. Kurz: Wer in dieser Zeit im Konkubinat lebte, tat dies nicht zufällig. Vielmehr war dies Ausdruck einer in der Familie und Verwandtschaft verankerten kritischen Grundhaltung gegenüber der katholischen Kirche und ihrer Sexualmoral.

Wieweit bestand ein allgemeiner Zusammenhang zwischen Radikalismus beziehungsweise Antiklerikalismus und bestimmten Beziehungsformen? Aus früheren Untersuchungen im benachbarten Bagnes ist bekannt, dass die radikalen Familien tendenziell mehr uneheliche Kinder und auch mehr vorehelich gezeugte Kinder hatten. Die Forschung sollte sich jedoch bewusst sein, dass die genealogischen Datenbanken, die grundsätzlich auf den Pfarrbüchern basieren, nur die Spitze des Eisbergs offenlegen, weil viele ‚verbotene' Beziehungen gar keine Spuren hinterlassen haben. Auch ist wohl eine gewisse Verzerrung einzukalkulieren, da insbesondere wohlhabende Familien die Nachkommen aus ihren verbotenen sexuellen Beziehungen versteckt haben könnten, indem beispielsweise die «fehlbaren» jungen Mütter ihre unehelichen Kinder auswärts zur Welt brachten.

Trotz der gebotenen Vorsicht: Die Häufung der unkonventionellen Beziehungsmuster ist in Bagnes so eindeutig, dass sie mit Sicherheit wichtige Hinweise auf die Werte und Haltungen der jeweiligen Verwandtschaftsgruppen gibt. Im 19. Jahrhundert können in Bagnes 216 patrilineare Abstammungsgruppen gezählt werden, deren Mitglieder Kinder gezeugt, geboren und getauft haben (vgl. Tabelle 4). Dabei sind die 26 Abstammungsgruppen, innerhalb denen die meisten ausserehelich gezeugten Kinder (AGK) nachzuweisen sind, für 85,7 % der AGK der

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Tabelle 3. Ausserehelich gezeugte Kinder in Bovernier und in Bagnes (1650–1900). Quelle: RHPVS; Berechnungen: P. Cristofoli (EHESS, Paris).

Gemeinde	Bagnes		Bovernier	
Kategorie	**AGK**	**EK**	**AGK**	**EK**
Jahre				
1775–1799	2.12%	97.88%	3.57%	96.43%
1800–1824	2.70%	97.30%	17.65%	82.35%
1825–1849	3.79%	96.21%	7.33%	92.67%
1850–1874	6.53%	93.47%	14.24%	85.76%
1875–1899	6.97%	93.03%	20.57%	79.43%
Durchschnittswert	2.92%	97.08%	6.78%	93.22%

AGK = ausserehelich gezeugte Kinder; EK = in der Ehe gezeugte Kinder

Gemeinde verantwortlich (450 von 525). Von den erwähnten 26 Gruppen mit den meisten ausserehelich gezeugten Kinder können mindestens 19 eindeutig den Radikalen zugeordnet werden. In zwei weiteren Gruppen finden sich ebenfalls mehrheitlich radikale Männer, jedoch auch einige Konservative. In der Regel sind die radikalen Elemente und die Eltern von ausserehelich gezeugten Kindern eng miteinander verwandt (bis zum zweiten Verwandtschaftsgrad). Oft handelt es sich gar um dieselben Männer und Frauen.[27]

Ist Bagnes eine Ausnahme oder finden wir in Bovernier ähnliche Tendenzen? Stellt man ausschliesslich auf die quantitativen Daten für dieses Dorf ab, ist zunächst festzuhalten, dass die Zeit der Helvetischen Republik auf vielerlei Ebenen einen gewaltigen Umbruch markiert.[28] Tabelle 3 illustriert vergleichend die Entwicklung der unehelichen Geburten und der vorehelich gezeugten Kinder in Bovernier und in Bagnes zwischen 1650 und 1900. Der von der Kirche beklagte Sittenzerfall in der republikanischen und napoleonischen Zeit scheint sich zumindest aus kirchlicher Sicht in Bovernier zu bewahrheiten. Die Anzahl vor- und ausserehelicher Beziehungen mit illegitimer Nachkommenschaft stieg seit 1800 stark an und erreichte für diese Region überdurchschnittliche Ausmasse. In anderen Gemeinden wie beispielsweise Bagnes hatte diese

27 Guzzi-Heeb, Passions alpines, S. 195–207.

28 Vgl. Christian Pfister, Der «Baby Peak» der Helvetik. Fragen und Ergebnisse zur Bevölkerungsgeschichte der Periode 1760–1850 am Beispiel des Kantons Bern, in: Christian Simon (Hg.), Dossier Helvetik II: Sozioökonomische Strukturen, Frauengeschichte/Geschlechtergeschichte, Basel/Frankfurt a.M. 1997, S. 59–66; Sandro Guzzi-Heeb, Donne, uomini, parentela. Casati alpini nell'Europa pre-industriale (1650–1850), Turin 2007, insbesondere S. 221–260.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Entwicklung jedoch bereits früher eingesetzt. Entsprechend drückt sich der Verlauf in einem langsameren Anstieg aus.

Ist diese Entwicklung mit der Verbreitung des Radikalismus verknüpft? Diese Interpretation könnte die regionalen Unterschiede teilweise erklären. In Bagnes bildeten die Radikalfreisinnigen im 19. Jahrhundert eine starke und sehr aktive Faktion, die aber nur eine Minderheit der Talbevölkerung umfasste. In Bovernier hingegen erfasste die radikale Bewegung in den 1850er Jahren eine Mehrheit der aktiven Männer. Um dem Problem näher zu kommen, lohnt sich ein Blick auf die 38 Abstammungsgruppen, die übers ganze 19. Jahrhundert in der Gemeinde niedergelassen waren (vgl. Tabelle 4). Zunächst lässt sich analog zu Bagnes eine starke Konzentration der unehelichen Geburten in einigen erweiterten Familien hervorheben Über die Hälfte aller bekannten Eltern von unehelichen Kindern (78) gehörten zu nur acht Abstammungsgruppen.

Es ist zu betonen, dass es sich in keiner Weise um marginale Gruppen handelte – wie Peter Laslett und Karla Osterveen mit dem Begriff einer *«bastardy prone sub-society»* gerne suggerieren.[29] So gehörten beispielsweise die Gruppen Bourgeois 1 und 2 sowie Michaud 1 und Sarrasin 2 tendenziell zur Dorfelite. Einige ihrer Vertreter waren Notare, Gemeindevorsteher oder materiell gut situierte Notabeln und hatten wichtige Ämter inne. Diese ungleiche Verteilung der unehelichen Kinder zeigt meines Erachtens die strukturierende und identitätsstiftende Rolle familialer Traditionen und ihrer familienspezifischen sexuellen Haltungen.

In Tabelle 4 wurde zudem versucht, die politische Tendenz der verschiedenen Abstammungsgruppen darzustellen. Die Häufigkeit von Eltern unehelicher Kinder wurde mit der politischen Orientierung jeder Abstammungsgruppe verglichen, wie wir sie oben definiert und rekonstruiert haben (vgl. Tabelle 1). Obwohl nicht von einer automatischen Korrelation gesprochen werden kann, fällt die Tendenz auf, dass viele kernradikale Familien eine grosse Zahl unehelicher Kinder hatte. Dies gilt insbesondere für jene Gruppen, die als Grundpfeiler einer antiklerikalen Faktion seit der republikanischen Zeit identifiziert wurden, wie etwa die Gruppen Michaud 1A, Sarrasin 2 oder Bourgeois 1 und 2. In diesen Gruppen treten auch Elternteile, die im offenen Konkubinat lebten oder mehrere uneheliche Kinder mit verschiedenen Partnerinnen und Partnern zeugten, besonders häufig auf.

29 Peter Laslett, The bastardy prone sub-society, in: Peter Laslett, Karla Oosterveen, Richard M. Smith (Hg.), Bastardy and its comparative history, London 1980, S. 217–246.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Tabelle 4. Eltern von unehelichen Kindern und Abstammungsgruppen in Bovernier (1800–1900). Quelle: RHPVS, vgl. Tab.1.

Name	Code	1650–1800	1801–1900	politische Orientierung* (1844)
Michaud	MCA/1A	0	8	radikal**
Sarrasin	SAR/2	1	6	radikal
Bourgeois	BOURG/2	0	5	gemischt
Arlettaz	ARL/1	0	5	radikal
Bourgeois	BOURG/1	1	4	radikal
Sarrasin	SAR/4	0	4	
Rouiller	ROU/1	0	4	radikal
Aubert	AUB/1	0	4	
Michaud	MCA/1B	1	3	radikal
Terrettaz	TER/1A-1	0	3	
Rebord	REB/ 1B	0	3	radikal
Bourgeois	BOURG/5	1	3	
Chambovey	CHAMB/1	1	3	
Michaud	MCA/1B	1	3	gemischt
Rebord	REB/ 1A	0	3	
Sarrasin	SAR/3	0	3	radikal
Florin	FLO/1	0	2	radikal
Gay	GAY/1B	0	2	
Gay	GAY/1A	0	2	
Bourgeois	BOURG/3	0	1	radikal
Dely	DELY/1B	0	1	
Pellaud	PLA/1A	0	1	
Borio	BOR/1	0	1	
Puippe	PUI/1B	0	1	radikal
Pellaud	PLA/1C	0	1	
Rossier	RSI/	0	1	
Sarrasin	SAR/1	0	1	radikal
Aubert	AUB/2	1	0	
Cretton	CRE/1	0	0	
Dely	DELY/1A	0	0	
Florin	FLO/3	0	0	
Pellaud	PLA/1B	0	0	
Aubert	AUB/3	0	0	
Florin	FLO/2	0	0	radikal
Gay	GAY/1C	0	0	
Puippe	PUI/1A	0	0	
Terrettaz	TER/1B	0	0	
Terrettaz	TER/1C	0	0	
TOT		7	78	

* Männer aus den «radikalen» Gruppen waren unter den Mitgliedern der radikalen Verbindung «La Jeune Suisse» 1844

** vier Frauen aus der MCA/1A-Gruppe waren Ehefrauen von Mitgliedern der «Jeune Suisse». In diesem Sinne gehört die Gruppe zum radikalen Netzwerk

38 Abstammungsgruppen beobachtet

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Bei den Florin/1A, einer anderen Schlüsselgruppe der Radikalen, ist die Tendenz zu unehelichen Beziehungen im Allgemeinen weniger ausgeprägt. Hingegen ist sie bei den militanten Aktivisten und ihren nahen Verwandten ebenfalls bezeugt. Auch «neue» radikale Gruppen, die in der republikanischen Zeit keine sichtbare Rolle gespielt hatten, wie vor allem die Rebord 1B, zeichnen sich durch einen deutlichen Hang zu illegitimen sexuellen Beziehungen aus. Wobei nicht von einer automatischen Korrelation ausgegangen werden darf: Die Kernradikale Gruppe Puippe 1B beispielsweise zeigt kein auffälliges sexuelles Verhalten.

Es gibt also keinen Automatismus und keinen familiären Determinismus. Obwohl dies nicht im Detail dargestellt wurde, sind innerhalb gewisser Abstammungsgruppen im Laufe der Zeit auch wesentliche politische und sexuelle Veränderungen festzustellen. Nichtdestotrotz erscheint die Verbreitung des Radikalismus in der Region wesentlich mit der Rolle jener Abstammungsgruppen verbunden zu sein, die seit der republikanischen Zeit eine kirchenkritische Haltung und damit verbunden eine nicht kirchenkonformes sexuelles Verhalten an den Tag legten.

Schlussfolgerungen

Mikrogeschichte im eigentlichen Sinn wurde meines Erachtens in der Schweiz nie sehr populär.[30] Dies wahrscheinlich auch deshalb, weil hierzulande in einem föderalistischen Geist davon ausgegangen wird, dass jede Region, jedes Dorf Eigenarten und besondere Traditionen aufweise, die es *per se* nicht zu einem repräsentativen Fallbeispiel machen. Das ist aber ein Missverständnis. Die Frage ist gar nicht, ob Bovernier oder Bagnes für irgendetwas repräsentativ seien – sie sind es wahrscheinlich nicht. Die interessante Frage ist, was anders erscheint, wenn wie in dieser Untersuchung an einem konkreten Fall das Verhältnis zwischen Faktionenbildung, Verwandtschaft und sexuellem Verhalten im Detail rekonstruiert wird. Eine solche Analyse ist nur mit einem mikrohistorischen Ansatz durchzuführen, da die notwendigen genealogischen Daten für grössere Regionen in der Regel nicht oder nur lückenhaft verfügbar sind.

Im Entremont sind etliche Anhaltspunkte dafür zu finden, dass wichtige langfristige Kontinuitäten zwischen den politisch-religiösen Kämp-

30 Ich beziehe mich insbesondere auf die grundlegenden Werke von Carlo Ginzburg und Giovanni Levi aus den 1970er und 1980er Jahren: Carlo Ginzburg, Il formaggio e i vermi, Turin 1971; Levi, L'eredità immateriale. Vgl. für die Schweiz: Albert Schnyder-Burghartz, Alltag und Lebensformen auf der Basler Landschaft um 1700. Vorindustrielle, ländliche Kultur und Gesellschaft aus mikrohistorischer Perspektive. Bretzwil und das obere Waldenburger Amt von 1690 bis 1750, Basel 1992.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

fen des 18. Jahrhunderts, der republikanischen Erfahrung und der Verbreitung des Radikalismus im 19. Jahrhundert bestehen. Der dörfliche Radikalismus ist mit der politisch-ideologischen Rolle gewisser Familien und Verwandtschaftsgruppen verknüpft, die über Jahrzehnte kritische Haltungen gegenüber der katholisch-konservativen Mehrheit im Kanton vertraten und weitergaben. Wie wir aufzeigen konnten, handelt es sich nicht um marginale Gruppen, aber auch nicht immer um Familien der Elite. Der Radikalismus fand eindeutig auch in mittleren und unteren dörflichen Schichten eine aktive Anhängerschaft. Es genügt indes nicht, die Mobilisierung der Bauern, Handwerker und Viehzüchter vorschnell als Produkt eines lokalen Klientelismus zu interpretieren. Die genauen Macht- und Abhängigkeitsverhältnisse müssten zumindest genauer untersucht werden. Detailliertere Analysen in Bagnes haben gezeigt, dass sich klare vertikale Klientelstrukturen nicht eindeutig bezeugen lassen.[31] Umso stärker erscheint die Rolle der Verwandtschaft und der Patenschaften als Mittel zur Begründung und Festigung privilegierter Netzwerke – oder Milieus[32] – die sich oft auch auf gemeinsame Werte und sexuelle Orientierungen stützten.

Die kritische Haltung gegenüber der katholischen Kirche wird in mehreren Verwandtschaftsgruppen auch in ihrem nonkonformistischen sexuellen Verhalten sichtbar, das als Teil einer besonderen politisch-religiösen Identität bezeichnet werden kann. Aus einer grösseren Perspektive betrachtet, steht die beschriebene Dynamik der Polarisierung mit der starken Politisierung der katholischen Religion seit der Helvetischen Republik in einem engen Zusammenhang. Denn seit 1798 war der Katholizismus in der Schweiz ein zentrales politisches Thema und blieb es bis nach der Zeit des Kulturkampfes, etwa um das Ende des 19. Jahrhunderts. In anderen Regionen und Dörfern als den hier untersuchten stellen sich die Verhältnisse wahrscheinlich mehr oder weniger unterschiedlich dar. Diese Verhältnisse müssten jedoch meines Erachtens ebenfalls präzise recherchiert werden, damit wesentliche Entwicklungen und Zusammenhänge nicht unerkannt bleiben.

31 Sandro Guzzi-Heeb, Revolte und Soziale Netzwerke; op. cit.

32 David W. Sabean, Simon Teuscher, Introduction, in: dies., Jon Mathieu, Kinship in Europe: Approaches to the Long-Term Development (1300–1900), New York und Oxford, 2007, S. 1–32; vgl. Guzzi-Heeb, Passions alpines, op. cit., S. 69–78; 182–193.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Von staatslegitimierenden Deutungsmustern zur integralen Rechtsgeschichte. Die SPS-Initiative zur Aufhebung der Militärjustiz (1915–1921)

Jonas Stöckli

From Interpretative Patterns Legitimizing the State to Integral History of Law. The Swiss Social Democratic Party's Initiative to Repeal Military Justice (1915–1921)

The popular initiative, started in 1915, handed in 1916 and turned down in 1921, aimed at abolishing military justice. This initiative focused on military *justice* (rather than on military penal *law* of 1851, deemed obsolete). Previous research, moulded by interpretative patterns legitimizing the state, ascribes this either to assessments of popularity or a faulty analysis of the problem by the initiators. This article considers the popular initiative as a concise answer to the question – widely discussed since the 1870s – of the appointments of personnel in military justice. Based on this, it shows how the debate developed in the course of WWI and what the consequences of the illegally dilatory treatment of the initiative by the Federal Council were. Socio-political processes were responsible for the Swiss Social Democratic Party's (SPS) political isolation in the wake of the General Strike of 1918 and the reaffirmation of the interpretative power over military justice by the closed ranks of the citizens' block. As a consequence, the arguments – such as the missing division of powers – of the initiators for a reorganization of military jurisdiction were superimposed by a definition of the problem that focused on the law. The consequences were not only the turning down of the initiative, but also a new Military Penal Law, which followed in 1927 and delayed standardization of Swiss Penal Law.

Jonas Stöckli, Historisches Institut, Universität Bern, Länggassstrasse 49, 3000 Bern 9, jonas.stoeckli@hist.unibe.ch

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Zweimal zwei unterschiedliche Standpunkte zur Einleitung

Als sich der höchste Militärjurist, Armeeauditor Ernst Reichel, im Dezember 1914 an den Vorsteher des eidgenössischen Justiz- und Polizeidepartements (EJPD), Eduard Müller, wandte und auf eine rasche Revision des Militärstrafgesetzbuches (MStG) drängte, reagierte dieser abweisend: Zwar sei das MStG von 1851 reformbedürftig, jedoch stelle ein schweizweit einheitliches bürgerliches Strafgesetzbuch (StGB) eine «Vorbedingung» für die MStG-Revision dar.[1] Obwohl besagtes StGB erst 1942 in Kraft trat, beauftragte Bundesrat Müller am 6. Mai 1916 Prof. Ernst Hafter mit der Ausarbeitung eines neuen MStG.[2] Warum betrachtete Müller 1914 das StGB als «Vorbedingung» für die MStG-Revision? Und warum sah das 1916 bereits anders aus?

1916 erschien eine sozialdemokratische Broschüre, die sich insbesondere gegen die Praxis der Militärjustiz richtete und auch eine 1915 gehaltene Rede des katholisch-konservativen Nationalrats Ernest Daucourt aus dem französischsprachigen Berner Jura enthielt. An Beispielen führte Daucourt die «militärischen Ausschreitungen» in seiner Wohnregion aus. Er resümierte: «Auf solche Weise funktioniert gegenwärtig die Militärgerichtsbarkeit […]. In einem eroberten Lande würde man auch nicht anders handeln!»[3] 1919 stellte sich Daucourt entschieden gegen die von der Sozialdemokratischen Partei der Schweiz (SPS) lancierte Initiative zur Abschaffung der Militärjustiz und argumentierte: «[L]a discipline sera morte le jour où les tribunaux militaires auront vécu.»[4] War Daucourt 1919 nur deswegen zum Verteidiger der Militärjustiz geworden, weil ihm die SPS-Initiative zu weit ging? Und worauf basiert die Ansicht, dass die Aufhebung der Militärjustiz die militärische Disziplin ruiniert?

Die aufgeworfenen Fragen verweisen sowohl auf soziopolitische Aspekte wie die Stellung der Katholisch-Konservativen zur bundesstaatlich organisierten Militärjustiz als auch auf rechtsgeschichtliche Vorgänge wie die Konstitution neuer Gesetzbücher. Ziel dieses Artikels ist, Veränderungen dieser beiden exemplarisch angedeuteten Themenkomplexe für den Zeitraum rund um den Ersten Weltkrieg miteinander

1 Bundesarchiv Bern (BAR), E 4110A#1000/1841#23, Brief Reichel an Müller, 18.12.1914; Brief Müller an Reichel (Kopie ohne Unterschrift), 22.12.1914.
2 BAR, E 4110A#1000/1841#26, Brief Müller an Hafter, 6.5.1916.
3 Verband der sozialdemokratischen Mitgliedschaften des Kantons Zürich (Hg.), Militärdiktatur, Militärjustiz und Pressefreiheit. Drei Reden im Nationalrat gehalten von Robert Grimm E. Daucourt u. Gustav Müller, Zürich 1916, S. 14, 17 (Zitate).
4 Amtliches Bulletin der Bundesversammlung [ABB] Nationalrat [NR], 1919 Bd. 4, S. 722. ABB sowie Bundesblatt [BBl], Bundesratsprotokolle und Verhandlungsübersichten jeweils aus: www.amtsdruckschriften.ch (alle Abrufe 2016).

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

in Beziehung zu setzen und in einer zeitlich darüber hinausreichenden Perspektive zu verorten. Dabei steht die im August 1916 eingereichte und im Januar 1921 von der Stimmbevölkerung abgelehnte SPS-Initiative im Mittelpunkt, die folgenden Wortlaut hatte:

[1] Die Militärjustiz ist aufgehoben. Vergehen gegen das Militärstrafgesetz werden von den bürgerlichen Gerichtsbehörden desjenigen Kantons, in welchem sie begangen worden sind, untersucht und beurteilt.
[2] Das Verfahren richtet sich nach den kantonalen Prozessordnungen.
[3] Gegen die Endurteile der kantonalen Gerichte ist die Kassationsbeschwerde beim Bundesgericht zulässig.
[4] Der Arrest als militärische Disziplin- oder Ordnungsstrafe darf zehn Tage nicht überschreiten. Die Strafen dürfen nicht durch Schmälerung der Kost oder durch Verhängung von Dunkelarrest verschärft werden.
[5] Das Beschwerderecht gegen Disziplinarstrafen ist gewährleistet; es dürfen wegen Ausübung dieses Rechtes keinerlei Strafen verhängt werden.[5]

Forschungsstand und staatslegitimierende Deutungsmuster

Trotz intensiver Forschung in den letzten Jahren muss der Themenkomplex Schweiz – Erster Weltkrieg als in zahlreichen Aspekten wenig erforscht gelten.[6] Dieser Umstand steht im Zusammenhang mit der Geschichte des Quellenzugangs, namentlich der 1973 erfolgten Revision des *Reglements für das Bundesarchiv*, das die Sperrfrist von 50 auf 35 Jahre senkte.[7] Wenige Jahre nachdem die Akten zum Ersten Weltkrieg zugänglicher wurden, konnten somit bereits Dossiers aus der Zeit des Zweiten Weltkrieges bestellt werden – auf diesen als interessanter (weil zeitnaher) erscheinenden Themenbereich fokussierte die Forschung in der Folge.

5 BBl, 1918 Bd. 5, S. 660. Dieser Artikel konzentriert sich auf die Absätze 1–3 der Initiative, die auch zeitgenössisch im Fokus standen.

6 Eine Ausnahme im Sinne umfangreicherer Forschung ist teilweise bei sozialgeschichtlichen und bei militärischen Themen zu konstatieren. Vgl. Sacha Zala, Krisen, Konfrontation, Konsens (1914–1949), in: Georg Kreis (Hg.), Die Geschichte der Schweiz, Basel 2014, S. 491–539, hier S. 536; zur Militärgeschichte: Rudolf Jaun, Militärgeschichte zwischen Nischendasein und massenmedialer Aufmerksamkeit, in: Traverse 1 (2013), S. 123–140, hier S. 129f.; Sechs in Kürze erscheinende Dissertationen erweitern den Forschungsstand insbesondere in Bezug auf transnationale Aspekte, vgl.: http://p3.snf.ch/Project-141906 (5.12.2016).

7 Sacha Zala, Das amtliche Malaise mit der Historie: Vom Weissbuch zum Bonjour-Bericht, in: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte 47/1 (1997), S. 759–780, hier S. 759f.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Die schweizerische Militärjustiz ist generell wenig erforscht, die vorhandenen Arbeiten stammen vorwiegend von Juristen.[8] Gegenwärtig entstehen historiographische Dissertationen, welche die Militärjustiz beziehungsweise die Begnadigungsgesuche von Militärgerichtsverurteilten zur Zeit des Ersten Weltkrieges untersuchen.[9] Die SPS-Initiative ist in den gegenwärtigen Debatten rund um den Ersten Weltkrieg noch kaum ins Blickfeld gerückt worden, erscheint aber aufgrund verschiedener Dissertationen insbesondere aus den 1970er Jahren als verhältnismässig ausgiebig erforscht.[10]

Der Grossteil der Literatur zur SPS-Initiative entstand also in einer Zeit, in der die Geschichtswissenschaft verschiedentlich neue Impulse erhielt. Von der Zwischenkriegszeit bis in die 1960er Jahre dominierte in der Schweiz ein Geschichtsbild über die Zeit des Ersten Weltkrieges, das den Staat und das Handeln der staatstragenden Akteure in der Geschichte (und damit auch in der Gegenwart) weitgehend unkritisch legitimierte sowie die damalige SPS und die Arbeiterbewegung als Gefahr für die schweizerische Demokratie diskreditierte.[11]

8 Daniel M. Segesser, «Integrale Rechtsgeschichte». Ein interdisziplinärer Einblick in die Forschung in der Schweiz, in: Traverse 1 (2013), S. 103–122, hier S. 110; Urs Germann, «Krasser Vertrauensmissbrauch». Überlegungen zu einer historischen Analyse der Militärjustizpraxis in der Schweiz, in: Christof Dejung, Regula Stämpfli (Hg.), Armee, Staat und Geschlecht. Die Schweiz im internationalen Vergleich 1918–1945, Zürich 2003, S. 197–209, hier S. 198f.

9 Sebastian Steiner, Zwischen Krieg und Frieden. Die schweizerische Militärjustiz im Ersten Weltkrieg, www.hist.unibe.ch/ueber_uns/personen/steiner_sebastian/#pane355956 (4.8.2016). Die im Folgenden verwendete Abgabeversion von Steiners Dissertation (15.12.2016) konnte für den vorliegenden Artikel lediglich summarisch berücksichtigt werden. Lea Moliterni Eberle, Um Gnade bitten im Ersten Weltkrieg. Schweizer Militärjustiz-Verurteilte und ihre Gnadengesuche, www.infoclio.ch/de/node/126505 (4.8.2016); auch: Lea Moliterni Eberle, Der General als Gnadenherr: Militärjustiz im Ersten Weltkrieg, in: Roman Rossfeld, Thomas Buomberger, Patrick Kury (Hg.), 14/18. Die Schweiz und der Grosse Krieg, Baden 2014, S. 34f.

10 Jann Fridolin Etter, Armee und öffentliche Meinung in der Zwischenkriegszeit 1918–1939, 1972, S. 66–83; Ernst Buob, Die Berechtigung der Militärgerichtsbarkeit im schweizerischen demokratischen Rechtsstaat, Zürich 1974, S. 19–26; Oswald Georg Sigg, Die eidgenössischen Volksinitiativen 1892–1939, Einsiedeln 1978, S. 122–125; Karl Studer, Die Militärstrafgerichtsbarkeit im Bundesstaat, Aarau, Frankfurt a. M., Salzburg 1980, 109–121; Mirko Greter, Sozialdemokratische Militärpolitik im Spannungsfeld von Vaterlandsliebe, Pazifismus und Klassenkampf. Der lange Weg der SPS hin zur Ablehnung der Landesverteidigung 1917, Berlin 2005, S. 277–286.

11 Hans-Ulrich Jost, L'historiographie du mouvement ouvrier suisse: sous l'emprise de l'histoire des vainqueurs, in: Brigitte Studer, François Valloton (Hg.): Histoire sociale et mouvement ouvrier. Un bilan historiographique 1848–1998, Lausanne, Zürich 1997, S. 21–31, besonders: S. 25f.; Konrad J. Kuhn, Béatrice Ziegler, Tradierungen zur Schweiz im Ersten Weltkrieg: Geschichtskulturelle Prägungen der Geschichtswissenschaft und ihre Folgen, in: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte 63/1 (2013), S. 505–526, besonders: S. 515f.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Im Zuge der 1968er forderten nicht nur, aber insbesondere linke Historiker und vermehrt auch Historikerinnen sowie Journalisten derartige Deutungsmuster öffentlichkeitswirksam heraus. Die geschichtswissenschaftlichen (wie auch die geschichtspolitischen) Debatten gewannen an Dynamik und polarisierten zum Teil heftig. Ein kritisch-distanzierter Blick auf den Staat und die bis dahin in ihrer Bedeutung überschätzten Staatsmänner in hohen Ämtern war in den 1970er und 1980er Jahren allerdings noch weit davon entfernt, die Geschichtswissenschaft, ihre Themen sowie ihre Methoden flächendeckend erobert zu haben – Umdeutungen erfolgten «in Raten und Häppchen».[12]

Ob und inwiefern sich die Deutungen über die Zeit des Ersten Weltkrieges in den 1970er, 1980er und 1990er Jahren veränderten, ist bisher lediglich vereinzelt erforscht. Bekannt ist, dass der Landesstreik von 1918 im bürgerlichen Lager von Beginn weg als «revolutionäre, ja bolschewistische Verschwörung» gedeutet und zur Legitimation für die «systematische Ausgrenzung» der SPS in den darauf folgenden Jahren herangezogen worden ist.[13] Erst ein halbes Jahrhundert später fanden Forschungsergebnisse Verbreitung, welche die Streikführer vom Revolutionsvorwurf entlasteten.[14] In diesem Kontext wurde auch das Narrativ vom Landesstreik als einer von Lenin gesteuerten Verschwörung widerlegt.[15]

Für die Zeit nach dem Zweiten Weltkrieg ist in der Schweiz die neu entstandene Konkordanzdemokratie charakteristisch, die ab 1943 zur Bundesratsbeteiligung der SPS geführt hat. Vor diesem Hintergrund veränderte sich mit der Zeit auch die Spielart der staatslegitimierenden Deutungsmuster in der Geschichtsschreibung zum Ersten Weltkrieg. Die oben beschriebenen, bereits in der frühen Zwischenkriegszeit entwickelten Narrative, welche die SPS und die Arbeiterbewegung in den oppositionellen Phasen ihrer Geschichte prinzipiell als Gefahr für den schwei-

12 Jaques Picard, Eine Politik der Erinnerung: Anmerkungen zu den schweizerischen Erinnerungsfeierlichkeiten zum Ende des zweiten Weltkrieges in Europa, in: Traverse 2 (1996), S. 7–17, Zitat: S. 9; Georg Kreis, Niklaus Meienberg nach 25 Jahren: ein Kommentar zu einem Kommentar, in: Traverse 8 (2001), S. 35–44, besonders: S. 38f.; Jakob Tanner, Geschichte der Schweiz im 20. Jahrhundert, München 2015, S. 439f.

13 Hans-Ulrich Jost, Identität und nationale Geschichte. Die Schweizergeschichte unter dem Einfluss der «Geistigen Landesverteidigung», in: Widerspruch. Beiträge zur sozialistischen Politik 13 (1987), S. 7–20, 1. Zitat: S. 11; Dorothe Zimmermann, Den Landesstreik Erinnern. Antikommunistische Aktivitäten des Schweizerischen Vaterländischen Verbandes 1919–1948, in: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte 63/1 (2013), S. 479–504, 2. Zitat: S. 480.

14 Paul Schmid-Ammann, Die Wahrheit über den Generalstreik von 1918. Seine Ursachen. Sein Verlauf. Seine Folgen, Zürich 1968, S. 11, 390; Willi Gautschi, Der Landesstreik 1918, Zürich, Einsiedeln, Köln 1968, S. 381. Beide Autoren wandten sich explizit gegen das besagte Narrativ.

15 Willi Gautschi, Lenin als Emigrant in der Schweiz, Zürich, Köln 1973, S. 275, 288.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

zerischen Staat betrachten, traten ab den 1970er Jahren zunehmend in den Hintergrund. Aber auch die neueren Deutungen, welche die Ende der 1960er Jahre generierten Forschungsergebnisse zum Landesstreik aufgenommen haben und folglich nicht mehr primär auf die Abwertung der SPS als staatsfeindliche Revolutionäre abzielen, bleiben noch immer einem staatslegitimierenden Narrativ verhaftet. Derart die Staatsgewalt rechtfertigende Darstellungen führen im Umkehrschluss stets zu einer Abwertung der jeweiligen Opposition. Die Existenz dieser Art von staatslegitimierenden Deutungsmustern wird im vorliegenden Artikel anhand von Darstellungen der SPS-Initiative ab den 1970er Jahren aufgezeigt. Dabei soll nicht nur deutlich werden, dass die bisherige Forschung die Praktiken der staatstragenden Akteure legitimiert statt historisiert, sondern auch, dass daraus unplausible Erklärungen für die Handlungsmotive der Initianten resultieren.

Den staatslegitimierenden Deutungsmustern begegnet der vorliegende Artikel insbesondere durch neue Perspektiven, Verknüpfungen und Kontextualisierungen. Die in der bisherigen Literatur vorgenommene Situierung der SPS-Initiative im Kontext der Zeit während des Ersten Weltkrieges und einer zunehmend oppositionelleren SPS-Politik wird im Folgenden nicht verworfen, aber ergänzt. Dazu wird die SPS-Initiative als zugespitzte Antwort auf die Frage nach der personellen Besetzung der Militärjustiz – wie sie in der Militärstrafgerichtsordnung (MStGO) von 1889 neu konstituiert worden war – verstanden. Indem der Blick nicht nur – wie bisher – auf das veraltete MStG von 1851, sondern auch auf Aspekte der während des Ersten Weltkrieges als modern geltenden MStGO von 1889 gerichtet wird, entstehen neue Verknüpfungen und Kontexte. Diese Herangehensweise ermöglicht eine Perspektive, die zeitlich vor den Ersten Weltkrieg zurückreicht und dabei auch Entwicklungen und Debatten rund um die Militärjustiz und ihre Besetzung jenseits der SPS-Politik zu integrieren vermag. Im Rahmen dieser Perspektive werden auch die Vorgänge rund um die SPS-Initiative in den Weltkriegsjahren unter Einbezug neuer Quellen analysiert. Dabei werden die verschiedenen Sichtweisen auf die Militärjustiz nicht als zutreffende oder unzutreffende Problemdefinitionen aufgefasst, sondern allgemeineren normativen, bereits vor dem Ersten Weltkrieg entstandenen militärpolitischen Konzeptionen zugeordnet.

Auf diese Weise kann aufgezeigt werden, wie soziopolitische Konflikte während der Weltkriegsjahre die Debatten rund um die Militärjustiz veränderten und wie umgekehrt die daraus resultierenden Konsequenzen mit Blick auf die Geschichte der Gesetzgebung zu bewerten sind. Mittels dieser Verbindung von rechtlichen und soziopolitischen

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Entwicklungen schliesst der Artikel an die Forderung nach einer «integralen Rechtsgeschichte» an: Durch die Kombination von «einerseits eher normen-, gesetzgebungs-, wissenschafts- und dogmengeschichtliche[n] Ansätze[n], andererseits vor allem sozial-, aber auch struktur-, mentalitäts- und kulturgeschichtliche[n] Zugriffe[n]», soll die interdisziplinäre Zusammenarbeit von Rechts- und Geschichtswissenschaften intensiviert werden.[16]

Dazu werden im Folgenden die Bemühungen um die MStG-Revision und das einheitliche StGB seit den 1870er Jahren skizziert und die in der MStGO 1889 neu geregelte Militärjustizbesetzung betrachtet. Der Zeitabschnitt vor 1914 wird durch die Beleuchtung von Konflikten zwischen kantonalen Truppen und eidgenössischen Offizieren sowie militärpolitischen Abstimmungen ergänzt. Anschliessend werden die Lancierung der SPS-Initiative, die Gründe für deren Inhalt, die Reaktion des Bundesrates sowie die Parlamentsdebatten untersucht. Nach der Erörterung der Gründe für die Ablehnung der Initiative sowie deren Folgen werden bisherige Forschungsansichten kritisch diskutiert.

MStG-Revision und einheitliches StGB: Prioritätsfragen vor 1914

Nachdem 1872 eine von der freisinnigen Mehrheit in Bundesrat und Parlament geprägte Bundesverfassung in einem Plebiszit gescheitert war, kam 1874 eine zentralistisch abgemilderte Verfassung durch. Diese enthielt nun im Gegensatz zur Vorlage von 1872 die Vereinheitlichung des bürgerlichen Strafrechts nicht mehr und so geriet – politisch bedingt – die Revision des bereits damals als veraltet geltenden MStG von 1851 in den Fokus.[17]

Aus den MStG-Entwürfen von Carl Hilty (1878 und 1881) resultierte derjenige des Bundesrates (1884). Aufgrund zahlreicher Kritik zog der Bundesrat seinen Entwurf anschliessend zurück und beabsichtigte stattdessen, der Reihe nach eine MStGO, eine Disziplinarstrafordnung, ein MStG und Kriegsartikel vorzulegen (die vorangegangenen Entwürfe beinhalteten alle diese Teile).[18]

16 Diethelm Klippel, Rechtsgeschichte, in: Joachim Eibach, Günther Lottes (Hg.), Kompass der Geschichtswissenschaft, Göttingen 2002, S. 126–141, hier S. 139–141 (Zitat: S. 139); Segesser, Rechtsgeschichte, S. 103–122.

17 Andreas Kley, Verfassungsgeschichte der Neuzeit. Grossbritannien, die USA, Frankreich und die Schweiz, Bern 2013, S. 305–313. Die «freisinnige Grossfamilie» bestand aus Liberalen, Radikalen und Demokraten. Erich Gruner, Die Parteien der Schweiz, Bern 1977, S. 73–102.

18 Botschaft des Bundesrathes an die Bundesversammlung betreffen ein Bundesgesetz über die Militärstrafgerichtsordnung [BBR 1888], in: BBl, 1888 Bd. 2, S. 345–407, hier S. 345–347.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Schon Carl Hilty war der Ansicht, dass ein einheitliches StGB eine MStG-Revision erleichtern würde, weil dann ein MStG für auch im bürgerlichen Leben auftretende (nicht rein militärische) Delikte auf das StGB verweisen oder zumindest darauf aufbauen könnte.[19] Die Kodifikation dieser Delikte stellte eine besondere Schwierigkeit dar, weil aufgrund der unterschiedlichen kantonalen StGBs «über Verbrechen und Strafen […] im bürgerlichen Leben die verschiedensten Ansichten herrschen und selbst die Definitionen öfters noch streitig sind».[20]

Ende der 1880er Jahre rückte das einheitliche StGB erneut in den Mittelpunkt der politischen Debatten.[21] Und 1898 hiess die Stimmbevölkerung die schweizweite Vereinheitlichung des Zivil- und des Strafrechts gut.[22] Bereits 1888 vertrat der Redaktor des StGB-Entwurfes von 1893, Carl Stooss, die Ansicht, dass «die Priorität des bürgerlichen Strafrechts» für eine MStG-Revision eine «gesetzgeberische Pflicht» sei. Denn dann könnte sich das MStG «in der Hauptsache […] auf die militärischen Delikte» konzentrieren.[23] Spätestens 1903/1904 herrschte einhergehend mit der Erwartung eines zeitnah verwirklichten StGB dieselbe Ansicht auch in den eidgenössischen Räten vor.[24] Sowohl aus juristischer wie aus politischer (insbesondere freisinniger) Perspektive hatte also das StGB Priorität. Es wundert daher wenig, dass auch der freisinnige Jurist Eduard Müller diese Ansicht 1914 als EJPD-Vorsteher vertrat.

Die MStGO 1889 und die personelle Besetzung der Militärjustiz

Zwar resultierte aus den gesetzgeberischen Bemühungen der 1870er und 1880er Jahre kein neues MStG, jedoch die von Eduard Müller entworfene MStGO 1889. Einer der umstrittensten Aspekte war dabei die Besetzung der Militärjustiz. Die MStGO 1889 stattete die Divisionsgerichte mit sieben Richtern aus, von denen vier Offiziere und drei entweder Soldaten oder Unteroffiziere sein mussten.[25] Juristische Expertise

19 Nationalbibliothek Bern, Carl Hilty, Ueber die Grundzüge eines Militärgesetzbuches für die Schweizerische Eidgenossenschaft. Bericht an das hohe eidgenössische Militärdepartement, Zürich 1876, S. 9–12, 15f.

20 Botschaft des Bundesrathes an die Bundesversammlung, betreffend das Militärstrafgesetzbuch für die schweizerische Eidgenossenschaft [BBR 1884], in: BBl, 1884 Bd. 3, S. 197–291, hier S. 217.

21 Botschaft des Bundesrates betreffend die Revision der Bundesverfassung zur Einführung der Rechtseinheit, in: BBl, 1896 Bd. 4, S. 733–790, hier S. 740–742.

22 Alle eidg. Abstimmungsresultate sind einsehbar auf: www.admin.ch/ch/d/pore/va/vab_2_2_4_1.html (7.7.2016).

23 BAR E 4110A#1000/1841#13, Carl Stooss, Der Entwurf einer Eidgenössischen Militärstrafgerichtsordnung. Bemerkungen und Vorschläge, Basel 1888, S. 3, 7.

24 ABB NR, 1903 Bd. 4, S. 841, 844, 847, 848, 850, 851; ABB StR, 1904 Bd. 1, S. 29f.

25 MStGO 1889, in: BBl, 1889 Bd. 3, S. 1111–1159, hier Art. 12, 13.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

spielte eine untergeordnete Rolle, primär waren militärische Stellung und Erfahrung entscheidend: Eine juristische Ausbildung war lediglich für den vorsitzenden Grossrichter vorgeschrieben, der als Justizoffizier ausserdem als Truppenoffizier gedient haben musste.[26] Die Auditoren, Untersuchungsrichter und Gerichtsschreiber waren ebenfalls Justizoffiziere.[27]

Soldaten als mögliche Richter waren der letzte Rest der Geschworenengerichte, wie sie bis dahin im MStG 1851 geregelt waren.[28] Diese hatten insbesondere in der französischsprachigen Schweiz Anhänger.[29] Der Bericht des Bundesrates konstatierte, dass diese «Lotterie» «dem ganzen System der militärischen Hierarchie widerspricht».[30] Die MStGO 1889 beseitigte dieses «Institut von höchst bedenklicher Zuverlässigkeit».[31] Ernannt wurden die Richter nun vom Bundesrat auf drei Jahre.[32] Die Besetzung der Militärjustiz konnte jedoch bei Konflikten jederzeit wieder in die Kritik geraten.

Nach einem Wiederholungskurs des Urner Bataillons 87 in der Gotthardregion 1894 reichte die Regierung des Kantons Uri beim EMD eine Beschwerde gegen die Erziehungsmethoden von Major i. Gst. Fritz Gertsch ein, die aus Drill, gezielter Erniedrigung und exemplarischen Strafen bestanden. Das EMD beauftragte den Waffenchef der Infanterie mit der Untersuchung, die eine dreitägige Disziplinarstrafe für Gertsch zur Folge hatte.[33] Der schwyzerische *Bote der Urschweiz* kritisierte diese militärischen Praktiken als für schweizerische Milizsoldaten unwürdig: Es «preussele in der Schweiz», man sei doch nicht in «China», «Russland ist nicht mehr ferne» – «fort mit solchen Tyran[n]en».[34] Auch die Untersuchung wurde kritisiert:

> Die klagen sich freilich nicht selbst an, aber heisst man das einen unparteiischen Untersuch führen? Also der Gotthardkommandant selbst […] führt den Untersuch und weiss nichts besseres zu thun, als den beklagten Gertsch

26 Ebd., Art. 9, 10, 12, 13. Bei *ausserordentlichen* Militärgerichten, denen hohe Offiziere unterstellt waren, mussten von sieben Richtern alle mindestens Oberstengrad bekleiden und drei eine juristische Bildung haben, ebd. Art. 20–21. Die Militärkassationsgerichte (Berufungsinstanz) waren mit fünf Richtern besetzt, die alle juristisch gebildete Offiziere waren, ebd. Art. 17, 18.
27 Ebd. Art. 9, 10.
28 BBR 1888, S. 351; Studer, Militärstrafgerichtsbarkeit, S. 42f.
29 BBR 1884, S. 219.
30 Ebd., S. 200, 219.
31 Zitat: Hilty, Grundzüge, S. 20.
32 MStGO 1889, Art. 13, 18. Die Besetzung ausserordentlicher Gerichte war fallweise vom Parlament zu bestimmen, ebd. Art. 21.
33 Rudolf Jaun, Preussen vor Augen. Das schweizerische Offizierskorps im militärischen und gesellschaftlichen Wandel des Fin de siècle, Zürich 1999, S. 136, 141f., 146, 237, 263–277.
34 Bote der Urschweiz, 17.10.1894.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

zur Berichterstattung aufzufordern […]. Verhülle dein Antlitz, Gerechtigkeit. […] die Höhern kratzen sich selbst nicht gerne in den Augen.[35]

Für die Untersuchung waren ausschliesslich Offiziere befragten worden und das EMD teilte der Urner Regierung mit, dass «es der Abhörung von Unteroffizieren und Soldaten nicht [bedurfte], da hierüber die Aussagen der Offiziere schon genügend Aufschluss gaben».[36]

1895 beschwerte sich die Obwaldner Regierung über die Behandlung des Unterwaldner Bataillons 47 unter der Instruktionsleitung von Gertsch. Das EMD leitete eine Untersuchung nach demselben Schema ein. Die Obwaldner Regierung – gefolgt von derjenigen Nidwaldens – verhörte während laufender Untersuchung eigenständig Soldaten, Unteroffiziere sowie Offiziere und schickte die Protokolle zur Bekräftigung ihrer Beschwerde ans EMD.[37] Und im *Unterwaldner* erschien eine zehnteilige Artikelserie, welche die Sichtweise eines Obwaldner Soldaten auf den Umgang von Major Gertsch mit seinen Untergebenen darstellte.[38]

Dass Gertsch im Anschluss der Untersuchung von 1895 versetzt wurde, liess die sich seit Mitte der 1890er Jahren häufenden Beschwerden über den militärischen Dienstbetrieb nicht verstummen. Der Grund dafür lag im Aufkommen der sogenannten *Neuen Richtung*, die im Gegensatz zur *Nationalen Richtung* ein autoritäreres Disziplinkonzept verfocht. Gertsch war neben Ulrich Wille lediglich einer der ersten und bekanntesten Vertreter dieser militärischen Strömung in der Schweiz.[39]

Der Historiker Junker bringt Gertsch sowie weitere Klagen über die Behandlung von Soldaten mit der 1895 von der Stimmbevölkerung mit 58% abgelehnten Zentralisierung des Heerwesens in Verbindung. Die Vorlage passierte den Nationalrat (111:9 Stimmen) und den Ständerat (30:12) ohne ernsthafte Probleme. Entschieden gegen die Vorlage hatten sich «fast alle» *lokalen* katholisch-konservativen Presseorgane ausgesprochen.[40]

Noch deutlicher zeigte sich eine Diskrepanz zwischen Parlament und Stimmbevölkerung anhand der Abstimmung über eine neue Disziplinar-

35 Ebd.
36 BAR, E 27#1000/721#4548, Brief EMD an Landamann und Regierungsrat des Kantons Uri, 18.3.1895.
37 Die in mehreren Tranchen eingesandten Verhörprotokolle samt Begleitschreiben liegen in BAR, E 27#1000/721#4549.
38 Die im Oktober und November 1895 erschienenen Artikel befinden sich in ebd. Vgl. auch: Jaun, Preussen, S. 263–269.
39 Ebd.
40 Beat Junker, Eidgenössische Volksabstimmungen über Militärfragen um 1900. Die Vorlagen über die Militärartikel der Bundesverfassung von 1895 und über die Militärorganisation von 1907, Bern 1962, S. 23, 25, 32 (Zitat), 42–46.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

strafordnung 1896. Die noch wenig einflussreiche SPS hatte als einzige Partei die Nein-Parole beschlossen.[41] In den Urnen befanden sich lediglich 19,5% Ja-Stimmen – am deutlichsten war die Ablehnung (wie schon 1895) in katholisch-konservativen und in welschen Kantonen.

Eindeutig von der SPS getragen war das Referendum gegen die im Parteijargon «Maulkratten» (Maulkorb) genannte Vorlage, welche die Militärkritik in der Presse einschränken sollte. Nationalrat (89:7) und Ständerat (31:0) stimmten deutlich für die Vorlage, während die Stimmbevölkerung 1903 mit 69,2% ablehnte – besonders deutlich in katholisch-konservativen Kantonen.[42]

Eduard Müller erlebte alle beschriebenen Plebiszite als EJPD- oder EMD-Vorsteher. Dabei machte er die Erfahrung, dass Stimmbevölkerungsentscheide – gerade bei militärpolitischen Themen – auch deutliche Mehrheitsverhältnisse des Parlaments unterlaufen können. Es kann davon ausgegangen werden, dass dieser Erfahrungshorizont auch Müllers Umgang mit der SPS-Initiative während des Ersten Weltkrieges prägte.

Der Fokus der SPS-Initiative auf die Militärjustiz und die Reaktion des Bundesrates

Bei Ausbruch des Ersten Weltkrieges wurde die schweizerische Milizarmee mobilisiert und die Landesgrenze besetzt. Der mit ausserordentlichen Vollmachten ausgestattete Bundesrat proklamierte das Kriegsstrafrecht und dehnte den «Bereich der militärischen Gerichtsbarkeit weit aus».[43] Dies habe neben den hohen Minimalstrafen des MStG 1851 sowie den mangelhaften Beschwerderegelungen des Disziplinarstrafrechts – so der Bundesrat – zu dem geführt, was in der Geschichtsschreibung als die «grösste Vertrauenskrise» der schweizerischen Militärjustiz gilt.[44]

Aus Sicht der Initiativbefürworter der SPS waren die Militärgerichte jedoch mitverantwortlich für die «sehr oft ganz drakonische[n] Strafen».[45] Ausserdem sei von hohen militärischen Stellen auf Grossrichter und

41 Friedrich Otto Funk, Die eidgenössischen Volksabstimmungen von 1874 bis 1914, Bern 1927, S. 58.
42 Greter, Militärpolitik, S. 101–120.
43 Bericht des Bundesrates an die Bundesversammlung über das Volksbegehren betreffend Aufnahme eines Art. 58bis in die Bundesverfassung [BBR 1918], in: BBl, 1918 Bd. 5, S. 660–685, hier S. 661.
44 Ebd. S. 661–664; Germann, «Vertrauensmissbrauch», S. 200 (Zitat).
45 ABB NR, 1919 Bd. 4, S. 712 (Zitat; Studer); 1920 Bd. 1, S. 146f. (Huber), S. 149 (Studer).

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Auditoren eingewirkt worden, um Urteile zu beeinflussen.[46] So sei es kein Wunder, dass Offiziere in der Regel gar nicht oder weniger hart bestraft würden als Soldaten.[47]

Der Aarauer Parteitag der SPS vom 20./21. November 1915 beauftragte den Parteivorstand, «dahin zu wirken, dass die Abschaffung oder gründliche Änderung des Militärstrafrechtes und der Militärgerichtsbarkeit noch während der Mobilisation möglich» werde.[48] Der definitive Initiativtext, der an der Geschäftsleitungssitzung der SPS vom 19. Januar 1916 beschlossen wurde, fokussierte auf die Militärjustiz und klammerte das MStG weitgehend aus. Die massgebende Überlegung für diesen Entscheid geht aus dem entsprechenden Sitzungsprotokoll hervor: «Die Revision des Militärstrafrechtes wird sowieso kommen.»[49]

Auf die Kritik an der Militärjustiz reagierte der Bundesrat auf der Gesetzesebene.[50] Nachdem die SPS im Februar 1916 mit der Unterschriftensammlung begonnen hatte, forderten 62 bürgerliche Parlamentarier mittels der am 17. März 1916 eingereichten Motion Walser den Bundesrat auf, «beförderlich eine gänzliche oder teilweise Revision» des MStG zu veranlassen.[51] Mitunterzeichner Maunoir begründete die Motion im Juni 1916 folgendermassen: «Es müssen sofort Massregeln ergriffen werden, wenn man dem von den Sozialisten in Umlauf gesetzten Volksbegehren auf Aufhebung der Militärstrafgerichtsbarkeit entgegen treten will.»[52]

Zu diesem Zeitpunkt war die Motion Walser jedoch bereits hinfällig geworden. Hatte EJPD-Vorsteher Müller 1914 einer MStG-Revision vor der Fertigstellung des StGB noch ablehnend gegenübergestanden, so vermochte er nun nicht einmal den formellen Auftrag des Bundesrates vom 12. Mai 1916 abzuwarten.[53] Er beauftragte – «damit keine Zeit verloren geht» – Hafter bereits am 6. Mai 1916 mit der Erarbeitung eines neuen MStG-Entwurfes.[54] Müller hatte dabei zwar nicht auf die SPS-Initiative,

46 Ebd., 1919 Bd. 4, S. 712 (Studer); 1920 Bd. 1, S. 149 (Huber).
47 Ebd., 1919 Bd. 3, S. 498 (Ryser); 1919 Bd. 4, S. 720 (Naine).
48 Sozialdemokratische Partei der Schweiz (Hg.), Anträge, Beschlüsse und Gutachten zur Militärfrage, Zürich 1917, S. 15.
49 Schweizerisches Sozialarchiv Zürich, Ar. 1.110.9 MFC 2, Protokoll der Sitzung der SPS-Geschäftsleitung vom 19.1.1916, S. 3.
50 Bereits im Oktober 1915 hatte der Bundesrat erste militärstrafrechtliche Milderungen verfügt, die jedoch «nur unzugängliches Flickwerk» geblieben seien. BBR 1918, S. 662. Die gesetzgeberischen Änderungen rund um die Militärjustiz sowie deren Hintergründe sind ausführlich behandelt in: Steiner, Zwischen Krieg und Frieden.
51 Übersicht über die Verhandlungen, Fortsetzung der Wintersession 1915/1916, S. 7.
52 BAR E 4110A#1000/1841#25, Auszug aus dem Protokoll des schweizerischen Nationalrates, 7.6.1916.
53 BAR E 4110A#1000/1841#26, Auszug aus dem Protokoll des Bundesrates, 12.5.1916.
54 Ebd., Brief Müller an Hafter, 6.5.1916.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

sondern auf die Motion Walser verwiesen.[55] Weil aber zumindest die Motion Walser von der SPS-Initiative beeinflusst war, wird deutlich, dass die SPS-Initiative den Zeitpunkt der MStG-Revision beeinflusste.[56]

Weniger eilig hatte es Müller mit der Stellungnahme zur SPS-Initiative. Am 13. August 1918 wies die Bundeskanzlei darauf hin, dass mittlerweile eine gesetzeswidrige Verzögerung des Bundesrates vorlag, weil das Parlament binnen Jahresfrist auf Basis des Bundesratsberichts eine Abstimmungsempfehlung zu beschliessen hat. Am 21. August 1918 schrieb EJPD-Vorsteher Müller an EMD-Vorsteher Decoppet und erklärte, warum das EJPD die Stellungnahme bis anhin verzögert hatte: «Wir haben damit absichtlich zugewartet, bis die gesetzgeberischen Vorarbeiten zu einem neuen Militärstrafgesetzbuche zu einem gewissen Abschluss gelangt sind.» Der «Bericht über die Militärjustiz-Initiative» solle erst verabschiedet werden, «wenn […] der Bundesrat Entwurf und Botschaft zum Militärstrafgesetz festgestellt haben wird.»[57] So geschah es auch: Eine Woche nach der Bundesratsbotschaft über den MStG-Entwurf erschien der Bericht des Bundesrates über die SPS-Initiative.[58]

Der Bundesrat hatte die MStG-Revision systematisch zum Gegenprojekt der SPS-Initiative aufgebaut. Dementsprechend lautete seine Argumentation: Zwischen der SPS-Initiative und der MStG-Revision bestehe ein «innerer Zusammenhang». Dass sich «die Kritik in erster Linie gegen die urteilenden Gerichte» wandte, beruhe auf der «in weiten Kreisen» herrschenden Unklarheit darüber, dass die unbeliebten Urteile «vielfach» auf das Gesetz zurückzuführen seien.[59] Die Initiativgegner im

55 Ebd.

56 Schon Buob behauptete, die MStG-Revision sei aufgrund der Initiative angegangen worden. Buob, Militärgerichtsbarkeit, S. 25. Insgesamt gilt dieser Zusammenhang als wahrscheinlich, aber unbelegt. Vgl. Etter, Armee, S. 70, 72; Sigg, Volksinitiativen, S. 122; Greter, Militärpolitik, S. 285. Steiner kommt unabhängig von diesem Artikel ebenfalls auf Basis von neuen Quellen zum Ergebnis, dass die MStG-Revision aufgrund der SPS-Initiative eingeleitet worden ist. Steiner, Zwischen Krieg und Frieden, Kap. 3.2. (S. 281–285 der Abgabeversion).

57 BAR E 27#1000/721#8802, Brief Schweizer Bundeskanzlei an EMD-Vorsteher, 13.8.1918, am 14.8.1918 ans EJPD weitergeleitet (Handnotiz auf ebd.); Brief EJPD-Vorsteher an EMD-Vorsteher, 21.8.1918 (Zitate).

58 BBl, 1918 Bd. 5, S. 337–469 (datiert: 26.11.1918; publiziert: 11.12.1918); ebd. S. 660–685 (11.12.1918; 18.12.1918). Die Gründe für die Verzögerung des Bundesratsberichts zur SPS-Initiative waren bisher umstritten: Laut Etter hat der Bundesrat die Fertigstellung des MStG-Entwurfes abgewartet und Studer bemerkte, dass das zeitliche Zusammentreffen der beiden Publikationen beabsichtigt war. Laut Greter hat der Bundesrat seinen Bericht «wegen des Krieges […] hinausgeschoben». Dieses Argument erwähnt auch Etter. Etter, Armee, S. 71; Studer, Militärstrafgerichtsbarkeit, S. 117; Greter, Militärpolitik, S. 285.

59 BBR 1918, S. 662. Auch würde die Initiative praktische Probleme wie bspw. unklare kantonalgerichtliche Zuständigkeiten auf Märschen verursachen. Ebd. S. 667, 672–675.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Parlament, die aus allen bürgerlichen sowie einigen SPS-Vertretern bestanden, folgten dieser Argumentation weitestgehend.[60]

Die Argumente der Initiativbefürworter im Parlament

Auch die Initiativbefürworter begrüssten eine zeitnahe MStG-Revision, erkannten darin jedoch kein Argument gegen die Initiative.[61] Aus ihrer Sicht handelte es sich bei den Militärgerichten bereits aufgrund ihrer Besetzung um eine «Klassenjustiz». Der Bundesrat ernenne kaum Sozialdemokraten zu Militärrichtern und diese Wenigen würden von den Grossrichtern – zuweilen zu Gunsten von Personen, die gar nicht auf der Richterliste stünden – kaum je aufgeboten.[62] SPS-Nationalrat Studer resümierte: «So hat die Sozialdemokratie in diese Wahl der Richter und diese Zusammensetzung der Gerichte absolut kein Vertrauen.»[63] Weil die SPS (als Arbeiterpartei) kaum vertreten sei und der «freisinnige[n] Militärjustiz» während des Krieges einige konservative Justizoffiziere hinzugefügt worden seien, handle es sich – so SPS-Nationalrat Huber – «nicht [mehr] bloss [um] eine freisinnig-demokratische Parteijustiz, sondern [um] eine militärische Klassenjustiz.»[64] Die Exekutive kontrolliere die gesamte Besetzung der Militärjustiz und weil diese mit Militärpersonen besetzt sei, die zumindest faktisch in die militärische Hierarchie eingebunden seien, könne von unabhängigen Militärgerichten im Sinne einer demokratischen Gewaltenteilung keine Rede sein.[65] «En somme ce sont les autorités militaires qui forment leur justice. Où est ici la séparation des pouvoirs?»[66]

Mit der «Demokratisierung des Militärwesens» argumentierten die Initianten mit einem Konzept einer eng mit den demokratischen Strukturen der Schweiz verflochtenen Armee:

> [D]ie militärische Kommandogewalt ist begriffsgemäss die Aufhebung der Demokratie […]. Ob das notwendig ist […] und in welchem Umfang, haben wir hier nicht zu untersuchen. […] Diese Verneinung der Demokratie geht

60 Vgl. zahlreiche Stellen in den parl. Beratungen: ABB StR, 1919 Bd. 1, S. 85–93, 104–106; 1919 Bd. 6, S. 630–636; 1920 Bd. 1, S. 12; ABB NR, 1919 Bd. 3, S. 485–501; 1919 Bd. 4, S. 700–724; 1920 Bd. 1, S. 139–155. Von den SPS-Parlamentariern waren zumindest Scherrer und Enderli gegen die Initiative.

61 ABB NR, 1919 Bd. 4, S. 711 (Studer), S. 720 (Naine); 1920 Bd. 1, S. 146 (Studer).

62 Ebd., 1919 Bd. 4, S. 712 (Studer); 1920 Bd. 1, S. 147 (Studer), S. 148f. (Huber). 1914 übertrug der Gesamtbundesrat mit einer Verordnung die Ernennung militärischer Richter dem EMD. Dazu und zur tatsächlichen Besetzung der Militärgerichte: Steiner, Zwischen Krieg und Frieden, Kap. 2.2. (S. 162–164 der Abgabeversion).

63 ABB NR, 1919 Bd. 4, S. 712.

64 Ebd., 1920 Bd. 1, S. 148.

65 Ebd., 1919 Bd. 4, S. 712f. (Studer), S. 720f. (Naine); 1920 Bd. 1, S. 147f. (Huber).

66 Ebd., 1919 Bd. 4, S. 720 (Naine).

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

aber auch auf unsere Militärjustiz. Und da behaupte ich, dass diese Verneinung nicht notwendig ist […].[67]

Scherrer – Mitglied der SPS und Gegner der Initiative seiner Partei – referierte für die Ständeratskommission:

> Die Zusammensetzung der [militärischen] Gerichte ist […] so demokratisch wie möglich. […] [Für den] richtigen Schutz der militärischen Interessen bietet der bürgerliche Richter nicht durchwegs die nötige Garantie. […] Die Beurteilung der militärischen Delikte […] setzt eine Vertrautheit mit dem Wesen und der Natur des militärischen Dienstbetriebes […] voraus.[68]

Der katholisch-konservative Grünenfelder sprach für die nationalrätliche Kommissionsmehrheit:

> In dem, was das Wesen, das Lebensprinzip der Armee ausmacht, kann ein Unterschied zwischen der Armee eines demokratischen oder monarchistischen Staatswesens nicht bestehen. […] der bürgerliche Richter […] ist der Gefahr ausgesetzt, […] gegen [die] rechtmässige militärische Dienstauffassung und deren Vertreter Vorurteile und Abneigung bei sich aufkommen zu lassen und Urteile zu erlassen, die wohl volkstümlich sein mögen, aber dem militärischen Interesse den nötigen Schutz und Rückhalt nicht gewähren […].[69]

Für Scherrer spielt es durchaus eine Rolle, dass die Schweiz eine Demokratie ist und er rekurriert damit auf die *Nationale Richtung*. Grünenfelders Votum ist hingegen der – unter General Ulrich Wille dominierenden – *Neuen Richtung* zuzuordnen, die «das Militär als autonome Anstalt» begreift, die unabhängig vom zivilen Bereich existiert.[70] Diese Differenzen innerhalb der Initiativgegner traten im Kontext der für die Vertreter der *Neuen Richtung* wie auch der *Nationalen Richtung* zu weitgehenden SPS-Initiative in den Hintergrund. Es ist verständlich, dass die Initiativgegner mit ihrer Kampagne nicht auf diese unter Umständen wenig «volkstümlich[e]» Rechtsprechung fokussierten und stattdessen die MStG-Revision hervorhoben.

Die Ablehnung der Initiative: Gründe und Folgen

Angesichts der 1916 eingereichten 118'996 gültigen Unterschriften wurde die SPS-Initiative 1921 mit nur 198'696 Ja-Stimmen (33,6%) über-

67 Zitate: Ebd., 1920 Bd. 1, S. 147 (Huber). Zu den Ursprüngen dieses Konzepts: Jaun, Preussen, S. 233–238; Greter, Militärpolitik, S. 43–47.
68 ABB StR, 1919 Bd. 1, S. 90f.
69 ABB NR, 1919 Bd. 3, S. 493.
70 Zu den beiden Konzeptionen: Jaun, Preussen, Zitat: S. 445.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

raschend deutlich abgelehnt.[71] Besonders gut zeigt sich die abnehmende Zustimmung anhand einzelner katholisch-konservativer sowie französischsprachiger Kantone: In Luzern und Uri entsprachen die gesammelten Unterschriften 98% der abgegebenen Ja-Stimmen – ähnlich in der Waadt; in Neuenburg fielen die Ja-Stimmen gar unter die Anzahl Unterschriften.[72] Selbst die freisinnige *NZZ* schrieb, es sei gut gewesen, dass die Abstimmung nicht früher stattgefunden habe.[73]

Die Gründe für die schwindende Zustimmung zur SPS-Initiative lagen nicht nur darin, dass die Militärjustizthematik 1920 mit dem *Bundesratsbeschluss betreffend Aufhebung des Aktivdienstzustandes* eine Entspannung erfahren hatte.[74] Denn mit dem Ende des Weltkrieges büsste auch die welsche Unzufriedenheit mit der deutschfreundlichen Haltung des Bundesrates und der Militärführung an Aktualität ein und trat gegenüber neuen soziopolitischen Konfliktlinien zurück, die ihren bekanntesten Ausdruck in der «schwerste[n] innenpolitische[n] Krisis des schweizerischen Bundesstaates», im Landesstreik von 1918 fanden.[75] Weil der Landesstreik im bürgerlichen Lager als Revolutionsversuch gedeutet wurde, liess sich die SPS-Initiative nach 1918 leicht als unschweizerisch und revolutionär etikettieren: «Hie Umsturz! Hie Ordnungsstaat!» war vier Tage vor der Abstimmung in der *NZZ* zu lesen.[76] Und ein liberaler Nationalrat diffamierte die Initiative als Beginn der Übernahme von «les errements de la Russie bolcheviste» oder «de l'Allemagne spartacienne».[77]

Hatte sich der katholisch-konservative Daucourt 1915 noch gegen Militärjustizbeamte gewehrt, die sich in seiner Wohnregion wie eine Besatzungsmacht (also wie Ausländer) aufführen würden, so verteidigte er nun als Staatsmann die Militärjustiz gegen die SPS-Initiative, die er durch Hinweise auf Soldatenräte zumindest implizit mit den Bolschewiki in Verbindung brachte.[78] Diese Argumentation schien in katholisch-konservativen Kantonen anzukommen – diese lehnten die SPS-Initiative besonders deutlich ab.

Die verstärkte Integration der Konservativen in den Bundesstaat ist nur im Gesamtkontext der Parteienkonfiguration zu verstehen. Nach den ersten Proporzwahlen von 1919 waren die traditionell oppositionellen

71 Buob, Militärgerichtsbarkeit, S. 26; Etter, Armee, S. 80.
72 Unterschriften und Stimmen nach Kantonen in: Ebd., S. 81.
73 NZZ, 1.2.1921, aus: Buob, Militärgerichtsbarkeit, S. 26.
74 Beschlussprotokoll des Bundesrates, 14.9.1920.
75 Zitat: Schmid-Ammann, Generalstreik, S. 11.
76 NZZ, 26.1.1921, aus: Etter, Armee, S. 80.
77 ABB NR, 1919 Bd. 3, S. 490 (Maunoir).
78 Ebd., 1919 Bd. 4, S. 714.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Konservativen auch wahlarithmetisch für die bürgerliche Mehrheit in der Bundesversammlung notwendig geworden. In der Folge erhielten sie 1919 den zweiten Bundesratssitz und stiegen zum «Juniorpartner in der antisozialistischen 'Bürgerblock'-Regierung» auf.[79]

Auf der anderen Seite sahen sich die Arbeiterschaft und die SPS von der Bundesexekutive nicht nur ausgeschlossen, sondern auch von deren Politik benachteiligt, die insbesondere Arbeiter und ihre Familien in die Armut führte. Gleichzeitig stiegen die Einkommen der Bauern ebenso wie die Gewinne und Dividenden der Nahrungsmittel-, Chemie- und Metallindustrie. In der gegen streikende Arbeiter eingesetzten (bäuerlichen) Truppen erkannte die SPS zunehmend ein Instrument, das weniger der Landesverteidigung als vielmehr der innenpolitischen Klassenherrschaft diente. Oppositionelle Positionen erhielten in der Folge innerhalb der SPS Auftrieb, wie sich etwa an der Abwendung von der Burgfriedenspolitik am Aarauer Parteitag von 1915 sowie der (rhetorischen) Ablehnung der militärischen Landesverteidigung am Parteitag vom 9./10. Juni 1917 zeigte.[80] Die bundesstaatliche Desintegration der SPS und die verstärkte Integration der Konservativen vollzogen sich nicht zuletzt über die jeweiligen Positionen zu und Erfahrungen mit der militärischen Staatsgewalt.

Die Ablehnung der SPS-Initiative legitimierte den *status quo* der Militärjustizbesetzung und der Problemdefinition der Initiativgegner folgend wurde die MStG-Revision angegangen, die zu einer politischen Notwendigkeit für die Glaubwürdigkeit des Bürgerblocks geworden war. Die Priorisierung des MStG 1927 verlängerte die ohnehin lange Geschichte des ersten schweizweit einheitlichen StGB, das 1942 schliesslich in Kraft trat.[81]

Schlussbetrachtung

Bisherige Untersuchungen behandeln die Aufhebung der Militärjustiz und die MStG-Revision – analog zu den Initiativgegnern – als Entweder-Oder-Frage. Dabei übernehmen sie zum Teil explizit die Prämisse der

79 Urs Altermatt, Der Weg der Schweizer Katholiken ins Ghetto. Die Entstehungsgeschichte der nationalen Volksorganisationen im Schweizer Katholizismus 1848–1919, Zürich 1991, S. 417–419, Zitat S. 419.

80 Arbeitsgruppe für Geschichte der Arbeiterbewegung Zürich (Hg.), Schweizerische Arbeiterbewegung. Dokumente zur Lage, Organisation und Kämpfen der Arbeiter von der Frühindustrialisierung bis zur Gegenwart, Zürich 1980, S. 157–181; Greter, Militärpolitik, S. 230–359.

81 Das StGB lag im Sommer 1918 zur parlamentarischen Beratung bereit. BBl, 1918 Bd. 4, S. 1–231.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Initiativgegner, dass die Unbeliebtheit zahlreicher Militärgerichts*urteile* hauptsächlich auf das *Gesetz* zurückzuführen sei.[82] Diese Annahme beruht nicht etwa auf einer Analyse militärgerichtlicher Rechtsprechung, sondern auf einem regelrechten Zirkelschluss: Die Behauptungen der Initiativgegner in Bundesrat und Parlament treffen zu – «Vgl. Die Botschaften des Bundesrates und ganz allg. die Ratsverhandlungen.»[83]

Bei den daran anschliessenden Bemühungen zu erklären, warum der Initiativtext dennoch auf die Militär*justiz* fokussiert war, sind zwei Argumentationslinien einschlägig. Etter glaubt, die Initianten oder mindestens viele Unterzeichner hätten die Problemlage nicht richtig verstanden, die Initiative sei ein «grosse[r] 'Irrtum'», «sehr tagesbedingtes (Oberstenaffäre) Pfuschwerk» gewesen.[84]

Sigg und Greter kritisieren, Etter berücksichtige «den Umstand zu wenig, dass eine Initiative weniger die Sympathie von Juristen holen, sondern vielmehr möglichst populär gehalten sein muss».[85] Die Ausklammerung der Gesetzgebung liege dennoch in juristischen Gegebenheiten begründet, denn die Initianten hätten mit «einer Verfassungsinitiative nicht so weit gehen können, für ein solches Gesetz [MStG] Orientierungspunkte festzulegen».[86] Mit der Lancierung der Initiative habe die SPS «zwei Zwecke» miteinander verbinden können: «Propaganda nach aussen, Integration im Innern.»[87]

Die Initianten hätten also entweder die Situation falsch analysiert oder die verbreitete Unzufriedenheit für unlautere Zwecke (Parteipropaganda, Parteizusammenhalt) missbraucht. Diese Interpretationen sind das Resultat staatslegitimierender Deutungsmuster wie sie einleitend beschrieben wurden. Deshalb geht die Argumentation der bisherigen Forschung in Bezug auf die Handlungsmotivation der Initianten auch im Einzelnen nicht auf.

Die im Zusammenhang mit der Initiative regelmässig beschriebene und im Januar 1916 publik gewordene Oberstenaffäre hatte zweifellos dem Ruf der Militärjustiz geschadet und wohl auch eine gewisse Beschleunigung der Initiative bewirkt.[88] Der Fokus der Initiative (zumindest auch) auf die Militär*justiz* ist aber nicht darauf zurückzuführen,

82 Buob, Militärgerichtsbarkeit, S. 22, 24–25; Studer, Militärstrafgerichtsbarkeit, S. 110; Etter, Armee, S. 67f., 70.
83 Ebd., S. 67f./ 241 (Zitat).
84 Ebd., S. 72, 74.
85 Sigg, Initiativen, S. 124 (Zitat); Greter, Militärpolitik, S. 281.
86 Sigg, Initiativen, S. 124 (Zitat); Greter, Militärpolitik, S. 281 (wörtlich identisch).
87 Sigg, Initiativen, S. 123 (Zitate); Greter, Militärpolitik, S. 285 (ohne Verweis auf Sigg).
88 Buob, Militärgerichtsbarkeit, S. 21f.; Etter, Armee, S. 69; Sigg, Initiative, S. 122; Greter, Militärpolitik, S. 278; Studer, Militärstrafgerichtsbarkeit, S. 109f.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

denn dieser war bereits zuvor – am Aarauer Parteitag im November 1915 – beschlossen worden. Im Januar 1916 hatte die SPS-Geschäftsleitung der Initiative nicht den Fokus auf die Militärjustiz neu hinzu gefügt, sondern den Fokus auf das MStG (weitgehend) gestrichen. Der Grund dafür waren nicht Popularitätseinschätzungen, sondern die längerfristige Überlegung, dass eine MStG-Revision «sowieso kommen» würde. Auch das Argument, eine Verfassungsinitiative könne für ein künftiges MStG keine «Orientierungspunkte» festlegen, überzeugt nicht, denn die Initiative tat dies durchaus.[89] Mit der Aufhebung der Militärjustiz strebten die Initianten eben nicht bloss mildere Strafen an, sondern auch eine militärunabhängige Gerichtsinstanz. Dieses Anliegen war innerhalb der SPS keineswegs unumstritten. Der Präsident der Grütlianer sprach sich nach Einreichung der Unterschriften öffentlich gegen die Initiative aus und es «entstand eine heftige Debatte um […] die Parteieinheit der Sozialdemokratie». Zur Abspaltung des Grütlivereins und damit des rechten Parteiflügels kam es 1916 – so Erich Wigger – «im Gefolge dieser Auseinandersetzungen um die sozialdemokratische 'Militärjustizinitiative'».[90]

Auch im Lager der Initiativgegner existierten unterschiedliche militärpolitische Konzeptionen. Einig waren sich die Befürworter der Militärjustiz jedoch darin, dass eine «Vertrautheit mit dem Wesen und der Natur des militärischen Dienstbetriebes», eine «rechtmässige militärische Dienstauffassung» der Richter unumgänglich sei. Diese Bedingungen liessen sich offensichtlich nicht in einer Weise verrechtlichen, die es zivilen Gerichten ermöglicht hätte, Verstösse gegen das MStG im Sinne der Initiativgegner zu beurteilen. Was dies in der Rechtsprechungspraxis bedeutete, ist noch kaum geklärt. Ganz allgemein stellt die Geschichte der wenig erforschten Schweizer Militärjustiz aufgrund der Milizstruktur und den durch direktdemokratische Rechte katalysierten öffentlichen Auseinandersetzungen ein bedeutendes Untersuchungsfeld dar.

89 Vgl. die Absätze 4 und 5 der Initiative. Der zwischenzeitlich vom Nationalrat befürwortete Gegenvorschlag wollte gar die «Mindestmasse» für Gefängnisstrafen im MStG verbieten, ABB NR, 1919 Bd. 4, S. 701.

90 Erich Wigger, Krieg und Krise in der politischen Kommunikation. Vom Burgfrieden zum Bürgerblock in der Schweiz 1910–1922, Zürich 1997, S. 80–82 (Zitate: S. 80, 81). Hier soll nicht behauptet werden, die Abspaltung des Grütlivereins sei *einzig* auf diese Initiative zurückzuführen. Eine alle Parteiströmungen integrierende Wirkung hatte die Initiative jedoch nicht.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Erste Dopingdiskussionen in der Schweiz an den Beispielen Coramin, Cardiazol und Pervitin (1925–1945)

Walter Aeschimann

The First Discussions on Doping in Switzerland with Coramin, Cardiazol and Pervitin as examples (1925–1945)

The term *doping* emerges from 1900 onwards in texts, and was, at first, described indifferently. Later, it was given a moral aspect, but was viewed with curiosity rather than indignation. During the interwar period a (doping) discussion arose, linking (specific) pharmaceuticals and experts, especially in sports medicine, a new discipline that had evolved from hygiene and military medicine. On the whole, the discussion was limited to scientific aspects. Initially, only substances that were toxic and health-damaging were considered doping. This paper discusses this, using Coramin and Pervitin as examples. Its focus ranges from the quasi-public approach to improvement in performance in sports to, at first, contradictory arguments and, finally, to the *lost innocence* of sports medicine. At least from 1945 onwards, with the invention of highly effective drugs, such as anabolic steroids and amphetamines, and under the influence of war medicine the ethical limits in sports medicine were transgressed and the health of athletes was sacrificed to higher national objectives. This paper also reveals that, already in the late 1930s, leading sports physicians attributed an exceptional position to professional high-performance sport, and considered it as detached from popular sport and closer to war deployment. Anything must be allowed – irrespective of the athletes' health. Last but not least, this paper shows that, right from the beginning, sports medicine claimed the prerogative of interpretation of doping.

Menschen steigerten ihre Leistungen, bevor das Wort Doping gebräuchlich wurde. Die Germanen belebten sich mit Fliegenpilzextrakten, die Inkas mit Cocablättern, antike Athleten glaubten an die Kraft von Stierhoden, die Krieger des Mittelalters an koffeinhaltige Extrakte. Der Begriff Doping tauchte im Zusammenhang mit dem Menschen in ersten

Imfeldstrasse 83, 8037 Zürich, walter.aeschimann@gmx.ch

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Schriften Anfang des 20. Jahrhunderts auf. Massenmedial ins öffentliche Bewusstsein drang er erst ab den 1960er Jahren. Doping bedeutete die Einnahme von künstlichen Substanzen und die Anwendung von unerlaubten Methoden zur Steigerung der Leistungsfähigkeit. Der Begriff bezog sich meist auf den Hochleistungssport und war mit der Bedeutung *verboten* und *moralisch verwerflich* versehen. Das war nicht immer so. Dieser Artikel geht der Frage nach, wie zwischen den Weltkriegen in wissenschaftlichen Fachdisziplinen erste Dopingdiskussionen in der Schweiz entstanden. Der Sport entwickelte sich in der Zwischenkriegszeit zum Freizeit- und Massenphänomen und differenzierte sich in Teildisziplinen aus. Für einige wurde der Sport zum Beruf, für viele Teil der Alltags- und Populärkultur. Der Sport begann nun unter dem Einfluss der Massenmedien alle Lebensbereiche zu durchdringen und wurde zunehmend auch zu einem bedeutenden Zweig der Freizeitökonomie. Erfolgreiche Athleten schliesslich genossen Starstatus und galten als wichtige Rollenträger nationaler Identität und Vorbilder für die Jugend in ethischer Gesinnung und körperlicher Ertüchtigung.

Parallel zur Popularisierung des Sports entwickelten sich neue Leistungsdiskussionen, mit der Verwissenschaftlichung des Sports differenzierte sich in den 1920er Jahren auch eine neue wissenschaftliche Teildisziplin aus: die Sportmedizin. Die Naturwissenschaften hatten bisher den Sportathleten als Untersuchungsobjekt im Dienst der Hygiene-, der Arbeits- und allenfalls der Kriegsmedizin betrachtet.[1] Die neue Disziplin befasste sich nun exklusiv mit dem professionellen Hochleistungssport, der sich den Prinzipien von Leistung, Wettkampf, Siegermentalität und Rekord unterordnete. Die Sportmedizin untersuchte und erforschte den Athletenkörper, um die Befunde einem gezielten Training, der Prävention, der Therapie und letztlich der Leistungssteigerung zuzuführen. Zu den leistungssteigernden Massnahmen zählte auch der Einsatz von Pharmaka.

Bis anhin wurden Pharmaka und andere leistungssteigernde Mittel mehrheitlich von Trainern und Betreuern an die Athleten abgegeben. Nun begannen Sportmediziner die Verfügungsmacht über den Einsatz von Pharmaka im Sport zu reklamieren. Sie führten erste Dopingdiskussionen und versuchten sich an Definitionen. Dieser Beitrag geht den zentralen Akteuren dieser Diskussionen nach. Er untersucht die Argumentationen, die Netzwerke und versucht Konstanten und Brüche in den Argumenten auszumachen. Insbesondere interessiert, wie die Populari-

1 John Hoberman, Mortal Engines. The Science of Performance and the Dehumanization of Sport, New York 1992.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

sierung des Sports in der Gesellschaft, die zunehmende Wirkungsmacht der Pharmaka und der beginnende Zweite Weltkrieg den Leistungsgedanken im Sport beeinflusste – und damit letztlich die Akzeptanz von Dopingmitteln.

Die ersten Doping-Diskussionen führten Sportmediziner und Physiologen anhand von Analeptika wie Coramin, Cardiazol oder Pervitin. Zwar wurde schon früher über Möglichkeiten der künstlichen Leistungssteigerung diskutiert, etwa an den Beispielen Alkohol, den Vitaminen oder ob mittels Aufenthalt in grossen Höhen und dem Einsatz einer künstlichen Höhensonne leistungssteigernde Effekte zu erzielen seien.[2] Substantiell wurden die Diskussionen erst mit den erwähnten Pharmaka, weil Themen wie ärztliche Ethik, Gesundheit, Toxizität oder Differenzierungen in Berufs- und Volkssport vermehrt in die Argumentationen eindrangen. Zudem bot der wissenschaftliche Fortschritt nun ungeahnte neue Möglichkeiten, mit dem Körper zu experimentieren.

Da sich dieser Beitrag vorab auf die ersten, von medizinisch geschulten Wissenschaftlern geführten Dopingdiskussionen stützt, bot sich als primäre Quelle die *Schweizerische Medizinische Wochenschrift* an. In dieser 1871 gegründeten Fachzeitschrift wurden wesentliche Forschungsarbeiten zum Thema publiziert, erste Debatten ausgetragen oder Arbeiten referiert. Weiteres Quellenmaterial befindet sich im Nachlass von Wilhelm Knoll. Das Archiv lagert in einem nicht öffentlich zugänglichen Schrank im Keller der Bibliothek des Nationalen Sportzentrums in Magglingen.[3] Der Schweizer Wilhelm Knoll ist weltweit ein Pionier der Sportmedizin, war von 1929–1945 Professor am *Institut für Leibesübungen* der Universität Hamburg und Mitglied der NSDAP. Eine wichtige Quelle ist zudem das Referat des Schweizer Sportmediziners Gottfried Schönholzer. Er hielt es am 1. Sportärztlichen Zentralkurs 1937 in Bern.[4]

2 Auguste Forel, Alcohol und Muskelleistung, in: Correspondenz-Blatt für Schweizer Aerzte 29 (1899), S. 689ff.; Hermann Sahli, Bemerkungen zu dem Artikel von Herrn Prof. Forel. Alcohol und Muskelleistung, in: Correspondenz-Blatt für Schweizer Aerzte 29 (1899), S. 717ff.; Vortrag über Alkohol und Muskelkraft gehalten von Dr. L. Schnyder an der Sommersitzung des Medizinisch-pharmazeutischen Bezirksvereins Bern, in: Correspondenz-Blatt für Schweizer Aerzte 33 (1903), S. 661; Adolf Loewy, Über den Energieverbrauch beim Skilanglauf, in: Schweizerische Medizinische Wochenschrift 53/28 (1923), S 656–659; Beat Bächi, Vitamin C für alle! Pharmazeutische Produktion, Vermarktung und Gesundheitspolitik (1933–1953), Zürich 2009.

3 Archiv Wilhelm Knoll, Bibliothek des Nationalen Sportzentrums Magglingen, Knbr 1–650. Der Nachlass Knoll ist nicht vollständig. Er wurde durchgesehen und Schriften, die seine nationalsozialistische Gesinnung bezeugen, aussortiert. Siehe: Markus Küffer, Bundesamt für Sport Magglingen, Beitrag zur Geschichte der sportwissenschaftlichen Fachinformation in der Schweiz, 27. AGSB-Jahrestagung, Salzburg, 10.–12. April 2006.

4 Gottfried Schönholzer, Die Frage des Dopings, in: Schweizerischer Landesverband für Leibesübungen, Verbindung der Schweizerärzte (Hg.), Sammlung der Referate gehalten am 1. Sportärztlichen Zentralkurs 1937 in Bern, Bern 1938, S. 171–193.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Publikumszeitschriften sind für den untersuchten Zeitraum hingegen noch wenig ergiebig. Beigezogen wurde die Zeitschrift *Sport*, damals eine europaweit führende Fachzeitschrift und zugleich offizielles Organ des Schweizerischen Olympischen Komitees sowie die Tageszeitungen *Neue Zürcher Zeitung* und der *Tages-Anzeiger*. Wünschenswert wäre es gewesen, das Novartis-Archiv bezüglich Coramin und Cardiazol einzusehen und somit die Rolle der Chemischen Industrie und ihren Einfluss auf die Dopingdiskussionen auszuwerten. Die Chemische Industrie indes reagiert zurückhaltend auf entsprechende Gesuche.

Doping ist in der Schweiz als historischer Gegenstand kaum untersucht.[5] Dies ist kein Sonderfall, entspricht aber nicht durchgehend dem internationalen Forschungsstand. Partiell sind in anderen Ländern die Bemühungen, die Dopinggeschichte aufzuarbeiten, intensiver betrieben worden. Ein Standardwerk internationaler Dopinggeschichte ist das Buch *Mortal Engines* des US-Sozialwissenschaftlers John Hoberman.[6] Er untersuchte am Beispiel Deutschland die Rolle der Wissenschaft und beschrieb die «Entmenschlichung des Sports» als Kulturgeschichte einer Leistungsoptimierung um jeden Preis. Wichtige Arbeiten zur internationalen Dopinggeschichte lieferte auch der englische Historiker *Paul Dimeo*.[7] Nach dem Ende der DDR und der Öffnung der Akten und Dokumente des Ministeriums für Staatssicherheit wurde die Sport- und Dopinggeschichte der DDR von westdeutschen Historikern und Forschern anderer wissenschaftlicher Disziplinen differenziert aufgearbeitet. Die Akten legten staatlich verordnete Dopingprogramme offen. Hier sind Arbeiten von Giselher Spitzer, Ulrike Berendonk, Werner Franke, Gerhard Treutlein oder Andreas Singler hervorzuheben.[8] Im Nachgang der Dopingaffäre um das Team Deutsche Telekom im Jahr 2007, den Verwicklungen der Abteilung Sportmedizin des Universitätsklinikums Freiburg im Breisgau in den erwähnten «Dopingskandal» und nicht zuletzt unter dem öffentlichen Druck, mandatierte der deutsche Bundestag zwei Arbeitsgruppen, die Dopinggeschichte in Westdeutsch-

5 Ausnahme: Eric Gremmelmaier, Arzneien, die ihre eigenen Wege gehen. Die ersten Dopingdiskussionen in der Schweiz (1935–1945), Liz. hist. phil. I, Universität Zürich 2003.

6 Hoberman, Mortal Engines, 1992.

7 Paul Dimeo, A History of Drug Use in Sport. Beyond Good and Evil, London, New York 2007.

8 Giselher Spitzer, Doping in der DDR. Ein historischer Überblick zu einer konspirativen Praxis. Genese – Verantwortung – Gefahren. Wissenschaftliche Berichte und Materialien des Bundesinstituts für Sportwissenschaft (1. Aufl. 1998, 4. Aufl.), Köln 2013; Brigitte Berendonk, Doping, Von der Forschung zum Betrug, Reinbek 1992; Andreas Singler, Gerhard Treutlein, Doping im Spitzensport. Sportwissenschaftliche Analysen zur nationalen und internationalen Leistungsentwicklung, Teil 1, Aachen 2000.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

land seit 1950 aufzuarbeiten.[9] Auch in Westdeutschland legten die Akten offen, dass staatlich unterstützte Institute über Jahrzehnte Dopingprogramme förderten.

In der Schweiz fehlt eine systematische Untersuchung gänzlich. Die Gründe für diese Nichtbeachtung sind vielschichtig. Die Geschichtswissenschaft hierzulande tut sich immer noch schwer mit dem Sport – was durchaus dem internationalen Standard entspricht. Selbst als in den späten 1980er Jahren der Körper in der kulturwissenschaftlichen Forschung zunehmend Beachtung fand, wurde dem Athletenkörper vergleichsweise wenig Bedeutung zugedacht. Der Fokus lag auf der Geschlechter- und Hygienegeschichte oder auf eugenischen und rassistischen Differenzdiskursen.[10] Dennoch hat eine kulturgeschichtlich angeleitete Körpergeschichte einen starken Einfluss auf die Sportgeschichte ausgeübt und «sportliche Geschehnisse nicht nur in ihrem Wechselspiel mit anderen kulturellen Leistungen und ebenso mit Wirtschaft, Politik und Herrschaft betrachtet, sondern sie als zentrale Orte gesellschaftlicher Bedeutungskonstruktion ernst» genommen.[11] Wichtige Arbeiten, die einen neuen Blick auf den Athletenkörper eröffneten, haben die Zürcher Historiker Jakob Tanner und Philipp Sarasin oder der US-Historiker Anson Rabinbach vorgelegt.[12] Sie analysierten den Körper als gesellschaftliches Produkt einer historischen Entwicklung, etwa im Zusammenhang mit modernen Fortschrittsideen im 19. Jahrhundert, mit der Verwissenschaftlichung der Arbeit, mit Perfektionierungsideen des Körpers oder mit Formen von Körper-Disziplinierung und Machtausübung. Einen wesentlichen Einfluss auf die Theoriebildung hatten nicht zuletzt auch Michel Foucaults Texte über gesellschaftliche Machtverhältnisse und

9 Zusammenfassende Darstellung zum Projekt Doping in Deutschland von 1950 bis heute aus historisch-soziologischer Sicht im Kontext ethischer Legitimation. Gefördert mit Forschungsmitteln des Bundesinstituts für Sportwissenschaft aufgrund eines Beschlusses des Deutschen Bundestags. Humboldt-Universität zu Berlin, Westfälische Wilhelms-Universität Münster, Münster 2013; Abschlussbericht der Expertenkommission zur Aufklärung von Dopingvorwürfen gegenüber Ärzten der Abteilung Sportmedizin des Universitätsklinikums Freiburg, Freiburg 2009.

10 Phillip Sarasin, Körpergeschichte, in: Historisches Lexikon der Schweiz. http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/d/D48380.php (23.12.2016).

11 Matthias Marschik, Rudolf Müllner, Sportgeschichte – Geschichte des Sports, in: Matthias Marschik, Rudolf Müllner, Otto Penz, Georg Spitaler (Hg.), Sport Studies, Wien 2009, S. 255–258.

12 Philipp Sarasin, Jakob Tanner (Hg.), Physiologie und industrielle Gesellschaft. Studien zur Verwissenschaftlichung des Körpers im 19. und 20. Jahrhundert, Frankfurt a.M. 1998; Philipp Sarasin, Reizbare Maschinen. Eine Geschichte des Körpers 1765–1914, Frankfurt a.M. 2001; Anson Rabinbach, Motor Mensch. Energie, Ermüdung und die Ursprünge der Modernität, Wien 2001.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Diskurse oder frühe Arbeiten von Eric Dunning und Norbert Elias, die den Sport «im Prozess der Zivilisation» betrachteten.[13]

Dass sich Doping und künstliche Leistungssteigerung in diesem Kontext im Zusammenhang mit der Perfektionierung des Athletenkörpers – auch unter dem Aspekt aufkommender Enhancement-Diskussionen – als historisches Thema geradezu aufdrängen müsste, scheint offensichtlich. Dass Doping in der sporthistorischen Forschung weiterhin kaum beachtet wird, hat spezifische Gründe. Doping ist als «normal accident» des heutigen Hochleistungssports zu betrachten, bedingt durch seine Fixierung auf Sieger und Rekorde und den immer grösseren Erwartungen von Publikum, Wirtschaft und Massenmedien. Doping ist ein «Konstellationsprodukt, das in der Systemlogik des Spitzensports und deren Entfesselung durch ein sportinteressiertes Umfeld strukturell angelegt ist», wie die Soziologen Karl-Heinrich Bette und Uwe Schimank feststellten.[14] Sie analysierten, dass in der eigentlichen Idee des Sports, der Olympischen Idee des Fairplay und dem Gedanken, dass Dabeisein wichtiger als Siegen sei, Doping hingegen keinen Platz habe. Dieser Widerspruch beanspruche von den Akteuren des modernen Hochleistungssports zwangsläufig eine Doppelstrategie. Im öffentlichen Diskurs werde Doping moralisiert und personalisiert, als Charakterschwäche einzelner – allenfalls als Folge eines korrupten Teilsystems – und als Missachtung sportlicher Normen dargestellt. Im «höheren» nationalen und wirtschaftlichen Interesse werde Doping jedoch, wenn nicht unterstützt, so doch toleriert und als unausweichlich akzeptiert.[15]

Es mag deshalb kaum erstaunen, dass Quellen nicht leicht zugänglich sind. Die offiziellen Schweizer Sportbehörden zeigen sich wenig kooperativ gegenüber denjenigen, die mit einem entsprechenden Forschungsvorhaben vorstellig werden.[16] Die Pharmafirmen und ihre Archivare reagieren zurückhaltend, wenn gezielt nach Quellen im Zusammenhang mit Doping gefragt wird.[17] Nicht zuletzt fehlt in der Schweiz bislang ein wirkungsmächtiger «Dopingskandal», der die offizielle Sportpolitik

13 Michel Foucault, Die Ordnung des Diskurses, Frankfurt a.M. 1991; Eric Dunning, Norbert Elias, Sport und Spannung im Prozess der Zivilisation, Frankfurt a.M. 2003 (Bd. 7).
14 Karl-Heinrich Bette, Uwe Schimank, Die Dopingfalle. Soziologische Betrachtungen, Bielefeld 2006, S. 273; vgl. auch: Karl-Heinrich Bette, Uwe Schimank, Doping im Hochleistungssport. Anpassung durch Abweichung, Frankfurt a.M. 2006.
15 Ebd.
16 Walter Aeschimann, Heillos überfordert, sich selber zu kontrollieren. Die Schweiz und ihre dunkle Dopingvergangenheit, in: Neue Zürcher Zeitung, 14. September 2013.
17 Walter Aeschimann, Masse, Märkte und Macht in der Geschichte des Sports. Dopingdiskussionen am Beispiel Dianabol (1959–1970), in: Traverse. 1 (2016), S. 72–84.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

unter dem Druck eines öffentlichen Interesses zwingen würde, Quellen der unabhängigen Forschung zugänglich zu machen.

Hodenextrakte – Scharlatanerie oder Wissenschaft

Der erste «Dopingfall» in der Geschichte des modernen Sports soll sich 1860 ereignet haben, als ein Radfahrer Äther auf ein Stück Zucker tröpfelte, wie der französische Sportmediziner Jean-Pierre de Mondenard berichtet.[18] Als erster Dopingtoter gilt der walisische Radrennfahrer Arthur Vincent Linton, der am 23. Juli 1896 an Typhus starb, kurz nachdem er das Langstreckenrennen Bordeaux–Paris gewonnen hatte. Sein Körper sei durch die Einnahme diverser Mittel derart geschwächt gewesen, dass sein Immunsystem versagt habe.[19] Seit 1880 sind leistungssteigernde Mischungen mit Kokain und Morphium dokumentiert. Alkoholika, Kokain, ebenso wie Theobromin (in Schokolade) aus Kakaobohnen, Theobromin und Koffein aus Kola-Nüssen, Strychnin, Nikotin, Morphium, Opium, Nitroglyzerin oder Äther sollen gebräuchlich gewesen sein.[20] Die Zeitgenossen berichteten ungeniert darüber und machten auch kein Geheimnis daraus, welche Mittel der Leistungssteigerung dienen könnten. So wurde nach dem Radrennen Paris–Rouen im Jahr 1869 in der Presse öffentlich die Frage diskutiert, welche Mittel die Leistung am effektivsten steigern würden.[21] Am Ende des 19. Jahrhunderts gab es Firmen, die für Produkte wie «l'Elixir de vitesse» oder «Vélo Guignolet» warben, die wahrscheinlich auf der Basis von Kokain und Morphium hergestellt waren.[22]

Der Begriff Doping schlich sich ab 1900 in den Athletensport ein, wertneutral als Feststellung, ohne feste Definition und moralischen Impetus. So schrieb etwa der deutsche Physiologe Adolf Loewy 1910: «Bei dem vor einiger Zeit hier durchgeführten sechstägigen Radrennen spielten Anregungsmittel, sog. Dopings, eine grosse Rolle, denen die Fähigkeit zugeschrieben wurde, Ausdauer und Kraft zu steigern und zu ausser-

18 Jean-Pierre de Mondenard, Dictionnaire du dopage, Paris 2004, S. 237.
19 Ludwig Prokop, Zur Geschichte des Dopings, in: Helmut Acker (Hg.), Rekord aus der Retorte, Stuttgart 1972, S. 22–30. Prokops Darstellung ist umstritten, siehe: Daniel. M. Rosen, Dope. A History of Performance Enhancement in Sports from the Nineteenth Century to Today, London 2008, S. 5.
20 Benjo Maso, Der Schweiss der Götter. Die Geschichte des Radsports, Bielefeld 2011, S. 235.
21 Ebd.
22 Rüdiger Rabenstein, Radsport und Gesellschaft. Ihre sozialgeschichtlichen Zusammenhänge in der Zeit von 1867 bis 1914, Hildesheim 1995, S. 153.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

gewöhnlichen Leistungen zu befähigen.»[23] Der deutsche Bakteriologe Ferdinand Hueppe klassifizierte Mittel wie Alkohol, Strychnin und Arsen als «Doping».[24] Er war der Ansicht, dass moderne Menschen ohne Stimulanzien das Leben nicht mehr meistern würden. Der Berliner Sportarzt Max Willner erklärte 1913, dass man an der Dopingfrage nicht mehr gleichgültig vorübergehen könne und forderte eine verstärkte Problematisierung und Regelung.[25] Er sprach über Doping als geheimes Mittel der Trainer und zählt Alkohol, Nikotin oder Koffein auf.

Die Medizin hatte seit dem 18. Jahrhundert begonnen, den Körper zu sezieren, Nervenstränge und Muskelfasern zu studieren. Mit der beginnenden Industrialisierung im 19. Jahrhundert begannen Physiologen, auch Bedingungen abzuleiten, die leistungssteigernd wirken könnten. Der Körper wurde wie eine Maschine ausgereizt, im Dienste der Hygiene und Kriegsmedizin, schliesslich der Arbeitsmedizin, um letztlich die Arbeitskraft und damit die industrielle Produktion zu steigern.[26] Die Übergänge zur sportlichen Leistungssteigerung wurden fliessend. Adolf Loewy experimentierte mit der Ausdauerleistung von Hunden, denen er Hodenextrakte von Stieren injizierte, angelehnt an die Versuche von Charles-Edouard Brown-Séquard, Oskar Zoth und Fritz Pregl.[27] Es schien kaum Anrüchiges dabei, leistungssteigernde Substanzen zu empfehlen. Die zeitgenössischen Autoren schwankten zwischen «Scharlatanerie» und der Notwendigkeit einer Verabreichung, um die Strapazen auszuhalten. So schrieb etwa der österreichische Jurist, Schriftsteller und Radsportliebhaber Michelangelo von Zois dem Rotwein einen Nutzen zu, Arsenik lehnte er hingegen für die Sportler ab, nicht ohne ganz nüchtern auch festzustellen: «[…] der Genuss desselben ist in den Alpenländern unter den Holzknechten des Hochgebirges u.s.w üblich, um die Strapazen besser auszuhalten».[28]

23 Zitiert nach: Andreas Singler, Doping und Enhancement: Interdisziplinäre Studien zur Pathologie gesellschaftlicher Leistungsorientierung, Göttingen 2012, S. 25.
24 Ferdinand Hueppe, Sport und Reizmittel, in: Berliner Klinische Wochenschrift 50 (1913), S. 549–551.
25 Singler, Doping und Enhancement, S. 26.
26 Sarasin, Reizbare Maschinen, 2001.
27 Zitiert nach: Andreas Singler, Der Traum vom Ende der Ermüdung: Medizinische Doping-Diskurse im Kontext Moderner Risikoentwicklungen, in: Ada Borkenhaben, Elmar Brähler (Hg.), Die Selbstverbesserung des Menschen. Wunschmedizin und Enhancement aus medizinpsychologischer Perspektive, Giessen 2012, S. 117; Louis-Cyril Celestin, Charles-Edouard Brown-Séquard. Heidelberg 2014, S 202; Oskar Zoth, Zwei ergographische Versuchsreihen über die Wirkung Orchitischen Extractes, in: Eduard Pflüger, Archiv für die gesamte Physiologie der Menschen und der Tiere, Bonn 1886 (Bd 62), S. 335–373.
28 Michelangelo von Zois, Das Training des Rennfahrers für Rennbahn und Landstrasse, Berlin 1908.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Grundsätzlich, stellt John Hoberman fest, sei für die Zeit vor dem Ersten Weltkrieg kaum ein Bewusstsein auszumachen, Doping in einem ethischen oder moralischen Zusammenhang zu diskutieren.[29] Sportler galten zwar als ideale Versuchsobjekte, um der Wissenschaft zu dienen. Die Einsicht, den sportlichen Körper und seine Leistungsfähigkeit ausschliesslich im Dienste der sportlichen Höchstleistung zu erforschen, war noch nicht vorhanden.[30] Das änderte sich nach dem 1. Weltkrieg. Das Interesse verschob sich in Richtung gezielter Forschung, um die Leistung der «Sportsleute» besser zu verstehen und zu beeinflussen.[31] Erfahrungen im Kriegseinsatz flossen in die Diskussionen ein, etwa bei Versuchen mit Phosphorsäure.[32] Untersuchungen, ob Alkohol, die Höhensonne, die Höhenluft oder Ultraviolettstrahlen einen Einfluss auf die sportliche Leistung hätten, wurden nun gezielt an Sportlern durchgeführt, aber noch nicht unter dem spezifischen Begriff des Dopings diskutiert.[33]

Coramin – das neue Mittel der Wahl

Eine erste substantielle Dopingdiskussion entbrannte am Beispiel von Coramin. Coramin ist der Handelsname eines Analeptikums, das Nicethamid enthält, ein Wirkstoff, der stimulierend auf den Kreislauf, das Nervensystem und die Atmung wirkt und 1924 in den Ciba-Laboratorien synthetisiert wurde. Die Spezialität blieb über Jahrzehnte ein Hauptumsatzträger der Firma Ciba.[34] Aus heutiger Sicht und im Vergleich zu später entwickelten Wirkstoffen war Coramin eher harmlos. Aber dem damaligen medizinischen Praktiker, der «Kollaps-Zustände auf pharmako-therapeutischem Weg zu bekämpfen» hatte, standen bisher nur Alkohol, Äther oder Riechsalz zur Verfügung, die nicht schnell

29 Hoberman, Mortal Engines, S. 158.
30 Ebd., S. 178.
31 Angelika Uhlmann, «Der Sport ist der praktische Arzt am Krankenlager des deutschen Volkes». Wolfgang Kohlrausch (1888–1980) und die Geschichte der deutschen Sportmedizin, Frankfurt a.M. 2005; Paolo Colombani, Boris Gojanovic, Über die frühen Jahre der organisierten Sportmedizin in der Schweiz, in: Schweizerische Zeitschrift für Sportmedizin und Sporttraumatologie 61/4 (2013), S. 5–9; Knoll-Archiv Magglingen, Knbr 61, Dr. W. Knoll, Chefarzt der Bündner Heilstätte, Arosa, Ärztliche Untersuchungen von Skiwettläufern. Sonderdruck aus dem Jahrbuch Ski, Arosa 1920.
32 Schweizerische Medizinische Wochenschrift 50 (1920), S. 759. Diskutiert wird eine Buchpublikation von G. Emden, der eine «beträchtliche, am Ergostaten bestimmbare Steigerung der muskulären Leistung» nachgewiesen hatte.
33 Knoll-Archiv, Knbr 1060, W. Hering, Über den gegenwärtigen Stand der Ultraviolettbestrahlung für Sportzwecke. Strahlentherapie, Sonderabdruck, Hamburg 1928. Knoll-Archiv, Knbr 1059, Prof. Dr. A. Loewy, Über die psychologischen Wirkungen der Ultraviolettstrahlen. Strahlentherapie. Sonderabdruck, Hamburg 1928.
34 Christina Ratmoko, Damit die Chemie stimmt. Die Anfänge der industriellen Herstellung von weiblichen und männlichen Sexualhormonen 1914–1938, Zürich 2010.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

genug wirkten und zu wenig intensiv seien, wie der deutsche Pharmakologe Edwin Stanton Faust in der *Schweizerischen Medizinischen Wochenschrift* 1924 über Pyridin-Beta-carbonsäure-diäthylamid (Coramin) und dessen Verwendung als Analepticum schrieb.[35] Selbst beim Campher bemängelte er, dass es schwer in Wasser löslich sei und beklagte die «Nichtverwendbarkeit als Applikation per os» (über den Mund). Auch wenn Faust den sportlichen Athleten nicht in seine Überlegungen einbezog, erwähnte er jene Pharmaka, die seit 1900 im Sport Verwendung fanden und nahm jene Kriterien vorneweg, die in späteren Dopingdiskussionen zentral wurden.[36] In Versuchsreihen mit Coramin beobachtete Faust «fast momentan nach der Einspritzung äusserlich deutlich erkennbare Wirkungen». Er kam zum Schluss, dass die therapeutische Breite des Wirkstoffes in der allgemeinen Praxis eine grosse Wichtigkeit erhalten würde, die Gefahr einer Überdosis «minimal» sei, «im Gegensatz zu Strichnin» und deshalb eine «zweckdienliche Abstufung der gewünschten erregenden Wirkung» gestatten würde.[37] Zu ähnlichen Befunden kamen im selben Zeitraum auch S. J. Thannhauser und W. Fritzel an der medizinischen Klinik München und Leon Asher am Medizinischen Institut der Universität Bern.[38]

Ein möglicher Einsatz im sportlichen Wettbewerb war mit diesen Argumenten zwar nicht direkt propagiert, aber von sportaffinen Ärzten bald erkannt. Als erster berichtete der Instruktionsoffizier Dr. med. E. Isler über «Erfahrungen mit Coramin 'Ciba' in den Schulen und Kursen der Sanitätstruppen» von 1928.[39] Die Frage in diesem Text war nicht, ob eine künstliche Leistungssteigerung ethisch vertretbar sei. Ihn interessierte vorab «das vielseitige Indikationsgebiet» und wie hoch «Maximaldosen» angesetzt werden können, «ohne dass sich nachteilige Wirkung zeigte». Der Erfolg seiner Untersuchungen zeigte sich «durchwegs in einer sofortigen Besserung des Allgemeinzustandes und in einer Steigerung der Leistungsfähigkeit». Das veranlasste Isler zusammenfassend

35 Faust Edwin Stanton, Ueber Pyridin-Beta-carbonsäure-diäthylamid (Coramin) und dessen Verwendung als Analepticum, in: Schweizerische Medizinische Wochenschrift, 54/10 (1924), S. 229–232.
36 Ebd., S. 229.
37 Ebd., S. 231.
38 S. J. Thannhauser und W. Fritzel, Über Pyridin-β carbonsäurediäthylamid (Coramin Ciba) und eine neue Gruppe analeptisch wirkender Substanzen, in: Schweizerische Medizinische Wochenschrift, 54/10 (1924), S. 232; Leon Asher, Ueber Coramin und Cardiazol, in: Schweizerische Medizinische Wochenschrift, 54/23 (1924), S. 569.
39 E. Isler, Erfahrungen mit Coramin 'Ciba' in den Schulen und Kursen der Sanitätstruppen 1928, in: Schweizerische Medizinische Wochenschrift, 59/12 (1929), S. 337f.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

auch festzustellen, «dass Coramin das Mittel der Wahl darstellt, um prophylaktisch den unangenehmen Kollapszuständen vorzubeugen».[40]

Die Empfehlung des «prophylaktischen» Einsatzes von Coramin provozierte keine Reaktionen, schien kein Missbrauch der Wissenschaft zu sein und weit entfernt, als Doping klassifiziert zu werden. So gab auch Wilhelm Knoll in den «Sportärztlichen Ergebnissen der II. Olympischen Winterspiele in St. Moritz von 1928» ungeniert Einblicke in sein Arsenal an Pharmaka: «Alle Sanitätsoffiziere waren mit der Arzttasche ausgerüstet und hatten zudem je eine Packung Coramin- und Digifolinampullen nebst steriler Spritze, die uns von der Fabrik 'Ciba' zur Verfügung gestellt wurden, auf sich. […] Im Ziel mussten mehrere Leute, die sich in schlechtem Allgemeinzustand befanden, behandelt werden, wobei uns das Coramin und Digifolin der Firma 'Ciba' beste Dienste leistete […].»[41]

Erst als der bekannte Wiener Sportmediziner und ärztliche Referent des Österreichischen Olympischen Komitees, Alexander Hartwich, 1937 vorschlug, «Calcio-Coramin in der sportärztlichen Praxis» einzuführen, provozierte dies unter Fachkollegen eine heftige Reaktion.[42] Die Diskussion entbrannte nicht in erster Linie, weil Hartwich selbst untrainierten Sportlern Coramin abgeben wollte. Ebensowenig schien sein grundsätzliches Bekenntnis zu den Aufgaben eines Sportarztes kaum einen Fachkollegen zu irritieren, obwohl es in dieser Deutlichkeit kaum jemand zuvor formulierte. Der Sportarzt, so argumentierte er, müsse beraten und überwachen. Er habe sich aber, «nebenbei bemerkt», auch mit der praktisch «belangreichen und theoretisch interessanten Frage, ob und inwieweit sportliche Leistung durch Verabreichung bestimmter Präparate gesteigert werden dürfen», zu beschäftigen. Hartwich kam zum eindeutigen Schluss, dass der Sportarzt wissen müsse, «dass Wettkampf und Höchstleistung dem Sport wesenseigentümlich sind, er darf seine Aufgabe nicht darin erblicken, seine Schutzbefohlenen – in übel angebrachter Vorsicht – an der unteren Grenze ihrer psychophysischen Möglichkeiten zu halten und jedes höhere Streben zu unterbinden».[43]

Hartwichs offenes Bekenntnis und sein Dopingbegriff widerspiegelt durchaus die Ansicht der damaligen Zeit. Künstliche Leistungssteigerung war nicht grundsätzlich negativ konnotiert. Ethisch-moralische Ar-

40 Ebd., S. 338.

41 Wilhelm Knoll, Von der sportärztlichen Arbeit, in: Schweizerische Medizinische Wochenschrift. 59/7 (1929), S. 164f.; vgl. auch Wilhelm Knoll, Die sportärztlichen Ergebnisse der II. Olympischen Winterspiele in St. Moritz 1928, Bern 1928. Wilhelm Knoll wurde 1928 zum ersten Präsidenten der Internationalen Sportärztlichen Vereinigung gewählt.

42 Alexander Hartwich, Calcio-Coramin in der sportärztlichen Praxis, in: Schweizerische Medizinische Wochenschrift, 67/5 (1937), S. 98–99.

43 Ebd., S. 99.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

gumente, die Bedeutung der Fairness im Spitzensport oder Wettbewerbsverzerrung wurden zwar thematisiert, entscheidend waren jedoch naturwissenschaftliche Argumente. Doping begann dort, wo es toxisch wirkte und wo eine echte Gefährdung der Gesundheit zu befürchten war. Die toxische Wirkung war jedoch eine Frage der Dosierung, die Definition weitgehend subjektiv und informell.

Vielmehr provozierte Hartwich mit der Einstellung, dass der Sportarzt nunmehr mit Calcio-Coramin über ein Präparat verfüge, das «praktisch ungiftig, ohne spezielle Indikation verwendbar und peroral zu gebrauchen ist, *das den Sportlern selbst in die Hand gegeben werden kann*. […] Die Verwendung von Calcio-Coramin durch die Sportler selbst ist nicht bloss ärztlich indiziert, sondern auch vom sportlichen Standpunkte aus gestattet, da hier von einem – selbstverständlich verbotenen – Doping ja keine Rede sein kann.»[44] Hartwich hatte einen Tabubruch begangen, indem er das Mittel dem Sportler selbst in die Hand geben wollte und damit die ärztliche Kontrolle über die Vergabe delegierte. In einer Phase, in der die Sportwissenschaft sich als neue Disziplin etablieren und gegen den Dünkel traditioneller Wissenschaften behaupten musste, konnte dies nicht hingenommen werden.

Doping – eine Frage der Vernunft

Besonders heftig reagierte der junge Schweizer Arzt Gottfried Schönholzer. In seinem in Fachkreisen vielbeachteten Referat anlässlich des 1. Sportärztlichen Zentralkurses 1937 in Bern diagnostizierte er einen, «was Calcio-Coramin» betrifft, «mindestens eigentümlichen Standpunkt», den Hartwich einnehme.[45] Die Propagierung dieser Mittel unter den Sportlern, «so dass man sie ihnen einfach zur freien Verfügung in die Hand gibt, wie es Hartwich verlangt, scheint mir […] völlig indiskutabel», so Schönholzer. «Sie gehören selbstverständlich in jede Notfallapotheke und auf jeden Sportplatz», aber «Coramin und Cardiazol gehören in die Hand des Sportarztes […]». Er stellte zusammenfassend fest, «dass es sich um pharmakologisch sehr wirksame Substanzen handelt, denen in vielen Fällen eine leistungssteigernde Wirkung im Sport zukommt […]».[46] Schönholzers Vortrag, für die damalige Zeit bemerkenswert differenziert, ist weder ein Statement gegen Coramin noch gegen die künstliche Leistungssteigerung im Sport. So wendet er sich explizit

44 Ebd., S. 99.
45 Schönholzer, Die Frage des Dopings, S. 171–193.
46 Ebd., S. 185.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

gegen die Ansicht des Physiologen Hans Seel, dass «jede Abweichung von den natürlichen Lebensbedingungen abzulehnen» sei.[47] Für Schönholzer war Seels Grundgedanke zwar richtig, aber «gekünstelt». Wegweisend für eine Definition, «was überhaupt unter Doping zu verstehen ist, muss die Vernunft sein».[48] Schönholzers Vernunftgedanke schloss ethisch-moralische Werte ein, orientierte sich aber weitgehend am ökonomischen Effizienzprinzip. Die Verabreichung einer Spezialität war für ihn gerechtfertigt, wenn die körperliche Schädigung bei ausgedehntem Gebrauch im Sportbetrieb wissenschaftlich nicht exakt nachgewiesen war. Er argumentierte nicht etwa so, wie es die ärztliche Ethik vorgegeben hätte, dass auf die Verabreichung zu verzichten sei, so lange eine Unsicherheit der Schädigung bestand. Schönholzers Rede enthielt in Grundzügen jene Argumente, mit denen die Sportmedizin in Dopingfragen die Deutungsmacht erlangte und in den folgenden Jahrzehnten ein Monopol errichtete: die Wirksamkeit und Schädlichkeit eines Medikamentes aus der Expertenperspektive flexibel halten, einen Monopolanspruch der Sportmedizin bezüglich Dopingdefinitionen reklamieren und die Indikation von leistungssteigernden Mitteln nicht delegieren.[49]

Während Schönholzer nicht klar Stellung gegen die künstliche Leistungssteigerung bezieht, wird Professor Rudolf Staehelin, Direktor der medizinischen Klinik Basel, deutlicher.[50] Er verweist auf ein Buch über Cardiazol, in dem verschiedene Texte dieses Produkt empfehlen würden, «zur Behandlung mannigfaltige physischer Erschöpfungszustände (infolge forcierten Sporttreibens oder nach Märschen)».[51] Besonders merkwürdig findet Staehelin die Feststellung, das Mittel sei vollkommen ungefährlich und dass es «mit Cardiazol gelingt, die Leistungsfähigkeit bei körperlichen Anstrengungen zu erhöhen und etwaige Kreislaufstörungen bei besonders schweren Beanspruchungen zu vermeiden».[52] Das müsse deshalb Bedenken erregen, weil man daraus eine Empfehlung ableiten könne, die Konkurrenzfähigkeit von Sportlern zu erhöhen. Eine solche Arzneimittelanwendung entspreche nicht den Aufgaben eines gewissenhaften Arztes. Dabei bezieht er sich ebenfalls auf Hartwich, der

47 Für erste Zusammenstellung leistungssteigernder Arzneien vgl. Hans Seel, Medikamentöse Beeinflussung der Leibesübungen, in: Wilhelm Knoll, Arno Arnold, Normale und pathologische Physiologie der Leibesübungen, Leipzig 1933, S. 259–262.
48 Schönholzer, Die Frage des Dopings, S. 174.
49 Singler, Doping und Enhancement, S. 25; Aeschimann, Dopingdiskussionen am Beispiel von Dianabol, S. 84.
50 Rudolf Staehelin, Analeptica und Sport, in: Schweizerische Medizinische Wochenschrift 67/47 (1937), S. 1113–1114.
51 Cardiazol, Firma Knoll & Co., A.-G., Liestal 1937.
52 Staehelin, Analeptika und Sport, S. 1114.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

empfehle, Coramin jedem Sportler «problemlos» in die Hand zu geben. Ein Arzt müsse nicht nur mit «Nachdruck davor warnen», er müsse auch dagegen «protestieren», wenn mit Analeptica die «Hemmungsmechanismen» ausgeschaltet würden, um die sportliche Leistung zu erhöhen.[53]

Pervitin – die neue Dimension der Leistungssteigerung

Damit war die Coramin-Diskussion nicht völlig ausgereizt, sie neigte sich jedoch dem Ende zu. Der Sportarzt A. Kessler empfahl 1940 Calcio-Coramin, um rekonvaleszente Sportler schneller dem Training zurückzuführen, um Gefahren des Übertrainings vorzubeugen und um den Übergang zu grossen Leistungen zu erleichtern.[54] Darauf reagierte Schönholzer zwar umgehend, aber gelassener als 1937 am Sportmedizinischen Kongress in seiner Replik auf Hartwichs Forderung, Coramin den Sportlern in die Hand zu geben. Es gebe ohne jeden Zweifel Mittel, die die Leistungen eines Wettkämpfers heben können, obwohl dies im Einzelfall schwer nachzuweisen sei, argumentiere er. Aber die Wissenschaft hätte unterdessen Mittel, «die ausserordentlich wirksam sind und den Effekt des CC, der doch oft sehr fraglich ist, um ein vielfaches übersteigen».[55]

Mit den neuen Mitteln und den neuen Möglichkeiten der Wissenschaft trat die Dopingdiskussion in ein neues Stadium. Schönholzer legte in seiner Replik auf Kessler ein Bekenntnis ab, das sich jenem von Hartwich näherte. Die wesentliche Frage sei nicht, ob eine Steigerung möglich sei, sondern ob Steigerungsversuche im Interesse der Gesundheit des Wettkämpfers oder im Interesse des Sportbetriebes seien und was der Endzweck der Leistung sei. «Ist der Endzweck unserer Bemühungen die Leistung, besonders die einmalige Leistung, dann ist auch alles erlaubt, was die Leistung steigert, sei es C.C. oder seien es irgendwelche anderen Mittel.»[56] Die sportliche Hochleistung wurde von Schönholzer im Jahr 1941 unter dem Eindruck des Zweiten Weltkrieges explizit mit einem Kriegseinsatz verglichen. Habe ein Sturmtrupp die Aufgabe, eine Stellung mit vollem Einsatz zu nehmen, spiele das Leben eines Einzelnen keine Rolle und somit wäre es lächerlich, über eine eventuelle Herzschä-

53 Ebd., S. 1114.
54 A. Kessler, Calcio-Coramin (jetzt coramin-R-Tabletten) in der ärztlichen und sportärztlichen Praxis mit besonderer Berücksichtigung des tropischen und subtropischen Klimas, in: Schweizerische Medizinische Wochenschrift 70/45 (1940), S. 1081–1083.
55 Gottfried Schönholzer, Calcio-Coramin (Coramin-R) in der sportärztlichen Praxis, in: Schweizerische Medizinische Wochenschrift, 71/5 (1941), S. 1940–1941.
56 Ebd., S. 1941.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

digung oder Überanstrengungszustände zu diskutieren. «Es ist am Platz, mit allen verfügbaren Mitteln das Maximum herauszuholen.»[57]

Die Militärrhetorik und die Analogie zum Leistungsgedankens im militärischen Kontext mag unter dem Einfluss des Zweiten Weltkrieges stehen. Und zweifellos förderte der Krieg die Akzeptanz von leistungssteigernden Mitteln auch im Hochleistungssport. Aber den Sonderstatus des Hochleistungssports hatte Schönholzer schon in seinem Dopingvortrag von 1937 angedeutet. Beim Berufssportler – dabei bezog er sich explizit auch auf «viele olympische Amateure» – sei die Frage des Dopings «vielleicht etwas komplizierter und man fragt sich, ob man das Recht hat, ein Urteil zu bilden. Man kümmert sich schliesslich auch nicht um das Privatleben von Zirkuskünstlern, die aus harten materiellen Interessen gezwungen sind, das beste aus ihrem Körper herauszuholen, und wo die im Sportgedanken enthaltenen Ziele sehr sekundär sind».[58] Der Hochleistungssport hatte sich nach Ansicht von Schönholzer in den 1930er Jahren vom Gesundheitssport abgespalten und ausdifferenziert, was zur Folge hatte, dass der eigentliche Sportgedanke, Gesundheit oder Fairness, sekundär geworden sei. Das Ziel sei die einmalige Höchstleistung, für dessen Erreichung alle verfügbaren Mittel eingesetzt werden müssten.

Die neue Spezialität, um die sich die Diskussion fortan drehte, wurde im Jahr 1938 von den Temmler-Werken in Berlin unter dem Handelsnamen Pervitin auf den Markt gebracht. Sie enthielt den Wirkstoff Methamphetamin (umgangssprachlich Crystal Meth, Meth oder Crystal), eine synthetisch hergestellte Substanz aus der Stoffgruppe der Phenylethylamine. Pervitin unterdrückte Müdigkeit, Hungergefühl und Schmerz, kann aber auch zu Psychosen und Paranoia führen. Im Zweiten Weltkrieg bezog die deutsche Wehrmacht mehrere Millionen Tonnen Pervitin.[59] Im Sport erlangte das Produkt anlässlich des «Wunders von Bern» später eine beachtliche Popularität. Die Spieler der deutschen Fussball-Nationalmannschaft sollen vor ihrem Sieg an der Fussball-Weltmeisterschaft 1954 in Bern mit Pervitin behandelt worden sein, wie in späteren Forschungsarbeiten begründet vermutet wurde.[60]

Bereits im Jahr 1940 veröffentlichten B. Steinmann und Ulrich Frey an der Medizinischen Universitätsklinik Bern eine Arbeit über «die

57 Ebd.
58 Schönholzer, Eine Frage des Dopings, S. 190.
59 Norman Ohler, Der totale Rausch: Drogen im Dritten Reich, Köln 2015.
60 Vgl. die zusammenfassende Darstellung in: Doping in Deutschland von 1950 bis heute aus historisch-soziologischer Sicht im Kontext ethischer Legitimation.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Kreislaufwirkung des Pervitins bei ruhenden Gesunden».[61] Zwei Jahre nach der Markteinführung stellten die Autoren fest, dass Pervitin «eine enorme Steigerung der Leistungsfähigkeit bis zum Nichtmehrkönnen» bewirken könne und es deshalb «leicht begreiflich» sei, «dass Pervitin infolge der erwähnten Eigenschaften schon weitgehend Einzug in militärische und sportliche Kreise gefunden hat». Aus heutiger Sicht bemerkenswert an dieser Feststellung ist, wie selbstverständlich Vorstellungen von Leistung und Leistungserbringung im militärischen Kontext auf den Sport und den Hochleistungssport übertragen wurden.

Die Autoren Frey und Steinmann bezeichneten Pervitin als «Dopingmittel», ohne zu definieren, was sie darunter verstanden. Sie gaben lediglich zu bedenken, dass «Nachteile» des Pervitins zu wenig beachtet würden.[62] Aus der Argumentation im Text kann angenommen werden, dass sie unter Nachteilen nicht Gedanken der Fairness oder sportliche Wettbewerbsverzerrung meinten, sondern gesundheitsschädigende Aspekte. Von Nachteilen im sportlichen Kontext berichtete der Militärarzt Michel Demole ein Jahr später in der *Revue Militaire Suisse* unter Berufung auf die Beobachtungen des Psychologie-Professors John E. Staehelin an einem Cross-Country-Wettkampf über fünf Kilometer.[63] Fünf der 150 Teilnehmer sollen ein bis drei Tabletten Pervitin eingenommen haben («entre autre dopings»), drei erlitten einen Kreislaufkollaps, einer verstarb. Demole diskutierte ausserdem einen ihm bekannten Fall, als während eines militärischen Grossmarsches ein junger Mann vier Tabletten eingenommen habe und kollabierte. Pervitin wurde im Schweizer Militär ärztlich verordnet, limitiert auf höchstens zwei Tabletten am Tag, was Demole zumindest im militärischen Kontext akzeptierte.

John E. Staehelin beschrieb zuvor die «Bedeutung der sogenannten Weck-Amine für die Neurologie und Psychiatrie» und empfahl, diese Mittel bei körperlich und geistig Gesunden nur in Ausnahmefälle anzuwenden. Im sportlichen Wettkampf wollte er sie vollends verbieten. «Wenn sie zu diesem Zweck und zur Erlösung aus Mattigkeits- und Übelkeitszuständen nach alkoholischen und anderen Exzessen, zur Behebung von Verzagtheitsstimmungen in unserem Lande schon reichlich Verwendung gefunden haben, so weist das […] auf eine durchaus ungesunde Einstellung hin, die aber irgendwie in unsere dynamische und

61 B. Steinmann und U. Frey, Die Kreislaufwirkung des Pervitins bei ruhenden Gesunden, in: Experimental Medicine, 107/6 (1940), S. 60–74.
62 Ebd., S. 61.
63 Michel Demole, Les dangers de la pervitine, in: Revue Militaire Suisse, 87/10 (1942), S. 472–481, in: http://www.e-periodica.ch/cntmng?pid=rms-001:1942:87::722 (29.7.2016).

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

mechanisierte, mehr für äussere glanzvolle Höchstleistungen als für nüchterne, echte, gewissenhafte Arbeit empfängliche Zeit passt.»[64]

Staehelins moralische Argumentation passte nicht in die Zeit. Viel eher setzten sich jene durch, die das Produkt propagierten, um die realen körperlichen und psychischen Fähigkeiten des Menschen mittels Pharmaka zu erhöhen, wie es in der Argumentation von Gérard C. Savoy zum Ausdruck kommt: «Nous avons la conviction qu'on a beaucoup exagéré les dangers de la Pervitine.»[65] Der Lausanner Professor kritisiert die offiziellen Empfehlungen von höchstens zwei Tabletten täglich, denn der Effekt «de 1 à 2 Comprimés pour une action de guerre est illusoire». Savoy stellte fest, gestützt auf eigene Untersuchungen, dass im Kriegseinsatz zwei Tabletten täglich illusorisch wenig seien und forderte weit höhere Dosen. Denn der moderne Krieg, «ebenso der Spitzensport», verlange heutzutage derart hohe Anstrengungen, die in keinem Verhältnis zu den realen physischen und moralischen Möglichkeiten der Menschen stünden.[66] Diese Vorstellungen von der Formbarkeit des menschlichen Körpers, seiner wissenschaftlichen Zurichtung, von der Ausdehnung der menschlichen Leistungsfähigkeit mittels Fortschritten der Wissenschaft im Dienst von Krieg und Spitzensport, erreichte in akademischen Kreisen mit Pervitin somit einen vorläufigen Höhepunkt.

In Publikumsmedien wurde hingegen ein anderes Körper-Ideal propagiert – um mit Foucault zu sprechen: von der offiziellen Sportpolitik «diskursiv gesteuert». Im Frühwinter 1941 erschien fast gleichzeitig in der *Neuen Zürcher Zeitung* und im *Tages-Anzeiger* ein Artikel über «das Doping». «Der bekannte Berner Sportarzt» Gottfried Schönholzer hatte eingeladen, um vor einem «kleinen Kollegium von Sportredaktoren» den «Übergang von Nährstoffen zu Reizstoffen» zu erklären. Er war damals auch Mitglied der sportärztlichen Kommission des Schweizerischen Landesverbandes für Sport, somit in sportpolitisch offizieller Funktion unterwegs und etablierte sich in der Nachkriegszeit als einer der weltweit einflussreichsten Sportmediziner. Der Vortrag war ein Appell an die «Sportmoral», an die «allgemeine körperliche Ertüchtigung» und die «Kameradschaft». Er definierte Doping als eine «Gefahr für die Sport-

64 John E. Staehelin, Die Bedeutung der sogenannten Weck-Amine für die Neurologie und Psychiatrie, in: Schweizerische Medizinische Wochenschrift, 71/42 (1941), S. 1197–1202.
65 Gérard C. Savoy, Doping et Pervitine, in: Schweizerische Medizinische Wochenschrift 75/15 (1945), S. 331–333.
66 Ebd., S. 333.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

bewegung als Ganzes» und als «groben Verstoss gegen die sportliche Anständigkeit».[67]

Den Hochleistungssport klammerte Schönholzer jedoch aus. Vielmehr bemühte er auch hier das Bild vom Soldaten im Kriegseinsatz und seine unbedingte Hingabe an die einmalige Höchstleistung. Die Kriegsmetaphorik im Zusammenhang mit Sport, Höchstleistung und Doping muss zweifellos vor dem Hintergrund des Zweiten Weltkrieges gesehen werden. Auch kann davon ausgegangen werden, dass der Leistungsgedanke im militärischen und kriegerischen Kontext einen entscheidenden Einfluss auf den Hochleistungssport ausgeübt hat. Das bedeutet letztlich, dass die Akzeptanz, Dopingmittel einzusetzen, gefördert und Hemmschwellen gegenüber künstlicher Leistungssteigerung vermindert wurden. Dass sich der Berufssport und die olympischen Amateure jedoch wie die Soldaten vom «gewöhnlichen Leben» längst abgespalten hatten, diese Ansicht hatte sich schon früher herausgebildet. Der Sport mit seinem Leistungs-, Konkurrenz-, Rekord- und Starprinzip hatte in den 1920er, spätestens in den 1930er Jahren eine markante gesellschaftliche Popularität erlangt. Nicht zuletzt unter dem Einfluss der Massenmedien, der neu gegründeten Fachzeitschriften, der eigens eingerichteten Sportressorts und des Radios, entwickelten sich Sportereignisse auch zu bedeutenden ökonomischen Zweigen der Industrie. Die Stars schliesslich wurden von der Politik als Vorbilder für die Jugend und als Rollenträger nationaler Leistungsfähigkeit vereinnahmt. Dieser gesamtgesellschaftliche Bedeutungswandel des Sports hatte Folgen auch für die Ansichten über Leistung und Leistungssteigerung. Die Perfektionierung des Menschen und des Athletenkörpers war zur wissenschaftlichen Herausforderung geworden und liess ethisch-moralische Bedenken in den Hintergrund rücken.

Schlussbetrachtungen

Nach dem Ersten Weltkrieg begann sich ein neues spezialisiertes Fach innerhalb der etablierten naturwissenschaftlichen Disziplinen herauszubilden: die Sportmedizin. Schweizer Sportmediziner um Wilhelm Knoll oder später Gottfried Schönholzer galten weltweit als Pioniere und waren international gut vernetzt. Die Akzeptanz der Sportmedizin stieg parallel mit der Wandlung des Sports zum Massen- und Freizeitphänomen und der gleichzeitigen Ausdifferenzierung in Hochleistungs- und Berufs-

67 Diskussionen um das Doping, in: Neue Zürcher Zeitung, 3.11.1941; Sport mit «künstlichem Motor». Das Doping, eine Gefahr für die Jugend?, in: Tages-Anzeiger, 31.10.1941.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

sport. Mit dieser Entwicklung einher ging die zunehmende Verwissenschaftlichung der sportlichen Leistung, beeinflusst von der Arbeits- und Kriegsmedizin, und damit auch die Frage nach der Verwissenschaftlichung des Spitzensports und dem Einsatz von Dopingmitteln. Die Haltung der Sportmediziner bei Fragen des Dopings war von Beginn an ambivalent. Dies mag in der Natur der Sache liegen, ist die Sportmedizin doch präventiv und leistungssteigernd orientiert.

Frühe Dopingdiskussionen waren auch von moralischen und ethischen Gedanken, von Fairness und Überlegungen zur Wettbewerbsverzerrung geprägt. Mit zunehmender Popularisierung des Sports, im Spannungsfeld von Sportpolitik, wirtschaftlichen Interessen, den neuen Möglichkeiten der Wissenschaft und nicht zuletzt unter dem Eindruck des Zweiten Weltkrieges traten moralische Aspekte vermehrt in den Hintergrund. Zwar habe Doping im eigentlichen Sportgedanken nach wie vor keinen Platz. Aber im Hochleistungs- oder Berufssport würden die im Sportgedanken enthaltenen Ziele sekundär, wichtig sei die einmalige Höchstleistung – diese Haltung setzte sich unter den führenden Experten durch. Die Argumente drehten sich nun vermehrt um das wissenschaftlich Mögliche und um gesamtgesellschaftliche Notwendigkeiten. Die entscheidende Frage für den Einsatz einer Spezialität und letztlich für die Dopingdefinition war nicht eine ethische, sondern, analog zum Krieg, ob ein Mittel wirkungsvoll, ob es schädlich und ob die Schädlichkeit auch wissenschaftlich nachgewiesen sei. War die Schädlichkeit nicht erwiesen, schien die Anwendung möglich und auch notwendig. Dies konnte an Diskussionen unter Sportmedizinern für die Beispiele Coramin und Pervitin aufgezeigt werden.

Weiterführende Untersuchungen müssten sich mit Prozessen und Dynamiken befassen, die nach dem Zweiten Weltkrieg dazu führten, den Athletenkörper im «höheren» Interesse der Wissenschaft, der Wirtschaft und der Politik wissenschaftlichen Bedingungen auszusetzen, die in hohem Masse schädlich waren und letztlich zur «Entfesselung des Leistungsdenkens» im Hochleistungssport führten. Mittels anaboler Steroide, den synthetischen Abkömmlingen des männlichen Sexualhormons Testosteron, gelangten zudem Spezialitäten auf den Markt, die nicht mehr nur die Beeinflussung der Nervenbahnen erlaubten, sondern den direkten Zugriff auf die Muskelfasern. Spezifisch wären die «strukturellen Dynamiken und Beziehungskonstellationen des Hochleistungssports» zu betrachten, die sich in den 1930 Jahren herausgebildet haben und nach dem Zweiten Weltkrieg weit stärker akzentuieren sollten und eine Dopingmentalität *zwingend forderten*. Der Sportsoziologe Karl-Heinrich Bette fasste diese Dynamiken in der griffigen Formel der

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

«Dopingfalle» zusammen.[68] Es wären die gesellschaftspolitischen Bedingungen und Prozesse zu erforschen, die in den Nachkriegsjahren Dopingpraktiken in der Illegalität förderten, die zur Tabuisierung von Doping führten und eine «subversive Untergrundmoral» (Bette) aller beteiligten Akteure etablierte. Eine kritische Betrachtung dieser Prozesse wäre wünschenswert, dürfte aber ohne entsprechende Quellenbasis schwierig sein.

68 Bette, Schimank, Die Dopingfalle, 2006.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Désirer: une histoire de la sexologie à Lausanne (1950–2000)[1]

Christel Gumy et Cynthia Kraus

Desire: A History of Sexology in Lausanne (1950–2000)

This article retraces the history of sexology in Lausanne from 1950 to 2000, with a thematic focus on the issue of sexual desire. It seeks to analyze the singular ways in which expert knowledge about sexual desire, female sexual desire in particular, was produced at the intersection of sexological theories, clinical practice, couple counseling, and family planning in the social and political context of the second half of the 20th century in French-speaking Switzerland. Based on archival research in the social medical Centre «Pro Familia» in Lausanne and on various other sources produced by the main actors involved in the field of sexology in French-speaking Switzerland, this case study makes it possible to appreciate sexual desire «problems» within a broader history of desire and sexuality. This article identifies the terms governing the issue of sexual desire (saving marriages, birth control, fighting abortion, personal development, etc.) to better highlight the various ways in which, at the time, normative ideals for sex, gender, and sexuality

1 Cet article est issu du projet «Façonner l'hétérosexualité: histoire des 'troubles' du désir féminin en Suisse romande de 19[5]0 à nos jours», financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique (n° 100011_153080; requérante responsable: C. Kraus; co-requérant·e·s: V. Barras et V. Mottier). Cet article a aussi été présenté sous forme de communication aux *Journées suisses d'histoire* (Université de Lausanne, 9–11 juin 2016) et au colloque international *The Science of Desire: Medical knowledge and practices of «female sexuality» from the XIX century to the present* (Université de Genève, 15–17 juin 2016). Nous en profitons pour remercier Andrea Lutz qui a effectué des recherches exploratoires pour la préparation de la requête FNS sur un subside de soutien à la recherche octroyé à cette fin en 2012 par la Faculté des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne. Nous remercions également Vincent Barras et Véronique Mottier pour la relecture d'une première version de cet article.

Christel Gumy, directrice de recherche, Commission indépendante d'expert·e·s (CIE), *Internements administratifs*, Case postale, CH-3003 Berne, Tél. +41 77 465 92 58, christel.gumy@uek-av.ch

Cynthia Kraus, Maître d'enseignement et de recherche, Faculté des sciences sociales et politiques, Université de Lausanne, Bâtiment Géopolis - bureau 5132, CH-1015 Lausanne, cynthia.kraus@unil.ch

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

crystallized in the issue of female sexual desire, but also disciplinary and professional tensions (especially between medical sexology, couple counseling, and family planning), in the process of establishing a medical social approach to sexuality.

Cet article se propose de retracer une histoire de la sexologie à Lausanne des années 1950 à 2000 sous l'angle du désir sexuel et de ses problèmes. Il s'intéresse principalement à la manière dont s'est construit localement un savoir expert sur le désir sexuel, des femmes en particulier, entre théories sexologiques, pratiques cliniques, de conseil conjugal et de planning familial, dans le contexte politique et social de la Suisse romande de la seconde moitié du 20ème siècle. Notre analyse se base sur un corpus de sources qui comprend d'une part les archives du Centre médico-social Pro Familia de Lausanne et d'autre part, divers documents administratifs (rapports d'activité, documents de formation, directives, correspondances, etc.) et scientifiques (articles, thèses de doctorat, cours universitaires, etc.) produits par les acteurs/trices les plus impliqué·e·s à l'époque dans le champ hétérogène de la sexologie en Suisse romande.

A partir de cette étude de cas, il s'agira à la fois d'intégrer les «troubles» du désir sexuel dans une histoire plus large du désir et de la sexualité (sexologie au sens large) et de retracer, dans le même temps, l'histoire du développement de la sexologie médicale en tant que nouvelle discipline spécialisée dans les «problèmes» considérés comme strictement sexuels, en particulier le manque ou l'absence de désir chez les femmes (en couple). Par l'identification des termes qui régissent durablement la question du désir sexuel (sauvegarde de l'union conjugale, régulation des naissances, lutte contre l'avortement, épanouissement personnel, etc.), nous mettrons ainsi en évidence les diverses modalités sur lesquelles la question du désir sexuel cristallise, pendant la période considérée, des normes de sexe, de genre et de sexualité, mais aussi des enjeux disciplinaires et professionnels entre différents types d'intervention (en particulier, entre sexologie médicale, conseil conjugal et planning familial) dans l'établissement d'une approche médico-sociale de la sexualité.

Cet article propose donc une histoire croisée de la sexologie médicale comme nouvelle discipline et de la sexologie comprise (au sens large) comme l'ensemble des moyens institutionnels mis en œuvre pour agir sur les comportements sexuels des individus dans le but de prévenir les problèmes liés à la sexualité dite «normale». Loin d'être exhaustive, l'histoire que nous proposons ici vise en premier lieu à identifier et éclairer les périodes significatives, les moments charnières, les problématiques clés, les

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

acteurs/trices les plus important·e·s, ainsi que les principales dynamiques institutionnelles et professionnelles qui sous-tendent le développement tantôt convergent tantôt concurrent de différents types et modalités d'intervention face aux questions du désir sexuel durant la seconde moitié du 20ème siècle à Lausanne. A cet égard, notre article constitue une contribution originale aux travaux existants sur la Suisse romande, centrés pour la plupart sur le développement d'activités sexologiques spécifiques – l'éducation sexuelle, le contrôle des naissances, le conseil conjugal – ou sur une période particulière, celle des années 1970.[2] En outre, la possibilité d'analyser des enjeux et préoccupations liés à la sexualité dans le cadre d'une histoire locale permet d'enrichir, et parfois de nuancer, d'une part des travaux historiques sur les théories et les conceptions sexologiques ou proto-sexologiques à des échelles plus larges et d'autre part, des études plus spécifiques sur les catégories nosologiques liées au «trouble du désir» dans le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*.[3]

Désirer jouir de son mari ou la sauvegarde de l'union conjugale

En juillet 1952, la ligue Pro Familia, soutenue par les Eglises (protestantes), l'Etat de Vaud, quelques communes de la région lausannoise et

2 Par exemple: Caroline Cortolezzis, David Muheim, L'éducation sexuelle dans le canton de Vaud (1969–2001). Un exemple d'intégration des risques dans une vision positive de la sexualité, Lausanne 2002; Anne-Françoise Praz, L'éducation sexuelle, entre médecine, morale et pédagogie: débats transnationaux et réalisations locales (Suisse romande 1890–1930), in: Paedagogica Historica 50/n° 1–2 (2014a), pp. 165–181; Caroline Rusterholz, Reproductive Behavior and Contraceptive Practices in Comparative Perspective, Switzerland (1955–1970), in: The History of the Family 20/n° 1 (2015), pp. 41–68; Anne-Françoise Praz, Mariés pour le meilleur et pour le pire? La création et les débuts du Service de consultation conjugale, in: David Loertscher (dir.), De la bienfaisance à la bientraitance. L'office familial Fribourg – une histoire centenaire, Fribourg 2014b, pp. 39–50; Sylvie Burgnard, Produire, diffuser et contester les savoirs sur le sexe: une sociohistoire de la sexualité dans la Genève des années 1970, Thèse de doctorat, Université de Genève 2012; Julie de Dardel, Révolution sexuelle et mouvement de libération des femmes à Genève (1970–1977), Lausanne 2007.

3 Par exemple d'une part: Sylvie Chaperon, Les origines de la sexologie, 1850–1900, Paris 2007; Delphine Gardey, Iulia Hasdeu, Cet obscur sujet du désir. Médicaliser les troubles de la sexualité féminine en Occident, in: Travail, genre et sociétés 34/n° 2 (2015), pp. 73–92. Et d'autre part: Jennifer R. Fishman, Manufacturing Desire, in: Social Studies of Sciences 34 (2004), pp. 187–218; Andrea Lutz, A la recherche de la pilule rose: la fabrication de la dysfonction sexuelle féminine. Enjeux politiques et scientifiques autour du traitement pharmacologique des problèmes sexuels des femmes, Mémoire de Master, Université de Lausanne 2012; Leonor Tiefer, Female Sexual Dysfunction: A Case Study of Disease Mongering and Activist Resistance, in: PLoS Medicine 3/n° 4 (2006), pp. e178; Marilène Vuille, Le désir sexuel des femmes, du DSM à la nouvelle médecine sexuelle, in: Genre, sexualité & société [en ligne] 12/Automne 2014, mis en ligne le 1er décembre 2014, http://gss.revues.org/3240 (03.02.2015).

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

le Cartel romand d'hygiène sociale et morale,[4] annonce l'ouverture à Lausanne de la première Consultation médico-sociale de mariage de Suisse romande.[5] Celle-ci a pour but de venir «au secours de l'union conjugale» en proposant une «médecine du mariage» basée sur une approche alliant psychologie, pédagogie et activité de conseil. La Consultation se donne un domaine d'intervention large: elle s'étend des «difficultés d'adaptation sexuelle» aux «conflits entre belle-fille et belle-mère» en passant par les questions de «régulation des naissances» et les «différences de caractère».[6]

L'ouverture de cette consultation de mariage est l'aboutissement d'un processus initié quatre ans plus tôt par Henry-César Krafft, médecin gynécologue, ancien responsable de la Consultation prénuptiale de Pro Familia et du Cartel d'hygiène morale et sociale de Lausanne. L'activité de cette première consultation, antérieure à celle de mariage, avait débuté en 1930 et s'était peu à peu éteinte pendant la période de la Deuxième Guerre mondiale. Le but d'un tel service était de proposer un examen médical visant à dépister d'éventuelles maladies vénériennes et à établir les risques posés par l'hérédité des futurs époux.[7]

Fin 1948, Krafft sollicite le soutien du président de Pro Familia, Pierre Chavan, alors substitut du procureur général du canton de Vaud, pour l'aider à «attirer à nouveau l'intérêt sur les consultations médicales de mariage, qui paraiss[ai]ent tomber dans l'oubli».[8] En particulier, Krafft estime que la consultation gagnerait en visibilité si elle était déplacée de la Clinique de la Source (petite structure privée où elle se trouvait alors) à la Policlinique de Lausanne (établissement public et universi-

4 La ligue Pro Familia comme le Cartel d'hygiène sociale et morale sont des associations nées après la Première Guerre mondiale. Pro Familia focalise son action sur la défense de la famille comme lieu privilégié de la transmission des valeurs et le Cartel d'hygiène sociale et morale, d'obédience protestante, réunit des personnes (médecins, magistrats, pasteurs, etc.) qui souhaitent lutter contre «l'immoralité» (alcoolisme, prostitution, maladies vénériennes, débauche, etc.), voir Sylvie Guex, Pro Familia, le syndicat des familles. Les débuts de la politique familiale en Suisse romande (1918–1930), mémoire de licence, Université de Lausanne 1999; Praz 2014b, *op. cit*. Pour une histoire du Cartel d'hygiène sociale et morale, voir Geneviève Heller, Psychiatrie et société: de quelques associations pour l'hygiène mentale, morale et sociale, in: Revue historique vaudoise 103 (1995), pp. 115–137.

5 L'histoire de la mise en place et du fonctionnement des premières années de la Consultation médico-sociale de mariage de Pro Familia est basée sur l'analyse d'une partie des archives administratives du Centre médico-social Pro Familia, nommé depuis 1998 *Fondation PROFA*, Archives cantonales vaudoises (ACV), N13/30, La consultation conjugale avant le Centre médico-social Pro Familia.

6 Theodor Bovet, A quoi bon une consultation médico-sociale de mariage?, in: Revue annuelle du Cartel d'hygiène sociale et morale (1952), pp. 10s.

7 Cortolezzis, Muheim, *op. cit.*, p. 43.

8 ACV, N13/30, Lettre du secrétaire de Pro Familia à Pierre Chavan, 14 décembre 1948.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

taire). Chavan accède à la demande et entreprend des démarches auprès du chef de la Policlinique universitaire, le professeur Alfredo Vannotti. Ce dernier considère que les domaines de compétence de la future consultation doivent être étendus à des prestations d'ordre psychologique, comme on peut le lire dans un courrier du 7 mars 1949:

> J'estime que si l'on veut donner un développement à ces consultations, il serait utile que celles-ci puissent éventuellement être d'une aide pratique, non seulement aux candidats au mariage, mais aussi aux époux auxquels on pourrait donner en cas de nécessité des conseils ayant trait à la psychothérapie et à la caractérologie.[9]

Pour cette raison, Vannotti redirige rapidement Chavan vers le professeur Pierre-Bernard Schneider, médecin-chef de la Policlinique psychiatrique. Quelques mois plus tard, à l'assemblée d'automne du Cartel romand d'hygiène sociale et morale, Chavan assiste à une conférence au cours de laquelle Theodor Bovet, médecin et théoricien du mariage, et fondateur à Zurich de la première *Evangelische Eheberatung*, présente sa théorie et son expérience en conseil matrimonial. Cette conférence convainc définitivement le président de Pro Familia de donner une orientation de ce type à la future Consultation de mariage de Lausanne.[10] Celle-ci ne se bornera pas à proposer une intervention prénuptiale mais elle sera un outil de prophylaxie des divorces et de sauvegarde de la famille. Elle fera succéder à un modèle de prévention matrimoniale hygiéniste et eugéniste un modèle «médico-social» dont le but est de venir «au secours du couple» par une intervention principalement d'ordre psychologique qui vise à son épanouissement moral et sexuel grâce à la nouvelle «science du mariage».[11]

Bovet, venu s'installer à Lausanne pour des raisons familiales, prend la direction de la nouvelle Consultation de mariage lors de son ouverture, en juillet 1952, dans des locaux indépendants au centre-ville.[12] Il est déjà un auteur célèbre en Suisse alémanique et en Allemagne. Il participe, dans le contexte de l'après-guerre, au renouvellement des conceptions

9 ACV, N13/30, Lettre d'Alfredo Vannotti à Pierre Chavan, 7 mars 1949.
10 ACV, N13/30, Lettre de Pierre Chavan à Henry-César Krafft, 9 novembre 1949.
11 Pour une histoire des origines de cette «science du mariage» qui se fera connaître sous le terme «conseil conjugal» et la manière dont elle s'est implantée en Suisse, voir Praz 2014b, *op. cit.*, pp. 43–48.
12 Le projet d'ouvrir la Consultation de mariage à la polyclinique psychiatrique a été abandonné. Selon Chavan, ouvrir dans un service psychiatrique une telle consultation destinée à un large public ne relevant pas de la pathologie mentale, aurait constitué «une erreur psychologique».

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

chrétiennes sur la sexualité.[13] Ses écrits valorisent le plaisir sexuel dans le mariage: la sexualité est l'expression physique de l'amour dans le cadre de la conjugalité et l'harmonie sexuelle relève alors d'une expression sacrée de l'institution du mariage dont sont exclus les rapports pré-maritaux et la masturbation.[14]

Bovet promeut une sexualité épanouie – c'est à dire jouissive – en particulier auprès des femmes, qui vise à renforcer l'institution du mariage (religieux) et met l'accent sur les différences naturelles (de dessein divin) entre les hommes et les femmes. Selon lui:

> «Bien des femmes s'imaginent que la volupté n'est faite que pour l'homme, et qu'elles doivent se contenter plus ou moins passivement de la lui procurer. Cette conception, très répandue, a été fatale pour le bonheur de nombreux couples. […] Dieu a créé pour l'homme et *pour la femme* le privilège de goûter les joies profondes de l'amour charnel; la femme peut même connaître des jouissances supérieures à celles de l'homme à condition toutefois qu'aux transports du corps s'ajoutent ceux de l'âme.»[15]

Cette conception qui considère l'émancipation sexuelle des couples, mais surtout celle des femmes, comme un facteur important de l'harmonie conjugale émerge dans les discours publics en Suisse romande au cours des années 1930–1940. Issue principalement de médecins d'orientation psychanalytique, elle est relayée, dans un contexte où l'inquiétude face à l'augmentation des divorces devient grandissante, par une élite protestante engagée dans les mouvements philanthropiques d'hygiène sociale et morale et de défense de la famille, souvent partie prenante des institutions juridiques et politiques locales.[16] Dans le canton de Vaud, des députés radicaux déposent en novembre 1948 devant le Parlement cantonal vaudois une motion qui demande la révision des procédures relatives aux conflits conjugaux et le développement de mesures protectrices de l'institution du mariage. La consultation médico-sociale de mariage s'inscrit

13 Dagmar Herzog, Sex after Facism, Princeton and New York (2005), pp. 78–80; Elizabeth D. Heineman, The Economic Miracle in the Bedroom: Big Business and Sexual Consumption in Reconstruction West Germany, in: The Journal of Modern History 78/n° 4 (2006), p. 872.

14 Bovet montrera néanmoins une ouverture pouvant à première vue sembler étonnante en ce qui concerne les divorces lorsqu'il y a insatisfaction sexuelle durable. Mais, suivant sa logique, les troubles sexuels persistants sont le signe révélateur d'un couple mal appareillé qui échoue dans l'«union totale, corps, âme et esprit». Comme il l'écrit: «Là où les troubles sexuels mettent gravement en danger la vie du couple, on peut se demander s'il s'agit d'un mariage véritable», Theodor Bovet, La vie sexuelle en tant que siège des conflits. II. Dans le mariage, in: A. Adeouad [et al.] (éds), Le couple et ses problèmes, Genève 1963, p. 172; voir également Praz 2014b, *op. cit.*

15 Theodor Bovet, Pour devenir femme, Lausanne 1947, p. 26; souligné dans le texte original.

16 Catherine Fussinger, Chantal Ostorero, «La question sexuelle»: des seuils de tolérance en réélaboration, in: Equinoxe 20 (1998), pp. 101–114.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

dans le type de mesures souhaitées par les motionnaires, utiles à la «lutte contre le divorce, soit de maintenir et de renforcer l'union conjugale et par là-même la famille».[17] La fin des années 1940 et le début des années 1950 sont marquées par une tension entre un climat conservateur familialiste où l'image dominante du rôle féminin est celle de la mère et de la ménagère active, et les pratiques d'un grand nombre de femmes (souvent des mères et souvent issues des milieux populaires) qui assument une activité professionnelle, dérogeant à l'idéal maternel et domestique.[18] C'est à cette même période que les associations féminines revendiquent la reconnaissance des compétences professionnelles des femmes, de leurs responsabilités familiales et, toujours et encore, l'octroi de leurs droits de citoyennes.[19]

Dans ce contexte, la bonne entente sexuelle des couples devient une norme régulatrice qui permet de contenir les velléités d'émancipation des femmes dans un souci de sauvegarde d'une organisation sociale fondée sur la famille et la division sexuelle des rôles. Par exemple, dans son ouvrage à visée pédagogique *Pour devenir femme* (1947), Bovet reconnaît que la vie des jeunes filles n'est «pas toujours facile» et il ajoute:

> «En avançant dans la vie, l'inégalité se fait encore plus sentir alors que les garçons font des études ou un apprentissage, les jeunes filles doivent souvent rester à la maison pour s'occuper du ménage de leurs parents. Et si elles choisissent une profession, elles constateront avec une surprise douloureuse qu'à travail égal elles gagnent moins que les hommes de leur âge, ou même plus jeunes.»[20]

Toutefois, cette prise en compte des inégalités entre les hommes et les femmes ne poussent pas le médecin du mariage à militer pour une reconnaissance des compétences des femmes dans le monde du travail.

17 ACV, N13/30, Rapport du Conseil d'Etat au Grand Conseil sur la motion de MM. Jules Grandjean et consorts, exposé des motifs et projets de loi modifiant le code de procédure civile, du 20 novembre 1911 remis en novembre 1954.

18 Stéphanie Lachat, Les pionnières du temps: vies professionnelles et familiales des ouvrières de l'industrie horlogère suisse (1870–1970), Neuchâtel 2014; Gaby Sutter, Berufstätige Mütter: Subtiler Wandel der Geschlechterodnung in der Schweiz 1945–1970, Zurich 2005.

19 Femmes – Pouvoir – Histoire. Histoire de l'égalité en Suisse de 1848 à 2000, Berne 2001, partie 1.2, https://www.ekf.admin.ch/ekf/fr/home/documentation/histoire-de-l_egalite--femmes-pouvoir-histoire/femmes-pouvoir-histoire-18482000.html#-185598325. (09.11.2015); Pauline Milani, Femmes dans la mouvance communiste suisse. La Fédération des femmes suisses pour la paix et le progrès. Un militantisme entre conservatisme et émancipation, Neuchâtel 2007. En Suisse le droit de vote et d'éligibilité au niveau fédéral ne sera octroyé aux femmes qu'en 1971. Au niveau cantonal et communal, ce droit sera accordé aux femmes en 1959 dans le canton de Vaud.

20 Bovet, *op. cit.* pp. 5–6.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Au contraire, elle lui permet de réaffirmer un ordre selon lui naturel des choses:

> «Une jeune fille normale souhaite de passer sa vie entière avec l'homme qu'elle aime et d'avoir des enfants de lui. Ce désir finit par l'emporter sur la profession ou les études, la jeune fille est prête à tout sacrifier. Les rares jeunes filles qui, de prime abord, désirent connaître l'amour en dehors du mariage, qui refusent de se lier à un seul homme afin de sauvegarder ce qu'elles croient être 'leur liberté', sont d'une façon ou d'une autre des déséquilibrées.»[21]

Bovet ne restera que deux ans à la tête de la Consultation médico-sociale de mariage. Il quitte ses fonctions à l'été 1954, les questions familiales qui avaient exigé sa présence à Lausanne n'étant plus d'actualité. Il semble néanmoins avoir implanté durablement en terre vaudoise sa «médecine du mariage» dont le but est de travailler à l'harmonie conjugale et de lutter par ce biais contre les divorces.[22] Il aura ainsi posé les bases de la future Consultation conjugale qui sera intégrée au Centre médico-social de Pro Familia lors de sa création en 1967.[23] Les problèmes d'ordre sexuel occuperont toujours une place importante, représentant de manière constante à travers les années l'un des motifs de conflit les plus fréquemment invoqués par les couples qui viennent consulter. Leur prise en charge valorisera de plus en plus l'approche psychanalytique, reléguant au deuxième plan les références chrétiennes et le cadrage moral des questions sexuelles.

Du point de vue de cette médecine du mariage, les problèmes sexuels – regroupés sous le terme de frigidité pour les femmes et celui d'impuissance pour les hommes – sont intrinsèquement liés aux problèmes de la relation de couple dans son ensemble. Pour Bovet: «[…] en général [les troubles sexuels] constituent moins des faits morbides déterminés que les symptômes multiples d'une profonde inadaptation au conjoint.»[24] La conception selon laquelle les troubles sexuels sont un symptôme d'une relation conjugale délétère est constitutive de l'approche des problèmes sexuels en conseil conjugal dont la vocation est de venir en aide aux couples en crise, quelle qu'en soit la raison. La question des troubles du

21 *Ibid.*, p. 21.
22 Bovet fondera en 1967 à Zurich «un institut pour les sciences du mariage et de la famille» qui développera une activité académique (cours à l'Université de Zurich, organisation de rencontres internationales d'études, etc.) et publiera la revue spécialisée *Ehe*, Maurice Genton, Les consultations conjugales, in: Revue Pro Juventute 10 (1970), pp. 407s. L'influence de Bovet sur la pratique du conseil conjugal en Suisse perdurera ainsi jusqu'à son décès en 1976.
23 Cortolezzis, Muheim, *op. cit.,* p. 54.
24 Theodor Bovet, Le mariage ce grand mystère, Neuchâtel 1961 (1956), p. 62.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

désir sexuel, comme nous le verrons par la suite, constituera un élément paradigmatique dans les enjeux de répartition des compétences sexologiques entre le conseil conjugal et la sexologie en tant que discipline médicale autonome qui se développe, en Suisse romande, en lien avec des préoccupations de conseil conjugal et de planning familial.[25]

Désirer (in)consciemment un enfant ou les enjeux autour de la régulation des naissances

Lausanne voit s'étoffer son offre sexologique au cours des années 1960. Ce sont principalement des enjeux de planification familiale et ceux relatifs à la question de l'avortement qui motivent ce développement.

En février 1965, la députée radicale Blanche Merz dépose au parlement vaudois une motion qui demande la mise en place de centres de régulation des naissances. Simultanément, son collègue de parti, le conseiller communal René Burnet – par ailleurs chef du département de la Santé publique du canton de Vaud et proche de l'*International Planned Parenthood Federation* – dépose une motion au contenu similaire au conseil communal de Lausanne.[26] Ces motions sont acceptées à l'unanimité par les deux instances législatives.[27] Le projet de renforcer les dispositifs de planning familial semble répondre, en partie du moins, au problème posé par la pratique de l'avortement illégal[28] et à la question de la sécurité économique face à l'augmentation de la population du «Tiers monde»[29] qui occupent la scène politique et médiatique à cette période.

25 Burgnard, *op. cit.*, pp. 41–43. Il ne s'agit pas d'une spécificité locale. Le même processus peut s'observer en France ou aux Etats-Unis. Voir, pour le contexte français, Alain Giami, Patrick de Colomby, Profession sexologue?, in: Sociétés contemporaines 41–42 (2001), pp. 41–63; et étasunien, Vern L. Bullough, Science in the Bedroom. A History of Sex Research, New York 1994.

26 ACV, N13/12, Motions et bases légales.

27 Cortolezzis, Muheim, *op. cit.*, p. 99.

28 En Suisse, suite à l'application du nouveau code pénal de 1942, l'interruption de grossesse est, sous certaines conditions restrictives, considérée légale. Les débats politiques concernant l'avortement ont été nombreux en Suisse tout au long du 20ème siècle jusqu'à l'adoption par le Parlement suisse de la «solution des délais» en 2001. L'avortement n'est alors plus punissable lorsqu'il intervient pendant les 12 premières semaines de gestation. Pour une chronologie de l'histoire politique de l'interruption de grossesse en Suisse, voir Femmes – Pouvoir – Histoire, *op. cit.*, partie 3.8.

29 A ce propos, Burnet écrit en tant que «chef du service de la santé publique» dans un rapport de 1960 sur le «contrôle des naissances»: «L'éducation du public, pour arriver au développement harmonieux de la famille, est un devoir d'autant plus primordial du fait […] de la limite des richesses matérielles et de leur mauvaise répartition. Doit ainsi entrer en ligne de compte l'impérieuse nécessité pour l'être humain de trouver une solution ou périr de faim dans un avenir peut-être pas très lointain, vu l'accroissement extraordinaire de la population terrestre», ACV, N13/28, Documentation, autres associations et institutions. Voir également, Burgnard, *op. cit.*, pp. 102s.; Delphine Gardey,

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Plus généralement, le contexte socio-économique des années 1960, notamment marqué par une augmentation des niveaux de vie et un prolongement du temps de formation des jeunes, participe de la promotion d'un modèle familial au nombre d'enfants limité, contrôlé. Les parents sont censés investir pleinement le capital affectif, éducatif et économique d'une progéniture postulée dorénavant «désirée».[30]

Les pouvoirs publics décident de confier la tâche de mettre sur pied des centres de régulation des naissances à un organisme privé – bien que subventionné par l'Etat –, la ligue Pro Familia Vaud, dont René Burnet, l'un des motionnaires, est membre du comité directeur. En juin 1967 ouvre le Centre médico-social de Pro Familia qui propose une consultation de planning familial et qui a intégré la Consultation de mariage de la ligue Pro Familia.[31] En septembre 1969, une section «éducation sexuelle de la jeunesse» est créée.[32] Elle commencera dans la foulée à donner des cours dans les écoles du canton, afin d'éduquer les jeunes filles et garçons non seulement à la biologie de la reproduction, à la vie sexuelle et sentimentale, mais aussi spécifiquement aux techniques de régulation des naissances.[33]

Cette mise en forme institutionnelle et l'extension de l'intervention sur les questions sexuelles vont être à l'origine de l'apparition d'un nouveau groupe d'acteurs/trices (presque exclusivement des femmes) dans le domaine de la sexologie: les conseillères familiales et en conseil conjugal, et les animateurs/trices en éducation sexuelle. Celles/ceux-ci sont pour la plupart issu·e·s de la «bonne société lausannoise» religieuse progressiste; plusieurs sont des épouses de pasteur.[34] Dorénavant, l'expertise sur les questions sexuelles n'est plus uniquement du ressort des médecins (hommes) – qui avaient succédé aux ecclésiastiques – mais elle est déléguée en partie à des femmes non-médecins, sous la supervision des médecins chefs de services. La formation de ces nouvelles et nouveaux in-

Procréation, corps, sciences et techniques au XX^e^ siècle, in: M. Maruani (dir.), Femmes, genre et sociétés: l'état des savoirs, Paris 2005.

30 Michel Bassand, Jean Kellerhals, Familles urbaines et fécondité, Genève 1975.

31 Une première consultation de planning familial avait déjà été mise en place en 1959 à la maternité de Lausanne à l'initiative du gynécologue Willy Merz. Cette consultation s'adresse principalement aux patientes de la maternité et du service de gynécologie obstétrique de l'Hôpital cantonal de Lausanne. Le planning familial de Pro Familia, situé en ville et à vocation de service public, est voué à toucher une population beaucoup plus large. Au fil des ans, le Centre médico-social de Pro Familia ouvrira des centres de planning familiaux dans plusieurs autres villes du canton.

32 Pour une histoire de l'éducation sexuelle en Suisse romande de 1890 à 1930, voir Praz 2014a, *op. cit.*; pour la période de 1969 à 2001 dans le canton de Vaud, voir Cortolezzis, Muheim, *op. cit.*; Mary Anna Barbey, Eros en Helvétie, Genève 2009 (1981).

33 Cortolezzis, Muheim, *op. cit.*, pp. 54s., p. 99.

34 Barbey, *op. cit.*, p. 24.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

tervenant·e·s ainsi que les exigences de base requises pour entrer dans cette voie deviendront rapidement un enjeu, tant du point de vue de la reconnaissance professionnelle que de l'acquisition et de la mobilisation des savoirs.[35] D'autant plus, comme le rappel l'écrivaine Mary Anna Barbey qui a fait partie de ce groupe de «pionniers/ères», que:

> «La sexologie n'existait pas encore; si les noms de Forel et de Kinsey étaient vaguement connus, ils n'apportaient rien d'intéressant à la Romandie contemporaine. Masters et Johnson attendaient la notoriété… et la traduction.»[36]

De fait, la sexologie médicale est embryonnaire à cette période à Lausanne. Comme ailleurs en Suisse romande, cette nouvelle discipline va se développer à partir des mêmes problématiques que celles qui ont conduit à la création du Centre médico-social de Pro Familia. C'est en 1964 qu'un psychiatre, Pierre-André Gloor, médecin-adjoint de la policlinique psychiatrique de Lausanne et anthropologue physique autodidacte,[37] initie une «étude scientifique» sur les «attitudes féminines devant la prévention des naissances».[38] Il s'agit d'une enquête par questionnaire auprès de 750 patientes du service de gynécologie obstétrique de la Maternité de Lausanne à laquelle Gloor apporte une analyse psychanalytique ainsi qu'une réflexion fouillée sur la sexualité.[39] Dans le contexte

35 Un travail historique sur la constitution, la formation et les développements des métiers de conseillères et d'animateurs/trices en éducation sexuelle en Suisse romande reste à faire. La consultation des sources disponibles pour cette histoire dans le fonds *Fondation PROFA* (ACV, N/13) promet un travail intéressant, en particulier en ce qui concerne les arrangements pouvant sembler paradoxaux entre perspectives féministes et émancipation sexuelle d'une part, et perspectives traditionnelles de la famille et défense des valeurs chrétiennes d'autre part.

36 Barbey, *op. cit.,* p. 19.

37 Cet élément ne sera pas développé ici mais l'intérêt de Gloor pour l'anthropologie physique n'est pas sans influence sur sa manière d'aborder les questions de sexualité et de contraception, les considérations relevant d'un évolutionnisme social étant structurantes. Le questionnaire de son étude contient des questions sur la couleur des yeux des femmes, des époux et des parents. Gloor en tirera un article: Pierre-André Gloor, Sélection sexuelle et couleur des yeux, in: Actes de la Société helvétique des sciences naturelles 147 (1967), pp. 150–152.

38 Gloor est soutenu dans cette entreprise par le professeur Pierre-Bernard Schneider, médecin-chef de la Policlinique psychiatrique de Lausanne et le professeur Willy Merz, chef du service de gynécologie-obstétrique de la Maternité de Lausanne. Schneider, en tant que «pionnier» dans le développement d'une perspective psychanalytique et de médecine psycho-sociale à Lausanne, a développé un intérêt pour la sexologie depuis plusieurs années – par ex. Pierre-André Schneider, Impuissance et frigidité, in: Praxis 43/n° 11 (1954), pp. 225–227 – et «confie» à Gloor le développement de cette discipline à l'Hôpital universitaire vaudois, plan fixe Schneider 21.50min–28.00min, http://index.plansfixes.ch/search/?#text=schneider;operator=AND;id=VID-1-SEG-20@1114_000-Pierre_Bernard_Schneider_UMA (19.08.2015). Merz est, pour rappel, l'initiateur du premier centre de planning familial du canton de Vaud.

39 Pierre-André Gloor, Quelques considérations psychosociologiques sur la prévention des naissances, in: Praxis 54/n° 40 (1965), pp. 1166–1169; Pierre-André Gloor, Attitudes féminines devant la prévention des naissances, Paris 1968a.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

lausannois, ce travail représente la première étude de sexologie émanant du corps médical consacrée à la sexualité «normale», c'est-à-dire qui s'intéresse aux questions sexuelles en dehors du cadre conceptuel des paraphilies et des perversions prévalant jusqu'ici.[40]

Gloor élabore son discours sexologique à partir de la psychanalyse, étant donné que, selon lui:

> «[…] seule la théorie psychanalytique permet et permettra par la suite de mettre un peu d'ordre dans la masse de faits sexologiques déjà connus ou à connaître, et que les méthodes, en création, d'information sexuelle et contraceptive, individuelles et collectives, dépendront d'une orientation et d'une inspiration psychanalytiques si elles doivent être efficaces.»[41]

Il s'inspire des théories sur la sexualité de Freud bien sûr, mais il trouve dans les thèses de Wilhelm Reich sur la répression sexuelle les éléments qui lui permettent d'allier psychanalyse et positionnement politique à gauche, dénonçant les méfaits sur la sexualité d'une morale bourgeoise et patriarcale. Il est néanmoins loin de préconiser une liberté sexuelle totale. Selon lui, l'expérience chez les femmes comme chez les hommes de «l'orgasme complet» – c'est à dire coïtal dans le cadre d'une relation hétérosexuelle – «est facteur primordial d'attachement durable et de fidélité». Il ajoute:

> «La persistance adulte d'impulsions à des choix sexuels multiples, simultanés ou successifs, est signe de répétition de situations infantiles et signifie un état de dévalorisation et de détresse, en dépit des vantardises de certains.»[42]

Une question qui occupera Gloor pendant plusieurs années est de comprendre les processus intrapsychiques et de psychologie collective qui dirigent les résistances conscientes et inconscientes à la contraception. Il s'agit d'apporter des éléments théoriques utiles à la lutte contre l'avortement et les grossesses non désirées, événements que le psychiatre juge délétères pour le développement psycho-sexuel des individus, en particulier celui des femmes.[43]

40 Par ex. Schneider, *op. cit.*; Jacques Stockhammer, Contribution à l'étude du transvestisme. Trois cas, thèse de doctorat, Université de Lausanne 1962.

41 Gloor 1968a, *op. cit.*, p. 153.

42 *Ibid.*, p. 183.

43 Par ex.: Gloor 1965, *op. cit.*; Gloor 1968a, *op. cit.*; A propos des obstacles psychologiques à la prévention des naissances, in: Médecine et Hygiène 31 (1973), pp. 487–496; Résistances inconscientes à la contraception, in: Actualités psychiatrique 6 (1978a), pp. 17–21; Pierre-André Gloor, Isabelle Janson, Prévention des échecs de la contraception orale: psychologie médicale et problème pratique, in: Médecine et Hygiène 38 (1980), pp. 1302s. Gloor a été un acteur important des débats qui ont entouré «l'initiative populaire pour la décriminalisation de l'avortement» déposée en décembre 1971 au Conseil fédéral et refusée en votation populaire en septembre 1977. Il a soutenu l'initiative, considérant les

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Gloor considère que les services de planning familial, d'éducation sexuelle et de conseil conjugal constituent un ensemble de pratiques sexologiques complémentaires à la sexologie médicale devant collaborer pour faire face aux changements psycho-sociaux en matière de sexualité, propres à la fin des années 1960.[44] Celui-ci interviendra comme conseiller auprès des animateurs/trices en éducation sexuelle dès le début des activités du groupe. Il officiera également en tant que superviseur des cas sexologiques auprès des conseillères en planning familial dès le milieu des années 1970.[45] Son influence semble marquer la manière dont les conseillères envisagent leur travail.[46] Barbey se souvient:

> «Assez tôt, ce phénomène de résistance à la contraception est devenu la pierre angulaire de ce nouveau métier de conseillère en planning familial. Sans les résistances, les conseillères seraient restées des pédagogues au service de la communauté, attentives, compétentes, transmettant informations et conseils techniques. Avec la manifestation des résistances, elles ont investi le territoire du psychologique.»[47]

En d'autres termes, le rôle des conseillères ne se limite pas à présenter les diverses techniques contraceptives; il consiste aussi à favoriser, chez les usagères, le dévoilement et l'expression de leurs sentiments, de leurs craintes et de leurs désirs liés à la sexualité. Les conseillères, à la suite de Gloor, considèrent les échecs de contraceptions comme le symptôme d'un conflit psycho-affectif entre le désir conscient d'une limitation des naissances et le désir inconscient de descendance. Pour dépasser ce conflit, Gloor juge indispensable que les couples acquièrent des connaissances et développent des capacités de communication et de collaboration dans le domaine de la sexualité et de la reproduction. Le but est qu'ils atteignent un niveau de maturité psychosexuelle et de contrôle individuel élevé. Dans le cas contraire, le décalage introduit par les nouveaux moyens contraceptifs efficaces entre désirs conscients et in-

effets psychiques et physiologiques désastreux des avortements illégaux. Voir, Pierre-André Gloor, Avortement-interruption de grossesses, in: Les cahiers protestants 5 (1972), pp. 9–38; Etat du débat autour de l'initiative pour la décriminalisation de l'avortement, in: Praxis 63/n° 48 (1974), pp. 1423–1429.

44 Pierre-André Gloor, Actualité de la sexologie, in: Médecine et Hygiène 26 (1968b), pp. 1053–1056.

45 ACV, N13/22, Bilans et programmes: rapports d'activité, procès-verbaux, correspondance.

46 Gloor n'était pas le seul intervenant au Centre médico-social de Pro Familia, précisant que dès 1974 une formation pour conseillères conjugales, en planning familial et d'animateurs/trices en éducation sexuelle est mise en place au niveau romand. Il officiait néanmoins comme figure d'autorité concernant les questions sexologiques et celles de la «résistance à la contraception».

47 Mary Anna Barbey, Des cigognes à la santé sexuelle. Que devient le planning familial?, Lausanne 2012, p. 54.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

conscient liés à la procréation constitue, de l'avis de Gloor, un terreau fertile à de nombreuses difficultés psychiques, affectives et sexuelles.[48]

Et les «troubles» du désir sexuel

Bien que le professeur Pierre-Bernard Schneider, médecin-chef de la Policlinique psychiatrique, et Gloor entreprennent, au début des années 1970, des démarches auprès de la Faculté de médecine dans le but de fonder un institut de sexologie à Lausanne, la sexologie en tant que discipline universitaire y connaît une expansion limitée comparativement à Genève.[49] L'institut de sexologie restera au stade de projet; seul le cours facultatif de sexologie donné par Gloor entre 1968 et 1976 aux étudiant·e·s en médecine visibilisera la discipline sexologique dans le cadre académique lausannois.[50]

Néanmoins, un nouveau développement clinique prend place en 1976 à Lausanne: La Consultation de thérapie sexuelle pour couple voit le jour dans les locaux de la Maternité du Centre hospitalier universitaire vaudois (CHUV). Cette consultation, dirigée par Gloor, est une réalisation conjointe de la Policlinique psychiatrique et du Département de gynécologie-obstétrique du CHUV.[51] Elle propose une prise en charge des difficultés sexuelles inspirée par les travaux des sexologues américain·e·s, William H. Masters et Virginia E. Johnson, et ceux de la psychiatre Helen S. Kaplan. Cette dernière propose l'intégration des techniques comportementales de Masters et Johnson dans un cadre d'analyse psychanalytique qui, selon Gloor, paraît une «façon de procéder […] plus acceptable à notre sensibilité européenne».[52] Des couples «doublement» mixtes de thérapeutes – constitués d'un homme et d'une femme mais aussi d'un·e gynécologue (ou urologue) et d'un·e psychiatre – interviennent face à des couples «mariés ou non, hétérosexuels, dont le désir exprimé est d'améliorer les relations sexuelles du couple», comme le pré-

48 Gloor 1965, *op. cit.*; Gloor 1978a, *op. cit.*

49 L'Université de Genève a bénéficié au début des années 1970 d'un legs privé (le «Fonds Chalumeau») devant servir à la fondation d'un institut de sexologie. Cet institut, bénéficiant de fonds considérables, s'est imposé au cours des années 1970 comme un centre de référence international en matière de sexologie, voir Burgnard, *op. cit.*. pp. 51–57.

50 Ce cours est également suivi par des collaborateurs/trices de Pro Famila en tant qu'auditeurs/trices. Dès 1976 des éléments de sexologie seront intégrés dans les cours de psychologie médicale. Archives de l'Université de Lausanne (UNIRIS), 03002.250, Dossier «Pierre-André Gloor».

51 *Idem*.

52 UNIRIS, 03002.046, Rapport de Pierre-André Gloor datant de 1976, Thérapie sexuelle: notes préliminaires en vue de la préparation d'une consultation à la Maternité de Lausanne.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

cise la jeune psychiatre, Agnes Ghaznavi-Fischer, qui a consacré sa thèse aux résultats de la première année de cette consultation sexuelle.[53]

La Consultation de thérapie sexuelle pour couples parachève, de l'avis de Gloor, l'offre sexologique à Lausanne. Il considère que la capitale vaudoise dispose dorénavant des «trois niveaux d'activité sexologique» définis par «les auteurs américains», soit: «éducation, 'counselling' et thérapeutique».[54] Dès la fin des années 1970, les questions sexuelles qui ont participé au développement de la sexologie médicale – divorce, avortement, contraception – ne sont plus des objets de préoccupations politiques et sociales de premier plan. L'émergence au milieu des années 1980 de l'épidémie du sida donnera une orientation nouvelle à la problématisation socio-politique de la sexualité, alliant expertise médicale, santé publique et associations de personnes concernées, en dehors du champ de compétence de la sexologie.[55] A l'inverse, les enjeux relatifs à la problématique des «troubles sexuels» se jouent dorénavant à l'intérieur même de ce champ.

Face à l'éventail d'offres sexologiques existantes à l'époque, une question décisive qui se joue dans les années 1980 est celle de savoir comment discriminer le «bon» cas sexologique pour une thérapie sexuelle de couple. La réponse que donnera Gloor à cette question est le «triage des cas».[56] Il s'agit principalement d'exclure les troubles sexuels qui sont d'origine organique et pour lesquels les patient·e·s seront dirigé·e·s vers des urologues ou des gynécologues; les troubles qui relèvent de problèmes névrotiques ou psychotiques graves, nécessitant une psychothérapie individuelle; et ceux qui émergent dans une situation de conflit de couple, du ressort du conseil conjugal. Gloor résume ainsi:

53 Agnes Nancy Ghaznavi-Fischer, Résultats de la première année de consultation de thérapie sexuelle pour couples, Zurich 1980, p. 43.

54 Pierre-André Gloor, La première année d'une consultation de thérapie sexuelle pour couples, in: Médecine et Hygiène 38 (1978b), p. 1838.

55 Michaël Voegtli, Une cause modèle. La lutte contre le sida en Suisse (1982–2008), Lausanne 2016; Cortolezzis, Muheim, *op. cit.,* p. 170, relèvent que le cadrage de l'époque qui construit le sida comme une question d'expertise médicale et de santé publique, plutôt que comme une question sexuelle, participe à la légitimation sociale et politique de l'éducation sexuelle au cours de la deuxième moitié des années 1980.

56 Pierre-André Gloor, Thérapie sexuelle pour couples: quelques commentaires théoriques et pratiques, in: Médecine et Hygiène 40 (1982), pp. 3213–3217; Pierre-André Gloor, Problèmes sexologiques et triages des cas, in: Médecine et Hygiène 42 (1984), pp. 1162s.; Pierre-André Gloor, Sexologie. L'approche sexologique des problèmes de couples, in: Bulletin du Centre médico-social Pro Familia 18 (1985), pp. 43–46; Pierre-André Gloor, Plaintes d'ordre sexologique: accueil, anamnèse, triage des cas, plan de traitement, in: Médecine et Hygiène 44 (1986), pp. 978–981; Pierre-André Gloor, Sexothérapie: pour qui, pour quoi?, in: Médecine et Hygiène 45 (1987), pp. 1101–1105.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

> «Le domaine privilégié de la sexothérapie est donc celui de situations de mésentente sexuelle 'pure', idéalement sans conflits (ou avec une tension secondaire de peu de gravité), et où les intéressés déclarent sans équivoque qu'ils ont un avenir de couple.»[57]

Le triage des cas promu par Gloor peut également être considéré comme un moyen de conférer à la sexologie médicale un domaine de compétences et d'intervention propre: les troubles «purement» sexuels. Quant aux autres domaines d'activités sexologiques, ils interviennent, selon le sexologue lausannois, de manière indirecte sur les problèmes sexuels lorsque ceux-ci sont symptomatiques d'une mésentente conjugale ou de troubles psychiatriques généraux.[58]

Par ailleurs et dès la fin des années 1970 également, la question du désir sexuel est reconfigurée dans le domaine de la sexologie internationale. Le manque ou l'absence de désir sexuel, conceptualisé en «trouble psychosexuel», apparaît dans la littérature sexologique en 1977. Kaplan ainsi que le psychiatre et sexologue américain Harold Lief publient cette année-là, chacun·e de leur côté, des articles dédiés à cette «nouvelle» pathologie sexuelle.[59] La catégorie nosologique d'«inhibition du désir sexuel» fait son entrée dans le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (DSM) lors de sa troisième révision en 1980.[60]

Bien que la Consultation de thérapie sexuelle pour couples de la Maternité du CHUV s'inspire des travaux de Kaplan, les «troubles» du désir semblent représenter une part congrue des diagnostics posés par les thérapeutes lausannois·e·s dans ce cadre. Selon les statistiques de cette consultation pour les années de 1976 à 1986 (considérées par deux ans) les «troubles de libido» n'ont touché qu'entre 8% et 10% de patient·e·s, sauf entre 1979 et 1980 où ce problème n'a concerné que 3% des consultant·e·s.[61] La terminologie que Gloor utilise pour commenter ces statistiques indique qu'en 1987, année de son départ à la retraite, le psychiatre lausannois est resté attaché à un cadre théorique psychanalytique et n'a fait sien que partiellement les développements récents de la

57 Gloor 1985, *op. cit.*, p. 44.
58 *Idem.*
59 Kaplan expliquera que son but était de faire reconnaître et apparaître au grand jour un problème jusqu'ici resté dans l'ombre mais néanmoins délétère pour de nombreux couples; Helen S. Kaplan, The Sexual Desire Disorders: Dysfunctional Regulation of Sexual Motivation, New York 1995, p. 8.
60 Katherine Angel, Contested Psychiatric Ontology and Feminist Critique: «Female Sexual Dysfunction» and the Diagnostic and Statistical Manuel, in: History of the Human Sciences 25/n° 4 (2012), pp. 3–24; Vuille, *op. cit*.
61 Gloor 1987, *op. cit.*

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

sexologie américaine, concernant les problèmes sexuels des femmes en général et les «troubles» du désir en particulier. Il écrit:

> «La 'frigidité féminine', terme vague devenu épouvantail public, couvre le plus souvent des insensibilités à la pénétration mais avec présence d'orgasmes clitoridiens. Sur le plan des troubles de la libido, la fréquence un peu plus grande dans les groupes féminins doit correspondre à une difficulté fréquente chez les jeunes mères de reprendre la vie sexuelle, après une (première) naissance et le retour de couche.»[62]

Sans doute en raison des effets de la mise en place du «triage des cas» préconisé par Gloor et des intérêts différenciés des divers·e·s intervenant·e·s sexologiques, les «troubles» du désir sexuel émergent également à Lausanne au cours des années 1980, mais à la consultation de planning familial de la Maternité du CHUV.

Nicoletta Meregaglia, une jeune conseillère en planning familial, formée à la sexologie et de sensibilité féministe, est, à notre connaissance, la première personne à thématiser la question des «troubles» du désir à Lausanne.[63] Sa thèse de doctorat en psychologie est consacrée aux difficultés sexuelles rencontrées dans le planning familial de la Maternité du CHUV.[64] S'appuyant principalement sur les écrits de Kaplan, mais aussi en partie sur ceux de Masters et Johnson, elle recense et analyse les cas sexologiques intervenus dans ce service en 1980 et 1981.[65] Son travail vise à apporter des éléments utiles à la pratique des conseillères, qui doivent répondre d'un paradoxe qu'elles promeuvent pour une part, puisque, selon Meregaglia, «pratiquer le planning familial signifie vivre la plupart de sa vie avec la contradiction entre la nécessité d'une planification rationnelle et la spontanéité du désir sexuel».[66]

Meregaglia avance que les «troubles» du désir sont évoqués par un quart des femmes présentant un problème sexuel alors qu'ils n'appa-

62 *Ibid.*, p. 1102.

63 Meregaglia s'est formée à la sexologie clinique à la fin des années 1970, en Belgique, à l'Ecole de sexologie et des sciences de la famille de l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve. Cette formation certifiante ouvrait ses portes non seulement aux médecins mais également aux détenteurs/trices d'une licence universitaire. Entretien avec N. Meregaglia effectué par Christel Gumy le 10 novembre 2015. En Suisse, la première formation en sexologie clinique voit le jour en 1970 à la Faculté de médecine de l'Université de Genève sous forme d'un «séminaire facultatif», Giami et Colomby, *op. cit.,* p. 44.

64 Nicoletta Meregaglia, Planning familial et difficultés sexuelles, Berne 1988; Nicoletta Meregaglia, Planning familial et difficultés sexuelles: une expérience lausannoise, in: Médecine et Hygiène 4 (1983), pp. 1230–1233.

65 Le projet d'établir des cartes qui recensent les cas sexologiques au planning familial de la Maternité du CHUV, mais aussi à celui de Pro Familia, est initié par Gloor en 1979 dans le cadre de ses supervisions, Meregaglia, *op. cit.,* p. 13; ACV, N13/22.

66 Meregaglia, *op. cit.,* p. 18.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

raissent que rarement dans la population masculine.[67] Chez une majorité de femmes, la baisse du désir est apparue après un accouchement; chez d'autres (en proportion significative) dans le cadre d'un conflit conjugal.[68] La conseillère sexologue ne considère pas pour autant que les «troubles» du désir sexuel soient un problème typiquement féminin. Leur répartition inégale entre les sexes mise en évidence par son travail serait un effet de la particularité du terrain étudié: un planning familial situé dans une maternité dont les usagères sont principalement des femmes. Selon Meregaglia, l'«inhibition du désir sexuel» est un trouble qui apparaît chez les individus dans des situations où l'acte sexuel représente au niveau symbolique et inconscient un danger: il «concerne [donc] aussi bien les hommes que les femmes». Plus généralement, à partir d'une compréhension des comportements sexuels inspirée de l'anthropologie culturelle, Meregaglia affirme qu'«au fur et à mesure que les stéréotypes [socioculturels] sexuels masculins et féminins s'effritent, les manifestations sexuelles tendent à se ressembler chez les deux sexes».[69] Suivant Masters et Johnson, elle juge que la fonction orgastique des hommes et des femmes est similaire, valorisant chez ces dernières l'orgasme clitoridien. La conseillère sexologue écrit à ce propos:

> «[…] il semble de nos jours acquis qu'une stimulation (directe ou indirecte) du clitoris joue un rôle crucial dans le déclenchement de l'orgasme féminin, même pendant la pénétration; alors que les stimulations vaginales sont, chez la plupart des femmes, insuffisantes à le provoquer. […] Il s'ensuit que l'anorgasmie coïtale n'est pas considérée comme une dysfonction sexuelle et ne relève en général pas de la thérapie […]»[70]

Meregaglia quitte Lausanne à la fin des années 1980 après avoir officié comme référente pour les cas sexologiques auprès des conseillères en planning familial, succédant à Gloor dans cette fonction. Selon elle, le clivage important entre le monde médical et paramédical ne laisse que peu de perspective dans les institutions sexologiques lausannoises pour une sexologue qui n'est pas psychiatre, et de plus pas psychanalyste. Elle craint également que le départ à la retraite de Gloor ne signifie la fin de l'intérêt, s'il a existé un jour, pour la recherche en sexologie à Lausanne.[71]

67 L'échantillon masculin de cette étude ne représente que 18% des difficultés sexuelles étudiées. Les difficultés sexuelles concernent quant à elles environ 8% des patient·e·s.
68 Meregaglia, *op. cit.,* p. 110.
69 *Ibid.*, pp. 81s.
70 *Ibid.*, p. 87.
71 Entretien avec N. Meregaglia, *op. cit.*

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

C'est en effet hors des murs du CHUV, au Service de consultation conjugale de la Fondation PROFA,[72] que la sexologie acquiert une nouvelle visibilité au cours des années 1990. Le psychiatre d'orientation psychanalytique Maurice Hurni, ancien élève de Gloor et formé à la sexologie par ce dernier, est nommé à la tête de ce service en 1990. Les «troubles» du désir sexuel – ou plutôt leur mise en évidence statistique par Hurni – vont représenter un élément moteur dans l'établissement, en 1994, d'une consultation de sexologie spécialisée, distincte de la consultation conjugale. Hurni écrit dans le rapport d'activité du Service de consultation conjugale de 1992:

> «Depuis quelques années, la Consultation draine une part de plus en plus importante de difficultés sexuelles, plus ou moins légères, qui cherchent un lieu non médicalisé pour des conseils et des aides ponctuelles. […] chez nous comme ailleurs, ce sont les problèmes de manque de désir sexuel (ou alibidinie) qui sont maintenant de loin les plus fréquents.»[73]

Les demandes d'ordre sexologique constitueraient près de la moitié des consultations du service de conseil conjugal et le manque ou l'absence de désir (le plus souvent chez des femmes) représenterait plus de 50% des problèmes sexuels.[74]

Hurni estime que l'augmentation des «troubles» du désir est symptomatique d'une sexualité dorénavant régie par un mode relationnel «pervers» promu par une «société post-moderne» qui «établit la confusion, le nivellement, l'interchangeabilité, l'équivoque, l'indifférenciation comme règle».[75] Dans ce cadre interprétatif, les troubles sexuels – ne pas jouir ou ne pas désirer – sont considérés à la fois comme des mécanismes de défense qui tiendraient enfouis des «traumatismes infantiles» et comme des armes pour blesser ou dominer l'autre chez des couples qui, en l'absence de repères, seraient en lutte permanente pour le pouvoir.[76]

Les principaux coupables, de l'avis de Hurni, sont d'une part le féminisme et le militantisme homosexuel – ils auraient participé à brouiller les frontières entre les sexes et les genres ainsi que celles du couple et de la famille – et d'autre part, l'industrie publicitaire et pornographique qui imposerait une sur-sexualisation de la vie quotidienne. Ceux-ci feraient

72 Le Centre médico-social Pro Familia devient indépendant de la ligue Pro Familia en 1984 et se constitue en fondation. Il prend officiellement le nom de *Fondation PROFA* en 1998.

73 Maurice Hurni, Rapport d'activité de la Consultation conjugale, Fondation du Centre médico-social Pro Familia, Lausanne 1992, p. 16.

74 *Idem*.; *Ibid.* 1993; *Ibid.* 1994.

75 *Ibid.* 1993, p. 2.

76 Maurice Hurni, Giovana Stoll, Le symptôme sexuel à la lumière de la relation perverse de couple, in: Médecine et Hygiène 51 (1993), pp. 835–838.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

œuvre de «sexoterrorisme», notion que définit Hurni dans un article paru en 2001 dans la revue romande *Médecine et Hygiène*:

> «Par terrorisme sexuel ou sexoterrorisme, nous entendons une action organisée visant à dégrader par l'usage de la force les rapports entre hommes et femmes. Cette action s'origine dans un groupe de personnes mues par une idéologie, elle-même ancrée dans une apparente 'théorie' et se prolongeant par des moyens politiques.»[77]

Cet article fait partie d'un numéro spécial dédié à la sexologie dont Hurni a assumé la direction. Dans l'éditorial, il explique que sa volonté était de publier des réflexions sur les mécanismes de groupe et de couple dans une période de «dérives sociales» et de bouleversements sans précédent dans «les codes réglant les rapports fondamentaux entre les hommes et les femmes».[78] La sortie de ce numéro provoque de vives réactions dans les milieux «psy» et associatifs féministes et homosexuels romands ainsi qu'au sein de la Fondation PROFA.[79] En particulier, les conseillères en planning familial et les animateurs/trices en éducation sexuelle s'indignent auprès d'Anne-Marie Depoisier, présidente du comité de direction de la fondation:

> «Dans ces articles, des avis tranchés portent, entre autres, un certain regard sur le féminisme et l'homosexualité qui ne nous paraît pas du tout conforme aux valeurs inscrites dans la charte de Profa, dans lesquelles nous nous reconnaissons.»[80]

La cheffe du Service de planning familial, Nicolette Nicole, s'interroge quant à elle: «comment accomplir une mission commune […] quand les objectifs de deux Services sont remis en cause par le troisième?»[81]

La crise provoquée par cette affaire trouvera une issue à travers la démission de Hurni, prié par la direction de PROFA de quitter ses fonctions de chef du Service de consultation conjugale et de sexologie au 1er août 2001.[82] Cette démission marque, dans les institutions dédiées aux questions sexuelles à Lausanne, la fin de la présence d'une sexologie incarnée par une figure masculine, médecin psychiatre et psychanalyste,

77 Maurice Hurni, Sexoterrorisme, in: Médecine et Hygiène 2339 (2001), p. 638.
78 Maurice Hurni, Editorial, in: Médecine et Hygiène 2339 (2001), p. 635.
79 Bertand Kiefer, A propos du numéro de «Sexologie clinique», in: Médecine et Hygiène 2345 (2001), http://www.revmed.ch/rms/2001/RMS-2345/335 (24.09.2015); Cortolezzis, Muheim, *op. cit.*, p. 80.
80 ACV, N13/33, Lettres des collaborateurs et collaboratrices de PROFA à Anne-Marie Depoisier, présidente du comité directeur, du 1er mai 2001.
81 ACV, N13/33, Lettre de Nicolette Nicole, cheffe du Service de planning familial à Charles Riolo, directeur de PROFA, du 27 avril 2001.
82 Cortolezzis, Muheim, *op. cit.*, p. 101.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

héritage laissé en grande partie par Gloor. Concernant le Service de consultation conjugale et de sexologie de la Fondation PROFA, il sera dorénavant dirigé par des femmes, non-médecins – le plus souvent psychologues –, formées à la sexologie.[83]

Conclusion

Le désir sexuel des femmes est un enjeu constant dans le développement des différentes institutions qui participent, des années 1950 au milieu des années 1970, à la mise en place d'une approche médico-psycho-sociale de la sexualité à Lausanne. La promotion du plaisir sexuel dans le mariage comme ciment de l'union conjugale, ou la nécessité de dissocier le désir d'enfant du désir sexuel pour assurer le succès de la planification familiale et lutter contre les avortements, dépendent en premier lieu du «bon» désir des femmes. Réciproquement, la sexologie médicale fonde son autorité et son expertise à partir de ces problématiques sociales et politiques: elle théorise sur les mécanismes psychosexuels de l'orgasme et ceux des résistances à la contraception. Les préoccupations sociales et politiques à propos du divorce, de l'avortement ou de la surpopulation, consultations de conseil conjugal et de planning familial, et sexologie médicale façonnent, dans un processus itératif, le désir sexuel des femmes, réaffirmant des normes de sexualité hétérosexuelle et coïtale.

A partir des années 1980, dans un contexte de professionnalisation des divers·e·s intervenant·e·s sexologiques, marqué par des enjeux de hiérarchisation des compétences en sexologie, l'émergence des «troubles» du désir sexuel revêt une signification particulière. Cette catégorie diagnostique est censée autonomiser, dans le champ de la sexologie médicale, la question du désir sexuel des problèmes psychosociaux qui jusque-là interagissaient avec l'évaluation de la perturbation de cet «instinct». La question du «triage des cas» devient centrale; il s'agit d'identifier les pathologies strictement sexuelles pouvant répondre positivement à une thérapie sexuelle, c'est-à-dire à une clinique de la sexualité. Les compétences de conseil conjugal ou de planning familial sont dorénavant conçues par les sexologues lausannois – des hommes psychiatres auxquels succèderont des femmes psychologues dès les années 2000 – comme ne relevant plus de la sexologie. Ces compétences sont pourtant encore

83 Depuis 2001, l'Université de Genève propose un *Certificate of Advanced Studies in Clinical Sexology* qui s'adresse «prioritairement aux professionnels régulièrement confrontés à des personnes présentant des problèmes liés à la sexualité», site du CAS en sexologie clinique, http://unige.ch/formcont/site-sexologie-clinique/accueil/ (17.02.2016).

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

sollicitées pour intervenir sur les problèmes relationnels ou de contraception qui peuvent altérer le désir sexuel mais, de l'avis des sexologues, selon une approche indirecte ou périphérique de la sexualité. L'ouverture en 1994 d'une consultation spécialisée de sexologie dans le Service de conseil conjugal de la Fondation PROFA est révélatrice de cette évolution.

Le mouvement d'indignation suscité par les prises de position sur la sexualité dans la revue *Médecine et Hygiène* de Hurni, chef de ce service, provoquant sa démission, signifierait-il que les normes sexuelles promues par les institutions sexologiques lausannoises se seraient ouvertes à l'égalité entre hommes et femmes, la pluralité des pratiques et des orientations sexuelles? Cette question nécessite de faire d'autres histoires, celles du féminisme, de la prévention des maladies sexuellement transmissibles et des mobilisations des minorités sexuelles à Lausanne par exemple.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Schweizergeschichte / Histoire suisse

Kanton Nidwalden (Hg.), **Geschichte des Kantons Nidwalden,** Stans: Historischer Verein Nidwalden, 2014, 2 Bände, 200 und 234 Seiten, 280 Abbildungen, 15 Grafiken, 11 Tabellen und 14 Karten/Pläne.

Die historische Aufarbeitung der kantonalen Geschichte hat sich in den letzten Jahren als ein ausserordentlich fruchtbares Arbeitsfeld der schweizerischen Historiografie erwiesen. Angesichts der notorischen Finanzknappheit der Kantone ist diese Entwicklung keineswegs selbstverständlich. Die jüngsten Kantonsgeschichten, etwa von St. Gallen, Basel-Landschaft, Schwyz, Graubünden, Bern oder Zürich, haben sich als unverzichtbare Arbeitsinstrumente und Nachschlagewerke in der schweizergeschichtlichen Forschung etabliert. Die hohe Qualität der jüngeren Kantonsgeschichtsschreibung ist zuweilen das Resultat einer engen Zusammenarbeit von historischen Vereinen, Staatsarchiven und Universitäten. Dieser rege Austausch erweist sich auch im Falle der vorliegenden Nidwaldner Kantonsgeschichte als äusserst produktiv. Das zweibändige, grafisch ansprechend gestaltete und mit zahlreichen Abbildungen (inklusive aussagekräftiger Bildlegenden) und Grafiken illustrierte Werk zeichnet sich durch eine kritische und methodisch reflektierte Auseinandersetzung mit der Geschichte Nidwaldens von der Urzeit bis in die Gegenwart aus. Der chronologische Aufbau wird dabei durch thematische Kastenbeiträge zu den verschiedensten Themenbereichen aufgelockert. Als didaktisch geglückt erweisen sich zudem die einleitenden Bemerkungen der zuständigen Redaktoren zu Quellenlage, Wissensstand oder laufenden Kontroversen in der Forschung am Beginn und die kurzen informativen Ausführungen zum Forschungsstand am Schluss der jeweiligen Grosskapitel. Die vorliegende Nidwaldner Kantonsgeschichte schliesst eine historiografische Lücke, da seit den Arbeiten von Joseph Maria Businger, Franz Niklaus Zelger und Aloys Businger um 1800 kein Versuch einer Gesamtdarstellung mehr unternommen wurde.

Band 1 umfasst den Zeitraum von der Urzeit bis 1850. Neben traditionell politikgeschichtlichen Aspekten finden gleichrangig auch sozial-, wirtschafts- und kulturgeschichtliche Fragestellungen Berücksichtigung. Die Darstellung zu Mittelalter und früher Neuzeit gliedert sich – wie auch die Kapitel für das 19. und 20. Jahrhundert – in die thematischen Bereiche «Staat und Politik», «Wirtschaft und Gesellschaft», «Lebensformen und Lebenswelten». Durch dieses Vorgehen werden systematisch auch sehr lebensnahe Fragen beantwortet, die über das historische Fachpublikum hinaus von Interesse sein dürften: Von was haben die Menschen gelebt? Wo und wie haben sie gewohnt? Was haben sie gegessen? Was haben sie gearbeitet? An was haben sie geglaubt? Welche Strategien haben sie in Bezug auf die Bewältigung von Krisen (Dürre, Erdbeben, Feuer etc.) entwickelt? Dem oft angespannten politischen Verhältnis Nidwaldens zur Eidgenossenschaft wird ebenfalls genügend Raum geboten, um der Meistererzählung der Nationalgeschichte des 19. und 20. Jahrhunderts gut informiert entgegenzutreten. Die Aus-

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

führungen der Autorinnen und Autoren zeigen sehr schön, wie wenig wir etwa über die sogenannte «Gründungszeit» um 1300 tatsächlich wissen, und die Tatsache, dass Nidwalden mit Gewalt 1815 in den neuen Staatenbund und 1847/48 in den Bundesstaat gezwungen werden musste, verdeutlicht exemplarisch, wie schief die von der liberalen Historiografie linear gezeichnete Erfolgsgeschichte 1291/1848 ist. Als Mythen identifiziert und dekonstruiert werden ausserdem die Befreiungstradition und die für die Nidwaldner Frühgeschichte prägende Heldenfigur Arnold Winkelried, ohne allerdings die Bedeutung dieser beiden Erzählungen für die gesellschaftliche Kohäsion in Nidwalden und in der Eidgenossenschaft zu ignorieren. Entsprechend nüchtern wird auch das Nidwaldner Kollektivtrauma schlechthin, der «Franzosenüberfall» von 1798, verhandelt. Insgesamt zeichnet dieser erste Band ein Bild von einem Kanton, der in Anbetracht seiner Kleinheit, seiner geringen Einwohnerzahl und seiner bescheidenen ökonomischen Mittel über vergleichsweise viel Macht verfügte (Gemeine Herrschaften) und durch Handel, Konfession und Solddienst formal (Bünde, Soldallianzen) und informell durch die persönlichen Beziehungsnetze seiner Eliten (z.B. Melchior Lussi) eng mit dem eidgenössischen und europäischen Umfeld verflochten war.

Band 2 nimmt die dynamische Zeit von 1850 bis in die Gegenwart in den Blick. Die beharrenden Kräfte des Kantons setzten sich auch nach 1848 gegen eine fortschreitende Integration in den Schweizerischen Bundesstaat zur Wehr. Diesen blieb angesichts der herrschenden Kräfteverhältnisse jedoch nichts anderes übrig, als die neuen politischen Gegebenheiten zu akzeptieren und die Integration in den Bundesstaat zu erdulden (Bd. 2, S. 10). Gleichzeitig sah sich das katholisch-konservative, bäuerlich geprägte Milieu Nidwaldens mit dynamischen Entwicklungen im Bereich der Politik (liberale Freiheitsrechte), der Wirtschaft (Industrie, Tourismus) und der Technik (Elektrizität, Eisenbahn, Automobil, Telefon) konfrontiert. Globale Katastrophen wie die beiden Weltkriege schlugen auch in Nidwalden als wirtschaftliche, soziale und politisch Krisenzeiten voll durch. Dieser stete Widerstreit zwischen Wandel und Beharren, Innovation und Tradition, Öffnung und Isolation prägt die Befindlichkeit des Kantons bis in die Gegenwart. Gleichwohl wussten die Nidwaldner die Chancen der Modernisierung in den Bereichen Wirtschaft und Verkehr erfolgreich zu nutzen. Der strukturschwache Kanton entwickelte sich zum attraktiven Wohn- und Arbeitsort und wurde zum Nettozahler im schweizerischen Finanzausgleich. Die Folgen dieser wirtschaftlichen und politischen Öffnung und des damit verbundenen Wachstums zogen indessen neue Herausforderungen (Siedlungspolitik, Verkehrspolitik, Sozialpolitik, Umweltschutz) nach sich, welche sich aktuell auf die politische Befindlichkeit im Kanton niederschlagen. Der Ruf nach Abschottung wird auch am Ufer des Vierwaldstättersees lauter.

Als Fazit lässt sich festhalten, dass die vorliegende Publikation rundum geglückt ist. Besonders positiv hervorzuheben ist dabei, dass komplexe Zusammenhänge und Ereignisse auf dem Stand der aktuellen Forschung in einer leicht verständlichen Sprache präsentiert werden. Der Nidwaldner Kantonsgeschichte ist deshalb eine grosse Leserschaft auch ausserhalb des Fachpublikums zu wünschen. Gleichwohl bietet die Publikation für die professionelle Historikerzunft ein nützliches Arbeitsinstrument. Besonders erfreulich sind in diesem Zusammenhang die praktische Platzierung der Fussnoten auf der jeweiligen Seite, die ausführliche Bibliografie und die fundierten Bemerkungen zum Forschungsstand. Schmerzlich vermisst wird einzig ein Register. *Philippe Rogger, Bern*

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Josef Ackermann, Ursus Brunold, **Mönche – Nonnen – Amtsträger. Ein biografisches Handbuch zum Kloster St. Johann in Müstair (8. bis 21. Jahrhundert),** Chur: Kommissionsverlag Desertina, 2014 (Quellen und Forschungen zur Bündner Geschichte, Bd. 31), 415 Seiten, 55 farbige Abbildungen, Tabellen, Grafiken.

Der Band unternimmt es, die geistlichen Personen, die seit dem 8. Jahrhundert der Klostergemeinschaft von Müstair angehörten, sowie deren geistliche und weltliche Amtsträger zu verzeichnen. Nach ausführlicher Darlegung über Quellen und Literatur werden in der Einleitung die einzelnen Personengruppen, deren Mitglieder erfasst werden, aufgezählt. Es folgt ein Überblick über die Klostergeschichte. Es wird die Gründung und Frühgeschichte als Männerkloster (8. bis 11. Jahrhundert) geschildert, dann die Errichtung eines Frauenklosters durch die Bischöfe von Chur als Abtei von Benediktinerinnen (seit dem 12. Jahrhundert). Insbesondere wird über die Entwicklung der Bauten und die Ausgestaltung von Kirche und Klosteranlage sowie über die Geschichte der Kastvogtei berichtet. Diese war im 14. und 15. Jahrhundert in die Konflikte um den territorialen Landesausbau verwickelt und brachte das Kloster in grosse Schwierigkeiten. Dem Übergang der Vogtei an die Herzöge von Österreich 1421 folgte ein Aufschwung des Klosters. Doch ungünstige politische Entwicklungen (Schwabenkrieg, Reformation) bedrohten seine Existenz. Erst im Laufe des 17. Jahrhunderts konsolidierte sich die Lage wieder und der Konvent erstarkte personell. Die politischen Umbrüche um 1800, der Übergang der Kastvogtei an die Drei Bünde und die daraus folgenden finanziellen Einbussen veranlassten den Bischof von Chur, das Kloster in ein Priorat umzuwandeln und seine Verwaltung einem von ihm ernannten Administrator zu unterstellen. Aufhebungsbestrebungen zugunsten des katholischen Schulwesens wurden 1828 durch Absprachen über den Weiterbestand des Klosters zwischen Bischof und Grossem Rat des Kantons Graubünden abgewendet. Das Kloster war fortan zur Führung der Mädchenschule der Gemeinde Müstair verpflichtet. Der Konvent erholte sich personell und zählte zwischen 20 und 30 Mitglieder, Ende des 20. Jahrhunderts nahm er auf 10 Personen ab.

Es folgen die prosopographischen Hauptteile des Handbuches. Seit dem 8. Jahrhundert werden insgesamt 571 Personen verzeichnet. Davon betreffen 93 die Namen der Äbte und Mönche des frühmittelalterlichen Klosters *Tuberis*, dessen Klosterlisten in den Verbrüderungsbüchern von Reichenau, St. Gallen und Pfäfers enthalten sind und entsprechend ins frühe, mittlere und späte 9. Jahrhundert datiert werden. Da aus den folgenden 200 Jahren schriftliche Quellen zur Klostergeschichte fehlen, lässt sich weder das Ende des Männerklosters noch die Umwandlung in ein Frauenkloster zeitlich genauer einordnen. Für den Zeitraum ab Ende des 12. Jahrhunderts werden die Nonnen und Amtsträger des Frauenklosters, insgesamt 478 Personen, davon 271 Klosterfrauen und 207 Amtsträger, aufgeführt. Anders als im Frühmittelalter werden fortan die Personen in einer Abfolge von Kurzbiographien verzeichnet, zuerst die Klosterfrauen, unterteilt in Äbtissinnen (32), Priorinnen als Vorsteherinnen (20) und Konventualinnen (221). Bis Ende des 15. Jahrhunderts lassen sich die Amtszeiten der Äbtissinnen wie auch die Konventszugehörigkeit der Nonnen meist nur durch urkundliche Nennungen belegen. Für die Jahre 1409, 1469 und 1475 sind Urkunden mit Mitgliederlisten des Konvents überliefert. Erst gegen Ende des 16. Jahrhunderts können Äbtissinnenwahlen, Profess wie auch Todesdaten häufiger belegt werden. Seit

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

dem 17. Jahrhundert enthalten die Kurzbiographien Angaben zu Eltern, Familie, Geburts- und Taufdatum, Klostereintritt, Profess, Klosterämtern, zur Teilnahme an Wahlen, zum Todesdatum und Begräbnis.

Nach den Klosterfrauen folgen die Listen der männlichen Amtsträger des Klosters: Spirituale, Pröpste beziehungsweise Administratoren, zuletzt die Kastvögte. Zu gewissen Zeiten werden das Amt des Spirituals und des Propstes in Personalunion ausgeübt, von 86 Pröpsten haben 24 gleichzeitig als Spirituale geamtet. Spirituale waren oft Weltgeistliche oder Ordensgeistliche, welche zugleich die Pfarrei Müstair versahen. Über längere Zeit nahmen Benediktiner von Mariaberg und von Disentis das Amt des Spirituals wahr.

Den biographischen Listen folgen ausführliche Quellen- und Literaturverzeichnisse. Die Biographien weisen jeweils einen aussergewöhnlich präzisen Anmerkungsapparat auf, dessen Angaben zumeist leicht unter den Quellen aufzufinden sind. Zu bedauern ist, dass zentrale prosopographische Quellen, wie der Klosternekrolog oder das Sterberegister Müstair, die in zahlreichen Biographien genannt werden, unter den ungedruckten Quellen nicht explizit ausgewiesen werden.

Drei Anhänge bilden mit dem ausführlichen Orts- und Personenregister den Abschluss des Bandes. Neben dem Verzeichnis des privaten Bücherbesitzes von 35 Nonnen (17. bis 19. Jahrhundert) in der Klosterbibliothek und der Tabelle zur geographischen Herkunft der Nonnen von 1597 bis 2014 ist besonders hervorzuheben, dass in Anhang 1 16 Konventsverzeichnisse ediert sind, die für den Zeitraum von 1409 bis 1849 überliefert sind. Neben Aufzählungen der Nonnen in Lehensurkunden oder in Wahl- und Visitationsakten aus dem Klosterarchiv Müstair oder dem bischöflichen Archiv Chur, ist ein Verzeichnis der Mitglieder des Klosters Müstair von 1724 im Klosterarchiv Säben überliefert. Anlass dafür ist die Gebetsverbrüderung, welche die beiden Klöster 1725 eingingen, wodurch in anderer Zeit die Tradition der Mönche des frühmittelalterlichen Klosters, die mit Reichenau, St. Gallen und Pfäfers verbrüdert waren, wieder belebt wurde.

Elsanne Gilomen-Schenkel, Arlesheim

Philip Grace, **Affectionate Authorities. Fathers and Fatherly Roles in Late Medieval Basel,** Burlington: Ashgate, 2015, 186 Seiten.

Die Studie von Philip Grace widmet sich der historischen Analyse von Vätern im Spätmittelalter oder besser von Vaterrollen und -figuren um 1500. Seinen Gegenstand untersucht er im Sinne einer exemplarisch-repräsentativen Fallstudie für das spätmittelalterliche Basel. Auf Basis eines klug zusammengestellten Quellenkorpus gelingt ihm eine Darstellung, in der antike und christliche Diskurstraditionen nicht nur eng verwoben sind mit sozialen Beziehungsmustern, sondern in der die Wechselwirkung von Diskurs und sozialer Praxis als Rahmung für Vorstellung, Verständnis und Deutung vielfältiger Vaterrollen zum eigentlichen Protagonisten der Studie avanciert.

Der von Grace gewählte Ansatz und Zugang wäre ohne die Genderforschung nicht denkbar. Analog zum «sozialen Geschlecht» postuliert er ein Verständnis der Vaterrollen weit über deren biologische «Bestimmung» hinaus und verfolgt die Spuren der von Gesellschaft und Kultur geprägten Väter in einer spätmittelalterlichen Stadt. Zugleich verweist Grace darauf, dass für die Analyse «historischer Väter» die Rede vom Patriarchat zu kurz greife; der Begriff wird in einer

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

unüberschaubaren Breite von Bedeutungen verwendet und ist für eine historische Untersuchung analytisch kaum trennscharf einsetzbar, zumal er durch moderne Ideologien hochgradig aufgeladen ist. In seinem eigenen Ansatz folgt Grace weniger einer Theorie – vielmehr versucht er, die diskursiven und sozialen Handlungsfelder auszumachen, in denen Vaterfiguren im Spätmittelalter wirksam wurden. Mehrere solche Felder, nach denen die Studie gegliedert ist, bestimmt Grace, wobei er dabei dennoch von einer theoretischen Prämisse ausgeht, die gewissermassen als Koordinatennetz hinterlegt ist und die den Beziehungsraum zwischen Vätern und ihren Kindern – Söhne und Töchter gilt es (wenig überraschend) deutlich zu unterscheiden – determiniert: Eine Achse dieses Koordinatennetzes, so Grace, wird bestimmt durch die Hierarchie von Vater-Kind-Beziehungen, die andere durch die darin liegenden Affekte.

Vor diesem Hintergrund breitet Grace seine Quellen aus, die humanistische Traktatliteratur ebenso umfassen wie Familienkorrespondenz beziehungsweise Briefe von Vätern an und über ihre Kinder. Er berücksichtigt dabei sowohl die «internationale» Literatur wie etwa Albertis Traktat *Della famiglia* als auch Angehörige des oberrheinischen Humanismus: Texte von Sebastian Brant, Erasmus von Rotterdam, Jakob Wimpfeling werden ebenso ausführlich untersucht wie die Briefe des Johannes Amerbach an seine Söhne und seine Frau Barbara. Entscheidend für die Studie ist aber, dass ihr Autor diese Texte, die vor allem einen idealtypischen Einblick in die moralische und pädagogische Befindlichkeit städtischer Eliten bieten, um Bestände aus der Zivilgerichtsbarkeit ergänzt, die in Basel besonders reich überliefert sind. Grace konzentriert sich dabei in erster Linie auf die Kundschaften, das heisst Zeugenaussagen laufender Gerichtsfälle, die meist reichhaltiger sind als etwa Urteilsbücher und in denen besagte Zeugen «Geschichten» erzählen. Da Grace diese Quellen «gegen den Strich», das heisst gegen die Erwartung und Intention sowohl derjenigen, die die Aussagen machen, wie derjenigen, die sie schriftlich fixieren, liest, also nicht nach wahren oder falschen Aussagen sucht, umschifft er die von der Kriminalitätsforschung betonten Herausforderungen, die mit der Analyse dieser Quellen einhergehen, und eröffnet Blicke auf das Selbstverständnis, die Vorstellung, aber auch Abweichungen von Vätern und ihren sozialen Rollen.

Grace' Umgang mit den Quellen überzeugt, weil er sie nicht schematisch in Theorie und Praxis scheidet, sondern sie als verschiedene Ausdrucksmöglichkeiten geteilter Diskurs- und Denkfelder versteht. In den Kundschaften sieht er gewissermassen die Basis, auf der die Bildung und Verwendung von Vaterdiskursen und -metaphern fusst, zugleich schlägt sich diese in humanistischen Traktaten und Briefen geführte Rede aber in den Normen, die vor Gericht verhandelt werden, ihrerseits deutlich nieder. Das ist konzeptionell überzeugend und zugleich quellennah präsentiert.

Die wichtigste zeitgenössische Erwartung (Kap. 3) bildet die Pflicht eines Vaters, seine Kinder zu versorgen – häufig genug nur mit dem Nötigsten: Nahrung und Kleidung. Entsprechend verbinden sich – gerade in der spätmittelalterlichen Stadt – mit dieser ersten Vaterpflicht Debatten um Armut, Fürsorge und Kindspflege beziehungsweise der Rolle, welche die städtische Obrigkeit darin zu übernehmen hat. Das ist deswegen für das Thema erhellend, weil sehr deutlich wird, dass die Frage eigentlich nicht lautet «was ein Vater ist», sondern «was er tut»; anders formuliert: Nach spätmittelalterlichem Verständnis wird zum Vater, wer sich wie ein solcher verhält. Dies berührt aber nicht nur soziale Phänomene, sondern

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

wirkt sich auch auf Recht, Politik und Ökonomie aus, etwa wenn aus Kindspflege Erbansprüche (Kap. 4) erwachsen und von der Obrigkeit gegenüber leiblichen Kindern verteidigt werden. Gegenüber einem sozial und kulturell geprägten Rollenverständnis treten der biologische Vater und Blutsverwandtschaft in ihrer Bedeutung deutlich zurück; eine Vielzahl von unterschiedlichen Rollen und Funktionen substituieren sie in verschiedenen Bereichen.

An den Praktiken des transgenerationellen Transfers lassen sich aber auch die deutlichen Unterschiede in der Beziehung zu Söhnen und Töchtern ausmachen, die auch die Bereiche der Bildung (Kap. 5) und der Moral (Kap. 6) kennzeichnen, die Philip Grace in seiner Studie ebenfalls ausführlich behandelt.

Der Fokus, den Grace auf die Väter richtet, nimmt somit die ganze Gesellschaft in den Blick; dabei verliert die Studie den roten Faden nicht. Vielmehr zeigt ihr Autor auf, dass Vaterrollen vielfältig wirksam wurden und dass der Diskurs über Rollen und Pflichten von Vätern einen Raum konturierte, der weit weniger von Eindeutigkeiten geprägt war, als dass er vielfältig gestaltbar war. Die Analyse seiner Quellen weist aber nicht nur Aussagewert für Basel auf; es gelingt Philip Grace immer wieder, seine Beobachtungen und Befunde an die internationale Forschung anzuschliessen und damit eine aussagekräftige und repräsentative Fallstudie vorzulegen.

Während konzeptioneller Zugang, Quellenanalyse und deren Darstellung weitgehend überzeugen, hat das Buch jedoch auch seine Schwächen. Diese beziehen sich vor allem auf den historisch-politischen Kontext zu Basel um 1500 (S. 17f.), der in seiner Darstellung zu sehr der älteren Literatur folgt. Entsprechend dem von Wackernagel geprägten Paradigma fehlt etwa der Bischof als politischer Akteur und der Klerus als Teil der städtischen Gesellschaft vollständig, obwohl die Arbeiten von Sieber-Lehmann, Fouquet und anderen hierüber längst ein weit differenzierteres Bild geliefert haben. Noch überraschender ist jedoch das Fehlen wichtiger Forschungsliteratur (Burghartz, Signori, Simon-Muscheid), die unterschiedliche Bereiche der von Grace behandelten Thematik eng berührt. Die fehlende Rezeption dieser Forschung irritiert, weil die Studie von Grace ansonsten einen ebenso vielschichtigen wie interessanten Beitrag liefert, der zudem weitgehend angenehm zu lesen ist. *Lucas Burkart, Universität Basel*

Reinhard Bodenmann, Alexandra Kess, Judith Steiniger (Hg.), **Heinrich Bullinger. Briefe von Januar bis Mai 1546,** Zürich: TVZ-Verlag, 2014 (Heinrich Bullinger Werke, Bd. 16), 443 Seiten.

Seit dem Jahr 1973 erscheinen die Bände der *Heinrich Bullinger-Briefwechseledition*, die eine der bedeutendsten und vielfältigsten Quellensammlungen für die Geistes-, Sozial-, Kultur und Mentalitätsgeschichte des 16. Jahrhunderts darstellt. Ziel ist es, den gesamten noch erhaltenen Briefwechsel Bullingers, also rund 12'000 Briefe, der Forschung zugänglich zu machen, sei es durch eine historisch-kritische Edition der bislang nicht edierten Briefe oder durch die Wiedergabe von ausführlichen Zusammenfassungen von bereits in befriedigender Weise veröffentlichten Briefen. Mit Band 16 von Bullingers Briefwechsel werden die Briefe Nr. 2318 bis 2451 publiziert. Das monumentale Editionsprojekt wird vom *Institut für Schweizerische Reformationsgeschichte* an der Universität Zürich verantwortet und vom *Schweizerischen Nationalfonds* sowie von der *Zürcher Landeskirche* finanziert.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Der Rezensent muss eingestehen, dass die Rezension von Band 16 zu spät erfolgt, dies aber seine Gründe hat: Während bereits Band 15 (Briefe des Jahres 1545) um ein Vielfaches umfangreicher als die vorangehenden Bände ist, nämlich 259 Briefe beinhaltet, umfasst die Korrespondenz Bullingers aus dem Jahr 1546 deren 420. Ursprünglich war vorgesehen, die Briefe des ganzen Jahres 1546 in einer Rezension zu würdigen, doch hätte sich dann die Vorstellung des ersten Bandes zu diesem Jahr zu sehr verzögert. Unterdessen ist Band 17, der die Briefe von Juni bis September 1546 umfasst, erschienen, und Band 18 (Oktober bis Dezember 1546) befindet sich kurz vor der Publikation. Dies zeigt freilich auf, mit welcher grossen Zielstrebigkeit, Konsequenz und Nachhaltigkeit die Bearbeiter die Edition besorgen.

Im vorliegenden Band 16 werden von den 420 Briefen deren 134 ediert beziehungsweise mit ausführlichen Zusammenfassungen (22 Briefe) gedruckt. Verdankenswerterweise werden gelegentlich auch Briefe ediert, die zwar bereits einmal veröffentlicht wurden, heute jedoch nur sehr schwer zugänglich sind, oder deren Bedeutung aufgrund der behandelten Thematik einzigartig ist, so zum Beispiel ein Brief des der Heterodoxie verdächtigten Basler Professors Martin Borrhaus, der zuletzt vor 272 Jahren veröffentlicht wurde (Nr. 2329). Dieser Brief ist darum bemerkenswert, weil er Hinweise über Borrhaus' «Haltung» zu Schwenkfeld gibt. Darin ermutigte nämlich Borrhaus Bullinger, die Möglichkeit in Erwägung zu ziehen, «dass Schwenkfeld vielleicht genauso wie Bullinger ein von Gott begabter Mensch sei» (S. 37).

Konzeptionell folgt Band 16 dem bewährten Muster der Edition: In der ausführlichen Einleitung führt Bodenmann in die Themenfelder und Hintergründe ein und beleuchtet zudem die wichtigsten Korrespondenten und Personen in ihren Kommunikationsbeziehungen. Die Einleitung wäre eigentlich in einer gesonderten Rezension zu würdigen, denn die Fülle an Informationen ist beeindruckend und lässt den geneigten Leser an der historischen Hintergrundarbeit der Bearbeiter teilhaben (S. 11–46). Darauf folgt das nützliche Abkürzungsverzeichnis (S. 47–58). Den Hauptteil bildet die Edition mit dem Anmerkungsapparat, der sich an den bisherigen Gepflogenheiten orientiert (S. 59–418). Was die Zusammenfassungen der Briefe betrifft, ist festzuhalten, dass deren Stellenwert von Jahr zu Jahr steigt, da die Anzahl der Forscher, die heute noch die Möglichkeit haben, lateinische oder frühneuhochdeutsche Quellen zu lesen, stetig abnimmt. Welche immense Arbeit dahinter steht, illustrieren die Zusammenfassungen, die mehrere (!) Seiten umfassen (z.B. Nr. 2336, 2342, 2401 etc.). Das viele Feinheiten der Edition erschliessende Register (S. 419–443) ist sehr ausführlich gehalten, so können auch Druckschriften oder mehrfach behandelte Themen (z.B. Buchmesse in Frankfurt a.M.) gefunden werden.

Von den 134 Briefen waren deren 82 bislang ungedruckt, sind also der Forschung erstmals in einer Edition zugänglich. Darunter befinden sich nicht nur bislang unbekannte Briefe (z.B. mit Joachim Vadian, Nr. 2400, 2411, 2425), sondern auch solche, die unser Wissen über das Korrespondentennetz Bullingers vertiefen, weil deren Verfasser als Korrespondenten Bullingers bislang kaum bekannt waren. Die Vorstellung dieser neuen Korrespondenten bestätigt zudem unser bisheriges Wissen über Bullingers «Kirchenpolitik», in der Buchgeschenke ein nicht zu vernachlässigender Faktor waren. So sandte Bullinger beispielsweise dem in Rottweil neu ernannten Pfarrer Johann Werner Wiga seinen Markuskommentar (1545) zu (vgl. Nr. 2334).

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

In den ersten Monaten des Jahres 1546 ist der geographische Kreis von Bullingers Korrespondenzen vorübergehend weniger gross als in den vorangehenden Jahren – so finden sich beispielsweise keine Briefe aus Ungarn, Mähren, Holland oder Italien. Von den 134 Briefen wurden deren 66 zwischen Zürich und dem Gebiet des heutigen Deutschlands (vor allem Oberdeutschland) ausgetauscht sowie deren 14 zwischen Zürich und dem Gebiet des heutigen Frankreichs. Die restlichen 54 Briefe sind im Rahmen von Kontakten innerhalb der Eidgenossenschaft inklusive der zugewandten Orte (St. Gallen, Graubünden, Untertanengebiete im Aargau) entstanden. Dabei sind die Kontakte mit Basel, der damaligen Schaltstelle für den Wissenstransfer, gefestigt worden, ja die Quantität des Briefaustauschs mit Basel hat im Vergleich mit 1545 zugenommen.

Von den 134 Briefen stammen deren 28 aus der Feder Bullingers. Teilweise handelt es sich um Kopien von Briefen, die Bullinger aufgrund ihrer Wichtigkeit anfertigen liess, darunter auch der wichtige, nach Luthers Tod verfasste Brief an Philipp Melanchthon (Nr. 2404). Die Briefe Bullingers lassen zudem seine Person differenzierter beurteilen. Daraus geht unter anderem klar hervor, dass Bullinger weder, wie etwa Bucer, als «Apostel der Einheit» (S. 20) noch – und darin ist Büsser zu korrigieren – als «ökumenischer Patriarch» beurteilt werden darf. Wir dürfen darum darauf gespannt sein, ob in den nachfolgenden Bänden des Bullinger-Briefwechsels weiteres Material zu dieser Frage ans Licht kommt.

Naturgemäss enthalten Briefe wichtige bio-bibliographische Informationen. Freilich können im Rahmen einer Rezension diese vielen wertvollen Hinweise nicht angemessen gewürdigt werden. Einige Beispiele seien immerhin erwähnt: So erfahren wir, dass Konrad Gessner aus Augsburg griechische Handschriften borgen konnte (Nr. 2403), in einem Brief der Churer Schulaufseher werden wertvolle Details zu den Studien von Paulus Blasius, Sohn des Churer Reformators Johannes Blasius, erwähnt (Nr. 2430), oder der Hofrat der siebenbürgischen Königin Isabella, Antun Vrančić, ist in Zürich auf der Durchreise bezeugt (Nr. 2431).

Die exemplarischen Rosinen aus dem Briefwechsel von Januar bis Mai 1546 sollen nicht nur jeden Historiker, der sich mit dem 16. Jahrhundert beschäftigt, dazu ermutigen, den Schatz des Bullinger-Briefwechsels zu entdecken, sondern auch untrüglicher Beleg der Qualität des vorliegenden Bandes sein.

Jan-Andrea Bernhard, Castrisch

Reto Furter, Anne-Lise Head-König, Luigi Lorenzetti (Hg.), **Des manufactures aux fabriques – Von der Manufaktur zur Fabrik. Les transformations industrielles, XVIII^{e}–XX^{e} siècles – Industrieller Wandel, 18.–20. Jahrhundert,** Zürich: Chronos Verlag, 2015 (Histoire des Alpes – Storia delle Alpi – Geschichte der Alpen, Bd. 20), 232 Seiten, 7 Tabellen, 2 Grafiken, 5 Karten, 3 Abbildungen.

Der 20. Band der länderübergreifenden Zeitschrift zur Geschichte der Alpen enthält mehr, als der Titel vermuten lässt. Neben einem Nachruf auf den viel zu früh verstorbenen Innsbrucker Mediävisten Klaus Brandstätter, Vorstandsmitglied der *Internationalen Gesellschaft für historische Alpenforschung*, und einem Rückblick auf die ersten zwanzig Jahre der Zeitschrift aus der Feder ihres Präsidenten, Luca Mocarelli, finden sich darin nicht nur vier Aufsätze zur frühen Industrialisierung, sondern darüber hinaus auch fünf Beiträge zur ländlichen Entwicklung des alpinen Raumes zwischen dem 16. und dem 20. Jahrhundert. Aus

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

den einen wie den anderen wird klar, dass sich wirtschaftliche Entwicklung weit mehr aus lokalen und regionalen Bedingungen als aus der jeweiligen politisch-nationalen Zugehörigkeit eines Gebietes erklären lässt.

So verweist Anne-Lise Head-König auf die grossen Unterschiede, die in der Industrialisierung der alpinen und der voralpinen Kantone der Schweiz zu beobachten sind. Grund für diese Diskrepanzen waren die jeweilige Ausstattung mit Rohstoffen und Arbeitskräften, die internationale Konkurrenz samt Nachfrageschwankungen oder die unterschiedliche gewerbliche Tradition. Dies führte dazu, dass um 1901 etwa in Glarus rund 23 % aller Erwerbstätigen Fabrikarbeiter waren, im Wallis dagegen nur knapp 1 %. Auch in den französischen Alpen lässt sich gemäss Pierre Judet trotz mancher Gemeinsamkeiten kein klares Industrialisierungsmuster erkennen. Stattdessen ist als Folge unterschiedlicher Antworten auf die entstehenden Chancen und Herausforderungen eine grosse Vielfalt auszumachen, wobei insgesamt – wie in anderen alpinen Regionen – der Stromerzeugung aus Wasserkraft eine grosse Bedeutung zukam. Dass es – wie Hrvoje Ratkajec für den slowenischen Alpenraum zeigen konnte – nach dem Niedergang des protoindustriellen Bergbaus einschliesslich Metallerzeugung und -verarbeitung in manchen Regionen zu einer Reagrarisierung, in anderen dagegen zur Entstehung neuer Industriezweige wie etwa der Textilindustrie kam, war ein auch anderswo, und zwar innerhalb wie ausserhalb der Alpen zu beobachtendes Phänomen. Gross war auch die Vielfalt der Firmen, was ihre Organisationsform und Grösse, und der Unternehmer, was ihre regionale und soziale Herkunft anlangt, wobei den Städten und grösseren Siedlungen nicht nur in den von Luigi Trezzi untersuchten italienischen Alpen eine besondere Bedeutung zukam.

Auch die ländliche Wirtschaft der Vormoderne gestaltete sich trotz vieler Berührungspunkte überaus vielfältig. Dies gilt etwa für die Rolle der Gemeinden, die Umwandlung der Eigentumsrechte oder die Einschränkung von Gemeingütern, die neben anderem von Andrea Bonoldi und Alessio Fornasin in einer vergleichenden Untersuchung von Friaul und Tirol analysiert werden. Gemeinsam war dagegen fast allen Regionen, dass für viele bäuerliche Familien eine nicht-landwirtschaftliche Erwerbstätigkeit – einschliesslich saisonaler Auswanderung – entweder aufgrund unzureichender Ausstattung mit nutzbarem Land zum Überleben notwendig war oder eine willkommene Aufbesserung ihres landwirtschaftlichen Einkommens darstellte. Diese weit verbreitete, ländliche Mischökonomie wird von Aleksander Panjek am Beispiel des alpinen Slowenien als integrierte Bauernwirtschaft, von Paolo Tedeschi hingegen in seiner Untersuchung der lombardischen Alpentäler als Pluriaktivität bezeichnet. Letzterer zeigt auch, wie zunehmend schwierig es im 19. Jahrhundert angesichts wachsender Konkurrenz von aussen wurde, die traditionellen Nebenerwerbsmöglichkeiten aufrecht zu erhalten. Dies führte in vielen Tälern zu dauerhafter Abwanderung, der in anderen Bergregionen mit der Entwicklung neuer, qualitativ hochwertiger und durchaus auch industrieller Nischenproduktionen begegnet werden konnte. Ebenfalls in der Lombardei fand im Zuge des Strukturwandels eine Spezialisierung auf ein bestimmtes landwirtschaftliches Produkt statt, wie etwa im Fall der von Claudio Besana und Andrea Maria Locatelli untersuchten Käseproduktion, die speziell von den in der Transhumanz erfahrenen Viehbauern aus der Gegend von Lecco, Bergamo und Brescia betrieben wurde und mit dem Gorgonzola aus der Valsassina überregionale Berühmtheit erlangte.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Die geschilderte Vielfalt derartiger regionaler Mikrostudien zum ländlichen Raum wird auch von Werner Drobesch in seinem Überblick über die jüngere Agrargeschichtsforschung in Österreich angesprochen. Sie überwiegen gegenüber nationalen Gesamtdarstellungen, die vielfach noch fehlen, jedoch angesichts der oben angesprochenen Teilstudien fällig erscheinen. Eine solche Studie könnte den Versuch unternehmen, in einer vergleichenden Gesamtschau die vielfältigen Strategien darzustellen, mit denen die Menschen in den Alpen auf die sich ergebenden Chancen und Herausforderungen reagierten. Möglicherweise ist jedoch die Zeit für ein solches Unternehmen noch nicht reif, da es dafür weiterer Regionalstudien von der Art der im vorliegenden Band enthaltenen Beiträge bedarf.

Franz Mathis, Axams

Thomas Baumann, **Das helvetische Parlament. Parlamentarismus im Lichte des Gegensatzes zwischen aufgeklärter Bildungselite und revolutionären Patrioten,** Genève: Slatkine, 2013, 211 Seiten.

Rolle und Bedeutung der Helvetischen Periode und der darauffolgenden Umwälzungen sind in der Schweizer Geschichte noch immer umstritten. Einmal ist offen, ob die Umwälzungen der Helvetischen Revolution als vornehmlich endogen oder exogen verursacht beurteilt werden: Einer exogenen Begründung hinge sozusagen der Makel des Imports oder gar der französischen Kolonialisierung an, die endogene Erklärung allein vermag allerdings auch nicht recht zu überzeugen – zu schwach scheinen die inneren Reformkräfte gewesen zu sein. Dann ist ideengeschichtlich umstritten, woher die staatsrechtlichen Einflüsse kamen – während bei der Helvetischen Verfassung die französische Herkunft ja noch einigermassen plausibel erscheint, sind die Einflüsse bei den Regenerationsverfassungen umso umstrittener. Und drittens ist die Frage des Einflusses der Helvetischen Periode auf die nachmaligen erfolgreichen Umwälzungen der Regeneration und des Bundesstaates strittig, da viele die Bedeutung der Helvetik abschwächen, um mit deren Kinderkrankheiten – Kinderkrankheiten des Liberalismus – nicht dessen nachmalig erfolgreiche Durchsetzung zu infizieren. Vor allem der letzte Kritikpunkt wirkte in der Phase der liberalen Geschichtsschreibung Ende des 19. Jahrhunderts polarisierend: Die einen schätzten die Helvetische Epoche als Mutter der erfolgreichen liberalen Bewegung hoch und andere vernachlässigten diese Frage, um eben die Infektionsgefahr klein zu halten. Die konservative Geschichtsschreibung interessierte sich für die Helvetik ohnehin nur als Geschichte der französischen Eroberung und Unterdrückung beziehungsweise als Geschichte des (v.a. Innerschweizer) Widerstandes gegen die fremde Armee. Während des 20. Jahrhunderts verschwand das Interesse für die wenig erfolgreiche, mehr und mehr als dysfunktional empfundene Episode weitgehend.

Erst gegen Ende des 20. Jahrhunderts erwachte die Neugierde erneut. So führte Rudolf Braun die Schweizergeschichte vom ausgehenden Ancien Régime endlich bis zur Helvetischen Revolution, und die Generation nach Braun begann schon Anfang der 1990er Jahre eine gross angelegte Neuinterpretation. Das gilt vor allem für Christian Simon und André Schluchter als Initianten und Herausgeber des *Dossiers Helvetik*. Und auf das 200-Jahr-Jubiläum der Helvetischen Revolution hin wurden mehrere Forschungsprojekte und sogar kleinere Forschungsprogramme lanciert, die hauptsächlich in die vierbändige Ausgabe *Die Schweiz 1798–1998: Staat – Gesellschaft – Politik* mündeten. Zur gleichen Zeit unterstützte

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

auch Alfred Kölz mit seinem Werk zur schweizerischen Verfassungsgeschichte die Interpretation, wonach Helvetik und liberale Bewegung eng verbunden waren, und beide letztlich als Resultanten von amerikanischen und französischen Impulsen interpretiert werden können. Wichtige Anstösse zum Wandel der Helvetik-Perzeption stammen zudem von Holger Böning.

Der Hauptteil der genannten jüngeren Beiträge zur Geschichte der Helvetik galt der Sozialgeschichte, vor allem der Einbettung der helvetischen Verhältnisse in den grösseren Wandel vom Ancien Régime zur modernen Gesellschaft und zum Bundesstaat. Wenig neue Studien und Erkenntnisse galten der helvetischen Staatlichkeit. Zwar berührte der den konstitutionellen Verhältnissen gewidmete Beitrag von Kölz auch staatliche Fragen. Die pionierhaften und komplizierten Auseinandersetzungen der ersten zwei Jahre und die anschliessenden Hin- und Herbewegungen der vier Staatsstreiche und der folgenden Mediation als Geschichte der Innenpolitik sind indessen noch nicht geschrieben.

Seit langem gilt die Untersuchung der Funktionsweise des helvetischen Parlaments mit Grossem Rat und Senat zwischen 1798 und 1800 als Geheimtipp. Schon Rudolf Braun regte an, die Zusammensetzung dieser Behörde nach den Ansätzen der Kollektivbiographie – nach dem Vorbild von Charles Beard[1] – ökonomisch zu untersuchen, das heisst, insbesondere in der Frage der Ablösung der Feudallasten eine ökonomische Interpretation zu wagen. Nun legt Thomas Baumann eine publizierte Masterarbeit vor, betreut von André Holenstein (Universität Bern), die wichtige Elemente dieses Forschungsprogramms aufnimmt und eine eigenständige Interpretation vornimmt. Baumann konzentriert sich dabei auf drei wichtige Punkte: die Funktionsweise der Räte (insbesondere Analyse der Geschäftsordnung), eine Kollektivbiographie und die Behandlung dreier politischer Themen (Patriotenentschädigung, Feudallastenabschaffung, Verfassungsdebatte).

Von grossem Interesse ist der erste Punkt, eine Analyse der Funktionsweise des helvetischen Parlaments. Bis auf wenige, immer wiederkehrende Stereotypen war dieses Thema bisher unbeachtet. Wer weiss, wie unterschiedlich Parlamente funktionieren können, wie unterschiedlich sie sich zur jeweiligen Regierung (Exekutive) im Rahmen der Staatsleitung respektive der Gewaltenteilung stellen können, und welche Selbstblockaden zuweilen möglich sind, muss sich um diese Frage kümmern, um «der Politik der Helvetik» nur ansatzweise gerecht werden zu können. Baumann ist auf die Suche nach dem Geschäftsreglement gegangen – es ist in der grossen Quellensammlung zur Helvetik von Strickler nicht enthalten – und hat dieses nach Auffinden im Staatsarchiv Basel erfolgreich analysiert (S. 167). Selbstverständlich reicht die Kenntnis des Reglements nicht, um die grossen institutionellen Fragen der Staatsleitung beziehungsweise der Gewaltenteilung vollends zu durchdringen. Eine gute Basis für weitere Untersuchungen ist jedoch gelegt.

Der Anspruch einer Kollektivbiografie ist beim derzeitigen Stand der Dokumentierung für den gesamten Rat schwierig einzulösen. Viele der Mitglieder treten nur für ihre politischen Funktionen für kurze Zeit aus dem Dunkel der Geschichte, um dann wieder, ohne weitere Spuren zu hinterlassen, zu verschwin-

1 Charles A. Beard, An Economic Interpretation of the Constitution of the United States, New York 1913.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

den. Andere Exponenten sind zwar generell bekannt, für den betreffenden Untersuchungszeitraum gibt es zu ihnen aber auch nur wenige Informationen. Die vorgelegten Analysen beziehen sich so zwar auf wichtige Merkmale wie Alter, geographische Herkunft und Berufe, leider aber nicht auf zusätzliche politische oder wirtschaftliche Informationen wie beispielsweise Zugehörigkeit zur politischen Elite schon vor 1798 (Kontinuität versus Diskontinuität) oder zum wirtschaftlichen Stand (v.a. Vermögen und Besitz an Boden). Solche fehlenden Kriterien wären zweifellos schwieriger zu erheben und zu interpretieren gewesen, sie hätten aber mehr Verbindungen mit den behandelten politischen Themen erlaubt. Doch auch in dieser Frage gibt die Arbeit eine solide Grundlage für weitere Forschung.

Die drei vom Parlament behandelten und vom Autor ausgewählten Themen stammen hauptsächlich aus dem Jahr 1798. Die Entschädigung der im ausgehenden Ancien Régime verfolgten Patrioten war zu Beginn der Parlamentsarbeit ein politischer Brennpunkt sondergleichen. In der aufgeladenen Situation der Helvetischen Revolution war es insbesondere der siegreichen Seite der Patrioten ein grosses Anliegen, das in ihren Augen grosse Unrecht, das ihren Gesinnungsgenossen durch die alten Regierungen widerfahren war, wieder gutzumachen. Diese Stimmung kennzeichnete vor allem die Diskussion im Grossen Rat; im Senat dagegen obsiegten die Zweifel, insbesondere betreffend die Frage «des *wahren* Patrioten» (S. 85). Das Geschäft landete so auf der langen Bank und blieb bis Ende 1799 unvollendet – nicht zuletzt deshalb, weil es für die junge Republik noch wichtigere Geschäfte gab als diese «Indemnisation». Wichtiger für die junge Republik war die Frage der Finanzierung, und innerhalb dieses Themas die Frage der Aufhebung der Feudallasten. Doch trotz dieser grösseren Relevanz war es um dieses Thema nicht besser bestellt. Auch hier standen sich die Sichtweisen der beiden Parlamentskammern zum Schluss diametral gegenüber, und auch hier waren innerhalb der Kammern viele unterschiedliche Ansichten auszumachen. Insbesondere die Frage der Staatsfinanzierung und die Frage der Rechtmässigkeit der Abgaben liessen ganz unterschiedliche Interpretationen der hängigen Fragen zu, so, dass zwar bereits im August 1798 ein (erster) Entscheid feststand, allerdings ein ablehnender. Sehr instruktiv ist auch das dritte gewählte Thema, die Verfassungsdebatte. Die französisch geprägte Einheitsverfassung der Helvetischen Republik war auch vielen Neugesinnten ein Dorn im Auge. Es erstaunt deshalb nicht, dass bereits am 13. April 1798, am ersten Tage nach der Konstituierung von Republik und Parlament, ein Abänderungsantrag betreffend die Verfassung gestellt wurde (S. 119). Baumann gibt den Debatten hierüber grossen Kredit und meint, die Verfassungsdebatte habe vor allem zum Ziel gehabt, konstitutionelle Verbesserungen zu erreichen. Gelähmt wurde dieses Vorhaben indes durch die Unsicherheit, ob Frankreich Änderungen überhaupt zulassen würde (S. 143). Ihre Kulmination fand die Debatte aber erst, nachdem die erste vom 12. April 1798 bereits faktisch ausgehebelt war, in der Diskussion für den Verfassungsentwurf vom 5. Juli 1800. Da war es für eine konstruktive Weiterführung aber bereits zu spät.

Die Studie von Thomas Baumann löst ein altes Desiderat auf elegante Weise ein. Zwar konnten im Rahmen einer Masterarbeit nicht alle Elemente, die für die soziopolitische Einordnung der helvetischen Errungenschaften und Versäumnisse wichtig sind, thematisiert werden. Dennoch wurde ein wichtiger Beitrag für die politische und soziale Geschichte der Helvetischen Republik vorgelegt, der hoffentlich zu weiteren Forschungen anregt. *Sebastian Brändli, Zürich*

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Christian Simon, **Reisen, Sammeln und Forschen. Die Basler Naturhistoriker Paul und Fritz Sarasin,** Basel: Schwabe, 2015 (Studien zur Geschichte der Wissenschaften in Basel, Band 10), 332 Seiten.

Forschungsreisende, Sammler, Naturforscher, Völkerkundler, Umweltschützer, Millionäre, Kolonisten, Grossvettern, Liebespaar; bereits diese zahlreichen Attribute, die den Baslern Paul (1857–1929) und Fritz Sarasin (1859–1942) zugesprochen werden können, versprechen interessante Biographien. Dies hatte Christian Simon erkannt und sich ausführlich mit den Lebenswegen, dem sozialen Umfeld und den wissenschaftlichen Leistungen von Fritz und Paul Sarasin befasst. Ziel des Wissenschaftshistorikers Simon war es, mit einem Rückgriff auf Bourdieus Konzept der *trajectoires* die «Forscher in ihr Umfeld einzuordnen, um zu verstehen, was ihr Platz im wissenschaftlichen Feld ihrer Zeit war». Und dieses Feld war zur Zeit der Sarasins nicht nur hochkomplex, sondern grundlegenden Wandlungen unterworfen. Das macht Simon bereits in einer kurzen Einführung deutlich, in der er die zeitgenössische Situation der Naturgeschichte anhand von Ludwig Rütimeyer (1825–1895), Professor für Zoologie und vergleichende Anatomie an der Universität Basel und späterer Mentor der Sarasins, darstellt. Durch die ausführlichen Beschäftigung mit dem Pfarrersohn Rütimeyer, der mit Charles Darwin in Briefkontakt stand und sich wie dieser mit der Frage nach der Entstehung und Entwicklung von Arten beschäftigte, umreisst Simon das soziale und kulturelle Spannungsfeld, in dem sich die beiden Sarasins bewegten.

Durch die Auswertung eines immensen Korpus an Archivalien folgt Simon ab dem zweiten Teil Schritt für Schritt den Lebenswegen den beiden Söhne wohlhabender und einflussreicher Basler Familien. Dabei gibt er aufgrund von Briefauszügen einen lebendigen Einblick in die von Spannungen geladenen Verhältnisse der Sarasins zu ihrem gesellschaftlichen Umfeld und in ihre Haltungen zu Fragen der Religion, der richtigen Lebensführung und nach dem Sinn der Naturforschung. Von Basel aus führt der Weg weiter nach Würzburg, wo der Naturforscher und Zoologe Karl Semper mit seinen Ansichten zur Evolutionstheorie prägenden Einfluss auf das Wissenschaftsbild der Sarasins nahm. Dabei verweist Simon stets auf die damals geführten Debatten in den noch jungen wissenschaftlichen Disziplinen, allen voran der Entwicklungslehre, der Embryologie, der Anthropologie und der Zoologie.

Einen zentralen Raum bei der Verortung der Sarasins im wissenschaftlichen Feld nehmen ihre grossen Forschungsreisen ein. Von 1883 bis 1886 begaben sie sich nach Ceylon. 1893 bis 1896 trugen sie mit ihrer zweiten Reise nach Celebs massgeblich zur Erforschung der dortigen Fauna und Geographie bei. Dabei spielte jeweils die Erforschung der «fremden Völker» eine zentrale Rolle. Hier thematisiert Simon auch das nicht unproblematische Verhältnis der beiden Basler zur lokalen Bevölkerung und den niederländischen Kolonialherren und zeigt, wie sich die wohlhabenden Basler als Forscher von der imperialen und kolonialen ‹Welle› mittragen liessen.

Von ihren Reisen brachten die Sarasins Unmengen von Objekten nach Basel, wo diese in die Bestände der naturhistorischen und völkerkundlichen Abteilungen des Basler Museums Eingang fanden. Die Institution befand sich im Untersuchungszeitraum, ähnlich wie die Vettern Sarasin, in einem komplexen Spannungsverhältnis zwischen den Wissenschaften und dem politisch und sozial eng verflochtenen Basler Bürgertum. Hier zeigt Simon auch die museologischen Arbeiten der Sarasins und wie sie durch ihre eigenen Sammlungsaktivitäten die

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Etablierung neuer Fachbereiche im Museum, namentlich die Volks- und Völkerkunde, ermöglichten und mit welchen Strategien sie das Basler Bürgertum für deren Inhalte zu sensibilisieren suchten.

Vom Museum aus führt der Weg zur thematisch letzten Station des Buches, nämlich zu den Aktivitäten der Sarasins im Bereich des Naturschutzes und ihrem Beitrag zur Gründung des ersten Schweizerischen Nationalparks.

Bei der Vielfalt der Geschichten, die Simon mit den Biographien der Sarasins verbindet – von der Geschichte der Darwin-Rezeption in der Schweiz über die Kolonialgeschichte, die Geschichte der Naturwissenschaften, der «Rassenkunde», der Anthropologie und der Ethnologie, die Museums-, Universitäts- und Stadtgeschichte bis zur Geschichte des Umweltschutzes – ist die Lektüre des Buches entsprechend anspruchsvoll. Weil Simon diese Themenbereiche anhand der Lebenswege der beiden Protagonisten abzuhandeln versteht, ergibt sich ein roter Faden, den man ansonsten bei der Fülle an Themen leicht verlieren könnte. Darin, dass Simon eben nicht beabsichtigt, eine Geschichte der Wissenschaften zwischen 1859 und 1940 zu schreiben, sondern die Entwicklungen in den Wissenschaften an die akribisch und sorgfältig recherchierten Biographien von Paul und Fritz Sarasin knüpft, liegt auch die Stärke des Werkes. Es zeigt, dass wissenschaftliche Forschung und Erkenntnisse letztlich von Menschen gemacht werden und dass diese Menschen – wie Fritz und Paul Sarasin – sich durch Forschung ihrer Stellung in der Welt bewusst werden und diese Stellung gleichzeitig ihren Mitmenschen bewusst zu machen suchen. Die Geschichte der Vettern Sarasin, wie sie Simon vorlegt, ist damit ein wesentlicher Beitrag zur Geschichte der modernen Wissenschaften, da sie zeigt, dass sich diese Geschichte nicht anhand einzelner spezifischer Fachdisziplinen erfassen und erklären lässt, sondern dass moderne Wissenschaftsgeschichte immer auch Verflechtungsgeschichte, Sozialgeschichte, Kulturgeschichte und Globalgeschichte ist. Die Tatsache, dass im selben Jahr unter dem Titel «Tropenliebe» gleich eine weitere historische Studie zum Leben und Wirken von Paul und Fritz Sarasin, verfasst von Bernhard C. Schär, erschienen ist, macht deutlich, dass die Beschäftigung mit diesen beiden Paradiesvögeln der Schweizer Wissenschaftsgeschichte durchaus eine lohnenswerte ist.

Flavio Häner, Pharmazie-Historisches Museum der Universität Basel

Bernhard C. Schär, **Tropenliebe. Schweizer Naturforscher und niederländischer Imperialismus in Südostasien um 1900,** Frankfurt a. M.: Campus Verlag, 2015, 374 Seiten, 51 Abbildungen.

Weshalb besitzt das Museum der Kulturen in Basel eine der grössten ethnologischen Sammlungen Europas? Wie konnte die Schweiz zu einem europäischen Zentrum der «Rassenforschung» aufsteigen? Und was hat der Schweizer Nationalpark eigentlich mit den niederländischen Kolonialbesitzungen in Südostasien zu tun? Der am *Zentrum Geschichte des Wissens* der Universität und der ETH Zürich lehrende Historiker Bernhard C. Schär begibt sich in seinem Buch *Tropenliebe. Schweizer Naturforscher und niederländischer Imperialismus in Südostasien um 1900* auf eine faszinierende Spurensuche in die Archive in Den Haag, Jakarta und Basel. Im Zentrum seines Interesses stehen die Vettern Paul und Fritz Sarasin, die Ende des 19. Jahrhunderts auszogen, um die beiden Inseln Ceylon (heute Sri Lanka) und Celebes (heute Sulawesi/Indonesien) zu erforschen.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Dabei hätten es die Fabrikantensöhne auch gemütlich angehen lassen können, denn sie gehörten zur Machtelite Basels, die das ökonomische und politische Leben in der Stadt kontrollierte. Doch ihre Brüder besetzten bereits wichtige politische Ämter und so fanden die beiden Vettern in der Wissenschaft ein anderes Tätigkeitsfeld, das den gesellschaftlichen Konventionen für Sprösslinge ihres Standes entsprach. Dies traf jedoch weniger auf ihre Gefühle füreinander zu. Am Anfang ihrer Unternehmungen stand deshalb beides: Die Liebe *für* die Tropen, sowie eine Liebe *in* den Tropen, wo die beiden Vettern ihre «dissidente Männlichkeit» (S. 47) leben konnten.

1883 reisten die Sarasins nach Ceylon. Sie suchten nach Antworten auf brennende Fragen der Wissenschaft ihrer Zeit, zum Beispiel, ob die Wedda, die «Ureinwohner» Sri Lankas, das Bindeglied zwischen Menschen und Schimpansen seien. Viel Zeit des Forschungsaufenthaltes verwendeten die Sarasins deshalb auf das Sammeln und Vermessen menschlicher Schädel, die sie, zusammen mit anderem wissenschaftlichen und ethnografischen Material, nach Basel sandten. Ihre Forschung über die Weddas stand am Anfang der Volkskunde und der «Rassenforschung» in der Schweiz, deren Vertreter Leopold Rütimeyer und Otto Schlaginhaufen in engem Kontakt mit den Sarasins standen.

1893 durchstreiften die Sarasins das weitgehend unerforschte Hochland der von den Niederländern kontrollierten Insel Sulawesi. Ihre Expedition war ein logistisches und finanzielles Mammut-Unternehmen: 300 bewaffnete Lastenträger, Übersetzer, lokale Führer sowie wissenschaftliches Hilfspersonal und Köche waren Teil der Expedition. Die niederländische Kolonialadministration unterstützte die Basler, wo sie konnte. Eine Forschungsreise solchen Ausmasses überstieg jedoch die knappen Ressourcen der Niederländer und man erhoffte sich detaillierte Informationen über die in dem Gebiet lebenden Menschen. Schär zeigt überzeugend, dass die Ankunft der Sarasins eine Reihe von «Krisen» mit den Ureinwohnern im Hochland auslöste. Der Widerstand der Bevölkerung zu durchbrechen war dann auch die «hauptsächlichste und schwierigste Arbeit» (S. 127) auf den Reisen, wie Paul Sarasin verlauten liess. Der lokale Widerstand gegen das Eindringen der Sarasins ins Hochland veranlasste die Kolonialregierung schliesslich zu einer Militärintervention. Sie war Auftakt zu einem blutigen Eroberungskrieg, der drei Jahre andauern sollte und mit ungleichen Spiessen gefochten wurde. Daran wird deutlich, dass wissenschaftliche Erforschung und koloniale Eroberung aufs engste verzahnt sind.

Paul und Fritz Sarasin bedauerten stets das Vordringen der Zivilisation und das langsame Verschwinden der Urbevölkerung Sulawesis. Dass gerade sie mit ihren Expeditionen diesen Prozess beschleunigten, gehört zur Ironie dieser Geschichte. Nach ihrer Rückkehr in die Schweiz stiegen die Sarasins zu führenden Exponenten der Naturschutzbewegung auf. Mit der Gründung eines Nationalparks verbanden sie die Hoffnung, ursprüngliche Natur wiederherzustellen, die sie im Hochland von Celebes einst bewundert hatten.

Schärs detaillierte und behutsam argumentierende Fallstudie ist ein Glücksfall für das neue Feld der postkolonialen Wissensgeschichte der Schweiz. Der Autor zeigt überzeugend, dass die europäischen Kolonialreiche viel durchlässiger waren als bisher angenommen – ja, dass es sich lohnt, die koloniale Expansion nicht als nationales Projekt, sondern als das Projekt einer «transnational vernetzten bürgerlichen Elite» (S. 332) zu betrachten. Eine solche Betrachtungsweise öffnet neue Perspektiven auf spezifische Regionen Europas und ihre transimpe-

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

rialen, historischen Verflechtungen. Das Buch ist zudem ausgezeichnet strukturiert und flüssig geschrieben, sodass man ihm auch viele Leserinnen und Leser ausserhalb der historischen Zunft wünscht.

Lukas Meier, Schweizerisches Tropen-und Public Health-Institut (Swiss TPH)

Mischa Gallati, **Entmündigt. Vormundschaft in der Stadt Bern, 1920–1950,** Zürich: Chronos Verlag, 2015 (Zürcher Beiträge zur Alltagskultur, Bd. 21), 237 Seiten, 9 Grafiken.

In *Entmündigt* gewährt Mischa Gallati den Leserinnen und Lesern seiner Dissertation einen vertieften Einblick in den Wandel der Vormundschaft über Erwachsene im Bern der 1920er bis 1940er Jahre. Besonders interessiert ist er dabei – in Anlehnung an Michel Foucault – an der «Mikrophysik» von Vormundschaft, die als «machtvoll gegliedertes Beziehungsgefüge» (S. 13) verstanden wird. Der Autor führt seine Leserschaft aus praxeologischer Perspektive durch die Entstehungsgeschichte der Vormundschaft. Dabei stützt er sich neben Foucault auf Ansätze und Konzeptionen von Max Weber (Macht, Gewalt und Herrschaft), Bruno Latour (Akteur-Netzwerk-Theorie) und Erving Goffman (Territorien des Selbst), die sich in der Forschung zum Fürsorgebereich durchgesetzt haben. Entlang herausgearbeiteter Entwicklungslinien nimmt Gallati eine Verortung des institutionellen Settings in Bern vor, um anschliessend den behördlichen Vollzug vormundschaftlicher Massnahmen zu betrachten sowie nach deren inneren Mechanismen zu fragen.

Die gelungene Einleitung mit dem vielversprechenden Titel «Der Historiker und der soziale Tod» weist feinfühlig auf die grundlegenden Besonderheiten der schwierigen Thematik und auf die damit verbundenen spezifischen Arbeitsaufträge für Historikerinnen und Historiker hin. Denn im Umgang mit Protokollbänden, Akten, Personendossiers oder Jahresberichten sei zwar analytische Distanz gefordert, erläutert Gallati, andererseits würden sich hinter den Quellen «handelnde, zum Handeln gebrachte, mitunter gezwungene, oft mit sich und der Welt hadernde Akteurinnen und Akteure» (S. 10) verbergen. Die Berücksichtigung dieser Aspekte gelingt dem Autor in seiner Forschung auf eindrückliche und vorbildliche Art und Weise. Die Einleitung skizziert weiter seinen fundierten Umgang mit Theorie und Methode.

Zu Beginn untersucht Gallati die Herausbildung der modernen Vormundschaft im 20. Jahrhundert und zieht den Faden dabei weiter bis zur neusten Reform des Vormundschaftsrechts im Jahr 2013. Eine der wichtigsten Veränderungen in den Praktiken der Vormundschaft betraf die Klientel. Bis zum Ende des 19. Jahrhunderts geriet nur ins Visier der Vormundschaftsbehörden, wer zu schützendes Vermögen besass. Danach wurde der Kreis der potentiell Betroffenen auf vermögenslose Personen ausgeweitet, die aus der bürgerlichen Perspektive der Gesetzgeber nicht der gesellschaftlichen Norm entsprachen und somit durch Entrechtung wieder auf eine für die Gesellschaft «unschädliche» Bahn zurückgebracht werden sollten. Das folgende Kapitel beschäftigt sich mit dem institutionellen Setting der Berner Vormundschaftsbehörden im Untersuchungszeitraum. Gallati zeigt, dass das Spektrum der in das gesamte Fürsorgesystem integrierten Akteurinnen und Akteure äusserst breit war; sowohl professionalisierte Personen, semiprofessionelle Milizorgane als auch private Gruppierungen betätigten sich in diesem Feld. Anschliessend steht die Arbeit der Behörden bezüglich des

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Vollzugs vormundschaftlicher Massnahmen im Zentrum. Mithilfe statistischer Daten weist Gallati auf allgemeine Entwicklungen und Tendenzen hin und charakterisiert die titelgebende Entmündigung auf diese Weise als ein spezifisches Phänomen des 20. Jahrhunderts. Des Weiteren thematisiert Gallati schliesslich die Handlungslogiken der entmündigten Personen und betont, dass Macht- und Herrschaftsverhältnisse auch im privaten Reagieren auf öffentliche Handlungen zum Vorschein kommen und immer wieder neu über polymorphe Interaktionsprozesse produziert und reproduziert werden. Er gelangt unter Bezugnahme auf Goffman zur Festlegung von drei Modi in den Verhaltensmustern Betroffener, die er Dissens, Verschwinden und Mimikry nennt.

Jeweils am Ende der Kapitel erwartet die Leserschaft eine individuelle Fallgeschichte einer entmündigten Person aus dem Untersuchungszeitraum. Diese Erzählungen vermögen das Buch neben den inhaltlich-analytischen Kapiteln angenehm zu beleben. Sie bilden einen willkommenen Gegensatz zu den in den Hauptkapiteln zuweilen etwas breit ausgefallenen Theorieblöcken, bei deren methodischer Übersetzung in die Kernthematik die Leserinnen und Leser manchmal ein wenig allein gelassen werden. Bewusst spricht Gallati bei diesen Fallgeschichten, deren Nacherzählungen nur auf Fürsorge- und Vormundschaftsakten basieren, nicht von «Biografien» oder «Lebensgeschichten», da sie in ihren institutionellen und lebensweltlichen Kontexten belassen werden sollen. Auf diese Weise beabsichtigt Gallati, den konstruierten und gleichwohl konstruierenden Charakter des Quellenmaterials zu unterstreichen und den entmündigten Menschen etwas von der Handlungsmacht zurückzugeben, die ihnen seitens der Behörden vorenthalten wurde. Diesen lobenswerten Vorsatz vermag Gallati indes nur teilweise zu erfüllen, da die gewählte Präsentationsform aufgrund der berücksichtigten Quellenbasis zwangsläufig einseitig bleibt. Daher hätte man sich bei der Verfolgung dieses Anspruchs den Miteinbezug von Interviews mit Betroffenen und die Analyse allfälliger Ego-Dokumente von Zeitzeuginnen und Zeitzeugen gewünscht. Gallati unterlässt es aber nicht, in seinem Schlusswort auf dieses Forschungsdesiderat im Feld der Vormundschaft über Erwachsene hinzuweisen. Letztlich liefert seine Dissertation einen wertvollen und sehr lesenswerten Beitrag zur historischen Aufarbeitung fürsorgerischer Praktiken, in deren Feld bislang vor allem der Bereich der Kinder- und Jugendfürsorge analysiert worden ist.

Janine Vollenweider, Zürich

Wolfgang Hafner, **Pädagogik, Heime, Macht – eine historische Analyse,** Zürich: Integras, 2014, 262 Seiten.

Im Auftrag des *Fachverbands für Sozial- und Sonderpädagogik (Integras)* zeichnet der Historiker Wolfgang Hafner in *Pädagogik, Heime, Macht* die Entwicklung des Verbands bis in die 1990er Jahre nach. 1923 im Umkreis der *Pro Infirmis* und mit Blick auf die Verteilung von Bundesgeldern gegründet, hiess der Zusammenschluss der Heimleiter zunächst *Schweizerischer Hilfsverband für Schwererziehbare*. 1972 erfolgte die Umbenennung in *Schweizerischer Verband für erziehungsschwierige Kinder und Jugendliche* und 1993 schliesslich in *Fachverband für Sozial- und Sonderpädagogik*. Hinter der wechselnden Namensgebung verbirgt sich ein gewichtiger Akteur der hiesigen Heimlandschaft, die mit der aktuellen Debatte um fürsorgerische Zwangsmassnahmen in den Brennpunkt des historischen und politischen Interessens geraten ist. Die Bereitschaft von *Integras*,

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

die Archive zu öffnen, sich kritisch mit der eigenen Geschichte auseinanderzusetzen und einen Beitrag zur gesellschaftlichen Aufarbeitung zu leisten, ist in diesem Kontext in der Tat vorbildlich.

Analytisch setzt Hafners Darstellung bei der «Frage nach dem Einfluss der Wissenschaft für den Alltag in den Heimen» ein, wobei die Tagungen und Fortbildungskurse des Vereins den roten Faden der Darstellung bilden (S. 8). Selbstkritisch setzt Hafner allerdings gleich zu Beginn ein Fragezeichen hinter den gewählten Fokus. Tatsächlich gibt es gute Gründe, das Verhältnis von Professionswissen und Heimpraxis nicht als Einbahnstrasse zu betrachten und die Bedeutung von implizitem Alltagswissen und religiösen Handlungsorientierungen für die Erziehungspraxis nicht zu unterschätzen. Mehrfach meldet Hafner denn auch Zweifel an, ob sich die untersuchten Diskussionsbeiträge wirklich auf die Realität in den Heimen auswirkten (S. 45). Dies gilt übrigens auch für die «Heimkampagne» zu Beginn der 1970er Jahre, deren Wirkungen Hafner im Vergleich zu anderen Forscherinnen und Forschern relativ nüchtern einschätzt (S. 193, 203).

Die Darstellung folgt weitgehend den programmatischen Verlautbarungen von ausgewählten Schlüsselexponenten des Verbands. Dazu gehören etwa der Heilpädagoge Heinrich Hanselmann oder die Heimleiter Johann Frei und Ernst Müller. Mehrere Einschübe informieren über die Eckdaten der Vereinsgeschichte und stellen den pädagogischen Diskurs in den Kontext der gesellschaftlichen und politischen «Auseinandersetzungen um kulturell und emotional angebrachtes Verhalten» (S. 56) sowie des damit zusammenhängenden wirtschaftlichen und sozialen Strukturwandels. Die ersten drei Kapitel rekonstruieren ausführlich die Facetten eines autoritären Erziehungsverständnisses, das erst in den 1970er Jahren – wenn überhaupt – in Frage gestellt wurde. Dazu gehören Hanselmanns pädagogischer Individualismus, der die Abhängigkeit des Zöglings von seinem Erzieher verfestigte, ebenso wie die «Prügelmaschine» des Milieukatholiken Frei, der sich einem bigotten Kreuzzug gegen die Onanie verschrieb, oder Müllers reformistisches Konzept der Selbstverwaltung, das den Anpassungsdruck, den das Heim als totale Institution erzeugte, auf die Gruppe der Zöglinge verlagerte. Wiederholt greift Hafner auf die zeitgenössische Metapher des «Königreichs» zurück (S. 88), um die abgeschottete und hierarchische Situation in den Heimen zu charakterisieren (ein Topos, der übrigens auch die Romane Friedrich Glausers durchzieht). Bezeichnend für den selbstreferentiellen Rahmen, in dem sich die Heimleiter lange bewegten, ist die Tatsache, dass sich die Verbandstagungen während der ganzen zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts nur gerade zwei Mal mit den praktischen Problemen des Heimalltags beschäftigten (S. 67). Noch 1980 diskutierte der Verband – notabene zum Erstaunen des Vertreters des Bundesamts für Justiz – über das Thema «Erziehung aus der Kraft des Glaubens?».

Einen zaghaften Wandel stellt Hafner ab den 1970er Jahren fest, als die öffentliche Kritik an den Erziehungsheimen im Zug der «Heimkampagne» und die verstärkten Koordinationsbemühungen des Bundes auf eine Modernisierung des Heimsektors drängten. Wie das letzte Kapitel anschaulich darlegt, setzte der Verband auch in dieser Situation eher auf Meta-Diskurse und Lobbyarbeit, als dass er den Reformdruck an seine Mitglieder weitergegeben hätte. In enger Zusammenarbeit mit dem Lehrstuhl für Sozialpädagogik von Heinrich Tuggener an der Universität Zürich lancierte der Verband schliesslich ein mehrteiliges Forschungsprogramm zur Heimerziehung, das vom Schweizerischen Nationalfonds gefördert wurde. Am Beispiel von Hannes Tanners Studie von 1992, die erstmals

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

umfassend die langfristigen Wirkungen der Heimerziehung analysierte, zeigt Hafner, wie sich in diesem Kontext der Bezugspunkt des pädagogischen Handelns nach und nach verschob. Hatten Unterordnung und Anpassung an einen vorgegebenen normativen Rahmen über Jahrzehnte hinweg zu den unhinterfragten Erziehungszielen gehört, so wurde nun danach gefragt, inwieweit die Heimerziehung tatsächlich einen Beitrag zur «Ich-Stärkung» der Kinder und Jugendlichen leistete. Zu Recht sieht der Autor darin ein Anzeichen eines individuelleren Verständnisses von sozialpädagogischer Arbeit.

Auch wenn die Wirkungen der untersuchten pädagogischen Entwürfe auf die soziale Realität in den Heimen meist offen bleiben, leistet Wolfgang Hafners Untersuchung doch einen wichtigen Beitrag zu einer aktuellen Forschungsdebatte. Im Einklang mit anderen Fallstudien legt sie das Gerippe einer lange kaum hinterfragten «schwarzen Pädagogik» frei, die auf Arbeitsdisziplinierung, Triebunterdrückung und einer willkürlichen Strafpraxis beruhte. Indem Hafner auf die neue Rolle der «Ich-Stärkung» in der pädagogischen Diskussion der 1980er Jahre hinweist, legt er eine sozialpsychologische Interpretation vor, mit der sich die Modernisierung der Heimerziehung am Übergang zum postfordistischen Zeitalter möglicherweise besser verstehen lässt. Wie die Abschnitte über den Sexualitäts- und Bettnässer-Diskurs unter den Heimleitern zeigen, bedarf ein solcher Ansatz aber noch einer konsequenteren Historisierung. Das Insistieren des Autors auf Komplexität, der Verzicht auf Schwarz-Weiss-Antworten und die verästelte Argumentation machen das Buch allerdings zur anspruchsvollen Lektüre. Dies ist durchaus ein Vorzug in einem Forschungsumfeld, in dem differenzierte und unkonventionelle Einsichten manchmal Gefahr laufen, von medialen Vereinfachungen und politischen Betroffenheitsritualen an den Rand gedrängt zu werden.

Urs Germann, Bern

Forschungsgruppe «Broadcasting Swissness» (Hg.), **Die Schweiz auf Kurzwelle. Musik – Programm – Geschichte(n),** Zurich: Chronos Verlag, 2016 (Kulturwissenschaftliche Technikforschung, vol. 4), 160 pages, 22 illustrations.

Édité par un groupe de recherche interdisciplinaire conduit par Thomas Hengartner (Institut für Populäre Kulturen Universität Zürich), Daniel Häusler (Hochschule Luzern – Musik) et Walter Leimgruber (Seminar für Kulturwissenschaft und Europäische Ethnologie Universität Basel) et soutenu par le *Fonds national suisse de la recherche scientifique*, le présent ouvrage démontre que la musique populaire, par son rôle politico-identitaire, est un élément important non seulement du patrimoine en général, mais également du patrimoine audiovisuel. Point de départ de ce projet: la collection Dür, une collection de musique populaire suisse, composée de près de 8'000 enregistrements issus des divers studios de la Société suisse de radiodiffusion et télévision (SSR) et déposés à la Phonothèque nationale suisse. Constituée entre 1957 et 1967 par le responsable des archives de la radio internationale helvétique et musicologue Fritz Dür dans le but de créer un réservoir de «musique suisse», cette collection vise principalement à enrichir les programmes de cette station de la SSR, dénommée alors Service suisse d'ondes courtes (SOC), et secondairement à nourrir les programmes de l'ensemble des studios. Aïeul de l'actuel site internet swissinfo.ch, le SOC est largement méconnu. Créé en 1938 pour remplir une double mission – resserrer les liens avec la diaspora et faire rayonner le pays hors des frontières nationales –, il

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

propose des émissions dans les trois langues nationales ainsi qu'en anglais et en espagnol à partir d'août 1939, puis en portugais à compter de l'été 1941. L'émetteur national à ondes courtes construit en 1939 à Schwarzenbourg dans le canton de Berne permet d'atteindre des contrées plus lointaines que la traditionnelle diffusion sur ondes moyennes. L'histoire de la radio internationale helvétique est étroitement liée à celle de la défense nationale spirituelle. Le Service suisse d'ondes courtes est présenté comme un outil de promotion culturelle d'importance dans le Message que le Conseil fédéral adresse au Parlement le 9 décembre 1938 «concernant les moyens de maintenir et de faire connaître le patrimoine spirituel de la Confédération». La musique, particulièrement la musique populaire, occupe une place majeure dans la grille de la station internationale (environ 60% de la programmation totale dans les années 1950).

En réfléchissant à la façon dont la musique populaire a participé à la construction sonore d'une «voix de la Suisse» par l'intermédiaire du médium radiophonique et du rayonnement international qu'il offre, ce projet de recherche, qui s'inscrit au croisement des *sound studies* et des *media studies*, permet de porter un regard neuf sur l'identité de la nation, sa politique culturelle et la diffusion de son image, à l'étranger notamment. En plus d'interroger la collection Dür sous l'angle de la musicologie, de l'anthropologie culturelle et de l'ethnomusicologie, les contributions réunies par le groupe de recherche «Broadcasting Swissness» replacent cet objet dans un cadre plus large. Une première série d'articles (Johannes Müske, Thomas Järmann et Johannes Rühl) s'attache à donner une vue d'ensemble de l'histoire du Service suisse d'ondes courtes et de la collection Dür. Les auteurs examinent notamment comment la politique culturelle de la Confédération s'est exprimée dans les programmes musicaux diffusés par la radio internationale helvétique et la façon dont l'authenticité de la musique populaire suisse a été débattue. La deuxième série d'articles (Patricia Jäggi, Karoline Oehme-Jüngling et Fanny Gutsche) élargit la focale en abordant d'autres aspects de la programmation du Service suisse d'ondes courtes que ceux qui sont directement liés à la collection Dür: la mise en scène acoustique de la Suisse comme un lieu alpin dans les programmes, l'instauration d'un service arabe et les difficultés rencontrées, ainsi que l'organisation du Tir Mondial Radio/Radio-Weltschützenfest pour réunir les expatriés à l'écoute. Ces études de cas illustrent le rôle diversifié joué par le SOC en faveur du rayonnement de la Suisse à l'étranger et, de manière plus générale, la capacité des radios internationales, «en tant que média global», à faire circuler des modèles et des représentations autour du monde. Ces trois contributions interrogent aussi les relations que le Service suisse d'ondes courtes entretient avec son auditoire, notamment les Suisses de l'étranger, ainsi que les résistances qu'il doit parfois affronter. Pour terminer, les deux derniers articles, signés par Rudolf Müller, responsable du domaine Son/Radio au sein de Memoriav – une association suisse chargée de la sauvegarde du patrimoine audiovisuel –, et par Hans-Rudolf Dürrenmatt, musicologue de formation et ancien responsable des archives du studio radiophonique de Berne, apportent un éclairage sur la gestion du patrimoine audiovisuel en Suisse. Ils montrent que longtemps (en tout cas jusqu'aux années 1980), la conservation des archives sonores au sein de la SSR a plus été due au hasard ou au zèle de certains collaborateurs (c'est d'ailleurs le cas pour la collection Dür) qu'à une politique d'archivage claire, systématique et cohérente entre les divers studios. Rappelons que les archives radiophoniques ne sont pas constituées en premier lieu dans un but patrimonial, mais avant tout à

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

des fins de rediffusion. De surcroît, l'absence de dépôt légal laisse aux responsables de la SSR une liberté totale d'appréciation.

En plus d'avoir exhumé la collection Dür – dont la variété, la rareté des enregistrements (environ un quart est unique aujourd'hui) et la signification politique et culturelle lui donnent une valeur exceptionnelle –, le grand mérite de ce collectif est de chercher à la faire connaître d'un large public en coopérant avec Memoriav, la Phonothèque nationale suisse et Schweizer Radio und Fernsehen (SRF). Leur ambition est à terme de rendre publiques les 900 pièces numérisées en les proposant sur les stations d'écoute de la Phonothèque nationale et sur Memobase, le portail d'information de Memoriav. Depuis 2013, ces sources sonores sont régulièrement présentées comme de petites pépites dans le cadre de l'émission «Fiirabigmusig» programmée sur *SRF Musikwelle*. Valoriser les archives sonores de la SSR comme le fait le projet «Broadcasting Swissness» participe sans aucun doute à la prise de conscience de la nécessité de sauvegarder le patrimoine culturel audiovisuel suisse.

Une question importante pour notre compréhension de la construction d'une image sonore nationale reste à résoudre: la collection Dür représente-t-elle vraiment la «voix musicale de la Suisse»? Si celle-ci a été conçue comme «une carte de visite musicale de la Suisse», comment interpréter l'absence quasi totale de productions provenant de la Suisse romande? En outre, une approche plus historique aurait permis non seulement de prendre davantage en compte l'impact du cadre géopolitique et des acteurs sur la programmation, mais également d'élargir le point de vue en interrogeant le statut de la musique (populaire) dans d'autres radios internationales. Néanmoins, ce dernier constat ne vise en rien à diminuer la belle démonstration faite ici des perspectives offertes par la musicologie, l'anthropologie culturelle et l'ethnomusicologie pour celui ou celle qui souhaite retracer l'histoire des médias. *Raphaëlle Ruppen Coutaz, Université de Lausanne*

Susanne Businger, **Stille Hilfe und tatkräftige Mitarbeit. Schweizer Frauen und die Unterstützung jüdischer Flüchtlinge, 1938–1947,** Zürich: Chronos Verlag, 2015, 367 Seiten, 9 Abbildungen.

Die Autorin paraphrasiert im Titel ihrer Dissertation das helvetische Frauenideal der schlichten und opferbereiten Helferinnen, die sich während der 1930er und 1940er Jahre für die Flüchtlinge engagiert haben. Susanne Businger untersucht die Tätigkeiten der deutschschweizerischen Frauenorganisationen und Hilfswerke im Rahmen der offiziellen Flüchtlingspolitik, die nach dem Anschluss von Österreich im März 1938 und den folgenden Grenzschliessungen kontinuierlich restriktiver wurde. Die «Flüchtlinge nur aus Rassengründen», Jüdinnen und Juden, aber auch Sinti, Roma und Homosexuelle durften erst ab Juli 1944 als «an Leib und Leben Bedrohte» die Schweizer Grenze passieren.

Susanne Businger recherchiert die Strukturen der in Vergessenheit geratenen Frauenvereine, wertet deren Jahresberichte, interne Zirkulare und Korrespondenzen aus. Sie berücksichtigt auch Personennachlässe, Memoiren sowie Prozessakten und Verhörprotokolle der bestraften Fluchthelferinnen. Als eine ausgiebige Informationsquelle dienen ihr die Vereinszeitschriften.

Das Schweizer Frauenblatt war das Organ des *Bundes Schweizerischer Frauenvereine*, der als ein Dachverband der neutralen Frauenorganisationen 1900 gegründet wurde. Die Pazifistin Clara Nef präsidierte diesen bürgerlichen Verein,

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

der sich nach Kriegsausbruch – wie die meisten Frauenorganisationen – an der geistigen Landesverteidigung orientierte. Clara Nef setzte sich in Briefen an die Politiker für die jüdischen Flüchtlinge ein.

Den sprechenden Titel *Die Frau in Leben und Arbeit* wählten die Sozialdemokratinnen für ihre Tribüne aus. Einen prägenden Einfluss übte in dieser Zeitschrift Regina Kägi-Fuchsmann aus, die das *Schweizerische Arbeiterhilfswerk* (1936 gegründet) leitete und in einigen Gremien für die Flüchtlingshilfe aktiv war. Die Sozialdemokratinnen halfen den politischen Flüchtlingen und kritisierten die antihumanitäre Spirale der Flüchtlingspolitik. Sie berichteten schon im Dezember 1942 von den Todestransporten von Jüdinnen und Juden nach Osten.

Die katholische Schweizerin und *Die Katholische Familie* repräsentierten den konservativen *Schweizerischen Katholischen Frauenbund*. Zu den religiösen Zeitschriften gehörte auch das *Unser Blatt, Monatsblatt für die Schweizer Frau und Mutter*, das vom evangelischen *Schweizerischen Verband Frauenhilfe* herausgegeben wurde. Die Katholikinnen unterstützten die katholischen Flüchtlinge und die Konvertiten. Sie pflegten jedoch bis 1945 antisemitische Ansichten und bedienten sich der diffamierenden rassistischen Terminologie, die sich auch in den Medien durchgesetzt hatte. Die evangelischen Frauen waren vom Flüchtlingspfarrer Paul Vogt beeinflusst, der den Judenhass bekämpfte und den sogenannten «Flüchtlingsbatzen» und die «Freiplatzaktion» initiierte.

Die Schweizer Sektion der *Internationalen Frauenliga für Frieden und Freiheit* wurde 1915 von der Frauenrechtlerin Clara Ragaz gegründet und auch im Zweiten Weltkrieg geführt. Sie vertrat die Ideen des religiösen Sozialismus wie auch ihr Mann, Leonhard Ragaz, der in seinem Periodikum *Neue Wege* gegen den Antisemitismus kämpfte.

Der *Bund Schweizerischer Jüdischer Frauenorganisationen* protestierte moderat gegen die antisemitischen Massnahmen und setzte sich für die Rechte der ausgebürgerten Frauen ein, die Ausländer geheiratet hatten. Weil sich die Schweiz als ein Transitland verstand, finanzierten die Frauenorganisationen zusammen mit dem *Verband Schweizerischer Jüdischer Fürsorgen* (bis 1943 *Verband Schweizerischer Israelitischer Armenpflegen*) und dem *Schweizerischen Israelitischen Gemeindebund* die Weiterreise der jüdischen Flüchtlinge. Ab 1940 bezahlte die kleine jüdische Minderheit den Aufenthalt der etwa 21'000 internierten Männer in den Arbeitslagern sowie der Frauen, Kinder und älteren Menschen in den Heimen. Ohne die Hilfe der internationalen jüdischen Organisationen hätte die Existenz der Internierten nicht gesichert werden können.

Als Antwort auf die Verfolgungspolitik im Dritten Reich und die Flüchtlingswellen sind mehrere Organisationen und Hilfswerke entstanden. Unter anderem die *Schweizerische Arbeitsgemeinschaft Frau und Demokratie* (1933), der alle Frauenverbände – bis auf die Katholikinnen – beitraten. Im gleichen Jahr wurde die *Schweizerische Flüchtlingshilfe* gegründet und 1936 vereinigten sich 16 Hilfswerke in der *Schweizerischen Zentralstelle für Flüchtlingshilfe*, die einen Gesprächspartner für die Behörden bildete. Alle Frauenvereine organisierten Sammlungen für die Flüchtlings- und Kinderhilfe, ab 1940 unterstützten sie auch die Flüchtlinge in den Internierungslagern. Nach Kriegsende arbeiteten sie mit der *Schweizer Spende für Kriegsgeschädigte* zusammen, die sich bis 1947 in 18 Ländern engagierte.

Susanne Businger verarbeitet in fünf thematisch und chronologisch gegliederten Kapiteln die Flüchtlingsarbeit der Frauenvereine zwischen Solidarität,

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Anpassung und Kritik. In detailreichen Analysen setzt sie sich mit der strategischen und spontanen Hilfe von Frauenorganisationen und Einzelpersonen in der Schweiz und im Ausland auseinander. Als eine erfahrene Genderforscherin leistet sie einen bedeutenden Beitrag zur Auswertung der jahrzehntelang verdrängten Frauenrolle während der Kriegs- und Nachkriegszeit.

Helena Kanyar Becker, Basel

Géraldine Delley, **Au-delà des chronologies. Des origines du radiocarbone et de la dendrochronologie à leur intégration dans les recherches lacustres suisses,** Hauterive: Office du patrimoine et de l'archéologie de Neuchâtel, 2015 (coll: Archéologie neuchâteloise, 53), 275 pages, ill.

Dans le livre tiré de sa thèse de doctorat, Géraldine Delley propose une histoire des techniques savantes étroitement liée à l'histoire sociale de la production scientifique et des relations entre champs disciplinaires, dont elle déroule la complexité à l'exemple des techniques de datation fondées sur le radiocarbone (14C) et la dendrochronologie dans l'archéologie helvétique.

La première partie du livre est consacrée aux origines de ces techniques scientifiques nées de la physique nucléaire et de la botanique. Il faut saluer ici la clarté de l'argumentation, qui permet au profane d'en comprendre le fonctionnement et ainsi de saisir les enjeux épistémologiques décrits dans les parties suivantes de l'ouvrage. L'auteure retrace ensuite la réception du 14C et de la dendrochronologie dans le contexte archéologique européen, relevant les frictions que pouvait entraîner l'importation dans le champ des techniques issues des sciences dures. En effet, radiocarbone et dendrochronologie ne suscitent pas l'adhésion immédiate des archéologues, même s'ils travaillent sur des périodes pour lesquelles la datation ne peut se fonder sur des sources écrites. La comparaison entre les conceptions très différentes des enjeux de datation aux Etats-Unis et en Europe permet de comprendre l'hostilité de certaines réactions européennes, alors que les Américains adoptent très vite le procédé. Ces derniers accueillent en effet volontiers une méthode palliant le manque de chronologies fiables sur le temps long qui marque l'histoire de leur continent, alors que les Européens voient moins l'intérêt de recalculer des chronologies bien connues par d'autres moyens.

La deuxième partie de l'ouvrage, qui recouvre la période 1950–1965, décrit la réception de la datation par radiocarbone ou dendrochronologie par les archéologues en Suisse. Géraldine Delley montre que les deux méthodes deviennent très vite l'objet d'âpres luttes au sein du champ archéologique et que leur réception ne peut se comprendre sans un retour sur l'*ethos* scientifique qui anime alors les chercheurs, définissant ce qui leur semble pensable ou non et distinguant les pratiques légitimes des impostures. Que nombre d'archéologues aient alors nourri le soupçon que l'importation des deux techniques cachait une tentative de soumission des sciences historiques aux sciences naturelles est révélateur des tensions entre disciplines marquant alors le champ scientifique. L'auteure souligne que cette réception contrariée s'explique aussi par le peu d'intérêt alors observable en Suisse pour les questions théoriques et la recherche fondamentale au profit d'une science débouchant sur des résultats applicables: l'absence de réflexion théorique pour les deux méthodes dans l'archéologie suisse des années 1950–1965 trouve ici une partie de son explication.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

La troisième partie (1963–1980) revient sur l'importance des méthodes 14C et dendrochronologie pour les chantiers archéologiques liés à la Deuxième Correction des Eaux du Jura et à la construction de l'autoroute A5. Géraldine Delley montre que c'est dans le contexte de ces fouilles d'une ampleur inédite que le 14C et la dendrochronologie gagnent définitivement leur légitimité en tant qu'outils de datation archéologique; elle souligne aussi que cette reconnaissance s'inscrit dans un changement de paradigme au sein du champ archéologique suisse qui voit la discipline se professionnaliser et gagner ses lettres de noblesse. Le financement fédéral des travaux permet en effet le financement des recherches à une échelle inédite et, en retour, les méthodes développées pour étudier les sites d'Auvernier ou de Douanne transforment profondément les pratiques archéologiques du dernier quart du XX^{e} siècle. A cet égard, le chantier de l'A5 est un véritable laboratoire d'expérimentation et de validation de méthodes nouvelles, au nombre desquelles se comptent le 14C et la dendrochronologie, dont plus personne ne songe désormais à contester la légitimé.

En racontant comment deux techniques de datation empruntées aux sciences dures parvinrent à s'imposer en archéologie préhistorique, Géraldine Delley propose une passionnante analyse de l'évolution du champ archéologique et des différents schèmes de pensée qui se cristallisent autour de la légitimité du radiocarbone et de la dendrochronologie entre 1950 et 1980. Elle montre comment des conceptions différentes de la bonne pratique scientifique s'affrontaient au sein de la communauté des archéologues et révèle aussi les tensions opposant les cantons et les universités pour la prédominance au sein du champ scientifique helvétique. L'usage de la sociologie critique de Pierre Bourdieu et du concept de traduction des discours et pratiques de Bruno Latour permet de donner un soubassement théorique utile à la réflexion sur la place des techniques comme objets de lutte et de positionnement au sein du champ scientifique, ainsi que sur les défis posés par le transfert de techniques qu'il a fallu adapter au contexte archéologique.

Géraldine Delley apporte un éclairage nouveau sur l'usage de la dendrochronologie et du radiocarbone 14C dans les pratiques archéologiques suisses. Elle montre que leur introduction dans la discipline ne peut être réduite à une simple innovation technique, mais pose la question de la définition des pratiques scientifiques légitimes et de la circulation des méthodes entre les disciplines au sein d'un champ où ces méthodes deviennent autant de manières de promouvoir ou de défendre sa position et son rang. Par sa rigueur méthodologique et son originalité théorique, l'ouvrage est appelé à faire date dans l'histoire des pratiques scientifiques en Suisse. *Fabrice Flückiger, Université de Neuchâtel*

Pierre Jeanneret, **Michel Buenzod: L'homme engagé, l'écrivain,** Vevey: L'Aire, 2016, 176 pages.

Qui connaît Michel Buenzod? *Le Dictionnaire historique de la Suisse* n'en dit mot, l'*Histoire de la littérature en Suisse romande* dirigée par Roger Francillon l'évoque brièvement. Mérite-t-il pour autant de disparaître des mémoires? Non, a répondu l'historien Pierre Jeanneret qui consacre un joli ouvrage à ce personnage qui a marqué, plus par sa personnalité que par les postes qu'il a occupés, l'histoire du mouvement communiste suisse, et en particulier celle de son émanation vaudoise: le Parti ouvrier et populaire (POP).

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Exercice périlleux auquel s'est livré l'auteur en vérité... Car Jeanneret a bien connu le sujet de son livre, né en 1919 et décédé en 2012. Il l'a côtoyé dans les coulisses du parti dont il est lui-même un membre fidèle, l'a hautement apprécié même si les deux hommes n'ont pas toujours jugé les événements scandant l'histoire de leur parti de la même façon. Comment dès lors aborder la vie et l'œuvre d'un ami politique, avec lequel on a partagé tant de combats communs? L'auteur n'élude pas la question et sa démarche pourra inspirer de futurs historiens qui seraient confrontés à des questions similaires. C'est ainsi un ouvrage hybride qui nous est offert, oscillant entre biographie et témoignage, mais du plus haut intérêt pour celle ou celui qui souhaite pénétrer les détails de l'histoire du communisme suisse et ses liens avec l'histoire littéraire de notre pays.

Lui-même auteur d'une biographie de référence sur son grand-père et pilier du communisme suisse, le médecin Maurice Jeanneret-Minkine, mais aussi d'un riche récit consacré à son père et, surtout, d'un livre fondamental sur l'histoire du POP, Pierre Jeanneret n'a pas hésité à affronter les problèmes spécifiques non seulement de la biographie historique, mais aussi de la nécessaire distance que le narrateur se doit d'adopter avec son objet d'étude. Et c'est une fois de plus avec maestria qu'il franchit l'obstacle. Ce faisant, il apporte également une réponse stimulante à une autre interrogation théorique qu'est souvent amené à se poser l'historien qui se consacre à cette discipline à la fois controversée et fascinante qu'est l'art biographique: est-ce utile de s'intéresser aux personnages dits «secondaires» de la «grande» histoire? Le débat n'est pas nouveau et la contribution de Jeanneret confirmera dans leur opinion ceux qui, dont je fais partie à titre personnel, pensent que oui. La politique vit et prend son sens à travers des personnalités, célèbres ou non. C'est à travers elles que la complexité de la politique revêt son authentique dimension, que les idées s'animent, que certains conflits s'éclairent parfois. Les institutions existent pour et par les individus, par le truchement de leurs actions, de leurs pensées.

C'est ainsi le portrait d'un militant infatigable, communiste convaincu, qui a marqué de nombreuses générations d'élus popistes, que brosse Pierre Jeanneret. Mais ce militant, qui adhère en 1943 à un parti alors condamné à la clandestinité, ne s'est pas exprimé que sur les questions politiques. Auteur dramatique et écrivain reconnu, Michel Buenzod est aussi un artiste dont l'œuvre, en définitive, ne divorce pas de ses engagements politiques. Ses deux sphères d'activité s'interpénètrent et la richesse du personnage n'est saisissable que dans leur symbiose. Jeanneret ne cache cependant pas les impasses dans lesquelles Buenzod s'est enferré. Crispé sur la ligne du parti soviétique, il en épouse toutes les contorsions et accepte son exclusion, en 1951, lorsqu'il s'éloigne de la position neutre qu'entendait adopter le parti suisse par rapport aux autres partis communistes alignés sur Moscou. Pour Buenzod, brièvement membre du Conseil communal de Lausanne et du Grand Conseil vaudois dans les années 1950, l'URSS est l'unique garant de la paix dans le monde et Staline le maître qu'il faut vénérer. À la fin de sa vie, réintégré en 1987, il considérera l'effondrement de l'URSS comme la plus grande calamité du XX^{e} siècle. Entre 1951 et 1987, Buenzod accompagnera le communisme par de nombreux combats, comme secrétaire romand de l'Association Suisse-URSS, au sein du mouvement contre l'armement atomique, et surtout par la plume, comme journaliste, dans la presse officielle du parti, dans celle des dissidents qui ont subi le même sort que lui par la suite. Réintégré, moyennant une inévitable autocritique qu'il essaiera de relativiser en stigmatisant les erreurs du

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

parti, il écrira abondamment, y compris dans Gauchebdo, l'organe actuel du POP.

Un récit dense, autour d'un personnage «secondaire» de l'histoire, mais dont le parcours explique aussi ce que fut la rugosité des combats politiques et la réalité des rapports de force, l'aune à laquelle se mesure toujours le succès dans ce monde si particulier de la vie partisane, dans laquelle se mire en définitive la richesse de la vie sociale. Un regret néanmoins. Pierre Jeanneret, dans la seconde partie de l'ouvrage, présente les pièces et romans de Buenzod, en les résumant et en les commentant brièvement. Outil précieux pour les lecteurs, dont je suis, non familiers de son œuvre. Mais peut-être eût-il été plus précieux de présenter davantage ses écrits de fiction dans le cadre de sa pensée. Sans doute Buenzod n'est-il pas un théoricien, mais tous ses écrits baignent dans sa profonde connaissance de l'histoire du mouvement communiste et reflètent l'intensité de ses combats. Jeanneret aurait pu exploiter davantage cette dimension. Mais c'est un péché véniel au regard de l'intérêt de son travail. *Olivier Meuwly, Lausanne*

Allgemeine Geschichte / Histoire générale

Chantal Camenisch, **Endlose Kälte. Witterungsverlauf und Getreidepreise in den Burgundischen Niederlanden im 15. Jahrhundert,** Basel: Schwabe Verlag, 2015 (Wirtschafts-, Sozial- und Umweltgeschichte, Bd. 5), 523 Seiten, 7 Abbildungen.

Chantal Camenisch gelingt es in ihrer an der Universität Bern vorgelegten Dissertation, das «Zusammenspiel von Witterung und konjunktureller Entwicklung» (S. 29) aufzuzeigen. Dafür führt sie die von Christian Pfister an frühneuzeitlichen Quellen entwickelten relativen Indizes-Systeme konsequent ins Spätmittelalter zurück und versucht ihre Datenreihen mit einer zeitlichen Auflösung nach Jahreszeiten zu rekonstruieren. Sie korreliert Getreidepreisreihen mit ihren Witterungsrekonstruktionen und einer Untersuchung zu Witterungsfolgen.

Der zu besprechende Band ist in zehn Kapitel unterteilt, auf die Einleitung (S. 13–70) folgen allgemeine Überlegungen zu den «Faktoren der Getreidepreisbildung in der vorindustriellen Zeit» (S. 71–130) sowie den «Burgundischen Niederlande[n] im 15. Jahrhundert» (S. 131–160). Das Herzstück der Arbeit bildet die Darstellung im vierten Kapitel «Witterungsverlauf in den Burgundischen Niederlanden im 15. Jahrhundert» (S. 161–382), in dem konkrete Witterungsereignisse im Detail besprochen werden. Dabei werden die Jahreszeiten getrennt nach Temperatur und Niederschlag untersucht und dargestellt. Als unterste zeitliche Ebene werden hierfür Dekaden genutzt, um die Einzelereignisse zusammenzufassen. Zu betonen ist, dass neben der von der früheren Forschung rekonstruierten Temperatur die Autorin auch die deutlich schwerer zu fassenden Niederschlagsdaten anhand der Überlieferung vorbildlich rekonstruiert hat. Die Ergebnisse des dritten und vierten Kapitels werden dann im fünften Kapitel «Witterungsverlauf und Getreidepreise in den Burgundischen Niederlanden im 15. Jahrhundert» (S. 383–426) zusammengeführt. Mit einem Fazit (S. 427–432), einer ausführlichen Bibliographie (S. 433–496), einem Anhang (S. 497–508) und

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

mehreren Verzeichnissen (S. 509–512) endet der durch ein Personen-, Orts und Sachregister (S. 513–523) mustergültig erschlossene Band. Positiv anzumerken ist, dass für sämtliche chronologische Angaben parallel die Daten in julianischer und gregorianischer Zeitrechnung angegeben sind, was den Ergebnissen eine hohe Anschlussfähigkeit an frühneuzeitliche Datensammlungen ermöglicht.

Die Erträge der Arbeit, der ausführliche Katalog sämtlicher überlieferter Witterungsereignisse des 15. Jahrhunderts in den Burgundischen Niederlanden und die zwei zusammenfassenden Tabellen im Anhang, bilden eine belastbare Basis für künftige Forschungen zur Region, zum 15. Jahrhundert allgemein wie auch zu den Witterungsereignissen im 15. Jahrhundert. In den Tabellen werden zunächst die Klimaindizes für alle Jahreszeiten von 1400 bis 1500 getrennt nach Temperatur und Niederschlag aufgeführt. Dies geht weit über den bisherigen Forschungsstand hinaus.[2] Die Dichte der Daten ist dabei – erwartungsgemäss – höchst inhomogen; für fünf Jahre (1404, 1466, 1467, 1473, 1498) sind die Daten fast vollständig vorhanden, für fünf andere Jahre (1403, 1410, 1411, 1449, 1463) dagegen gar nicht bekannt. Von den zusammengerechnet 800 möglichen saisonalen Indizes (Temperatur- und Niederschlagswert für Frühling, Sommer, Herbst und Winter in 100 Jahren) in den Jahren 1400 bis 1500 konnte die Autorin aufgrund der Überlieferung 386 ermitteln; mithin erzielt diese Datenreihe für die Burgundischen Niederlande eine Gesamtdichte von 48,3 Prozent. Bei den Angaben zu Wintertemperaturen wurden 82 Prozent erreicht, bei den Herbsttemperaturen nur 32 Prozent, die Sommerniederschläge konnten zu 61 Prozent klassifiziert werden, die Frühlingsniederschläge dagegen nur zu 32 Prozent; alle anderen Werte ordnen sich jeweils dazwischen ein. Camenisch betont denn auch treffend: «Aufgrund der Quellenlage eignet sich nicht jede Region Europas für eine Untersuchung des Witterungsverlaufes im Spätmittelalter. Hervorragende Konditionen bieten in dieser Hinsicht diejenigen Gebiete, die während des 15. Jahrhunderts als Burgundische Niederlande in die Geschichte eingingen» (S. 14). Für die Frühneuzeit sind – wie am überzeugendsten Christian Pfister in seinen verschiedenen Arbeiten nachgewiesen hat – so viele Daten dokumentiert und überliefert, dass sich fast immer saisonale, ab einer bestimmten Zeit sogar monatliche Indizes rekonstruieren lassen. Dagegen scheint bereits mit dem 15. Jahrhundert eine Übergangszeit erreicht zu sein, in der die statistischen Lücken so gross sind, dass es – trotz der vergleichsweise hervorragenden Überlieferung in der hier untersuchten Region – je tiefer man in die Vergangenheit blickt, desto weniger möglich ist, dichte saisonale Datenreihen aufzustellen.

Wichtige Ergebnisse der Arbeit – neben den Datenreihen und der erfolgreichen Korrelation mit den Getreidepreisen – bilden die Filterung, Darstellung und Analyse dreier grosser Subsistenzkrisen, die in den 1430er, 1480er und am Übergang von den 1480/1490er Jahren grössere Teile Mitteleuropas betroffen haben. Die Darstellung bildet ein grundlegendes Werk zum Verständnis des 15. Jahrhunderts, weil es die Umwelt als vierte Kategorie der Geschichtswissenschaft – neben Politik, Wirtschaft und Kultur – in Form der saisonalen Witterung in dem auch für die europäische Geschichte wichtigen Raum der Burgundischen Niederlande zugänglich macht. *Endlose Kälte* bildet einen neuen Meilenstein bei der Rekon-

2 Zuletzt Rüdiger Glaser: Klimageschichte Mitteleuropas. 1200 Jahre Wetter, Klima, Katastrophen. Darmstadt ^{3}2013, S. 61–93.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

struktion von Klimaindizes. Chantal Camenisch hat eine detailreiche, dicht belegte und für den schnellen Zugriff optimierte Studie vorgelegt, die vielerlei Anregungen bietet und deren mit Sorgfalt angewendete Methodik eine hohe Anschlussfähigkeit an die erarbeiteten Daten für ähnliche Untersuchungen ermöglicht. *Thomas Wozniak, Tübingen*

Heiko Haumann, **Lebenswelten und Geschichte. Zur Theorie und Praxis der Forschung,** Wien/Köln/Weimar: Böhlau, 2012, 533 Seiten.
Heiko Haumann, **Schicksale. Menschen in der Geschichte. Ein Lesebuch,** Wien/Köln/Weimar: Böhlau: 2012, 468 Seiten.

Mit diesen beiden Bänden legt Heiko Haumann, emeritierter Osteuropahistoriker der Universität Basel, seine gesammelten Aufsätze oder jedenfalls die wichtigsten vor. Ein erster Band bündelt Beiträge mit theoretischen und methodischen Überlegungen, der zweite, als «Lesebuch» untertitelt, solche, die zwar handwerklich genauso solide sind, bei denen jedoch der narrative Charakter stärker im Vordergrund steht. Es wird darin in erster Linie die Geschichte menschlicher Schicksale erzählt. Beide Bände zeugen von der Vielfalt und Reichhaltigkeit der Forschungsthemen von Heiko Haumann, die die Geschichte der Juden, der Sowjetunion und des Stalinismus, der Bauern und der Jugend, der Industrialisierung und des Nationalsozialismus und sogar des Fussballs umfassen, im Kern sich aber um Judentum und Bolschewismus drehen. Zusammengeführt werden die beiden Kernthemen in der bislang unveröffentlichten Abschiedsvorlesung, die in fein ziselierten Sätzen und unter Einbeziehung von Bildern Chagalls ein breites Panorama der ostjüdischen Lebenswelt auffächert. Konzeptionell geht es in den hier publizierten Aufsätzen um den Wandel der Sozialbeziehungen in Russland und der Sowjetunion, in Deutschland, in Polen und in der Schweiz, um die Disziplinierung der Arbeiter, um Utopie und Gewalt. Wobei stets der Mensch, der historische Akteur im Zentrum steht, seine Erfahrungen und vor allem die Erinnerung. Nicht zuletzt befasst sich eine ganze Reihe von Aufsätzen mit dem theoretischen Umgang mit Geschichte. Zeitlich reicht der Bogen vom Mittelalter bis ins 20. Jahrhundert – letzteres freilich klar überwiegend.

Die Klammer all dieser alltags-, sozial- und regionalgeschichtlichen Ansätze bietet das aus der phänomenologischen Soziologie stammende Konzept der Lebenswelt, zu dessen Nutzbarmachung für die Geschichtswissenschaft Heiko Haumann grundlegend beigetragen hat. Er hat diesen Begriff nicht einfach mit lokalen Bezügen gleichgesetzt, sondern als Zugriff einer verstehenden Sozialwissenschaft zu den Sinngebungen der Akteure verstanden. Mikro- und Makroebene, Individuum und Struktur werden als im Wechselverhältnis stehend gesehen, nicht als Gegensatz. Besser als es eine Paraphrasierung ausdrücken könnte, hat er dies in seinem 1994 erstmals publizierten und hier wieder abgedruckten Aufsatz «Utopie einer herrschaftsfreien Gesellschaft und Praxis gewaltloser Verhältnisse» formuliert: «Über den Zugang zu einer Lebenswelt kommt die alltägliche Praxis des Individuums ebenso ins Blickfeld wie – als kulturelle Perspektive – dessen Beziehungen zu den Strukturen der Gesellschaft. Und da das Individuum nicht isoliert existiert, sondern in einem Kommunikationsprozess steht, erschliessen sich zugleich die Verbindungen zu anderen Lebenswelten und über sie Schritt für Schritt die Beziehungsgeflechte vieler Individuen in ihrer Vernetzung mit der strukturellen Vielschichtigkeit der Gesellschaft.» (S. 257) Als

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

probate Quellen für diesen Ansatz bieten sich Selbstzeugnisse an. Wie das methodisch umgesetzt werden kann, zeigt Heiko Haumann in verschiedenen Aufsätzen exemplarisch anhand von empirischen Beispielen. Tagebücher, aber auch Fotografien dienen dafür als Material. So etwa im Aufsatz «Blick von innen auf den Stalinismus. Zur Bedeutung von Selbstzeugnissen», in dem der Autor eben Schritt für Schritt darlegt, wie die Perspektive des Akteurs, seine zu Erfahrung verarbeitete Wahrnehmung (also nicht einfach seine Erlebnisse), rekonstruiert werden kann. Nuanciert geht er dabei auch auf skeptische Einwände ein, wie den Fragen nach der Generalisierung auf andere Menschen und inwiefern die in den Selbstzeugnissen mitgeteilten Informationen auch zutreffend sind oder ob sich darin, mit aller kritischen Vorsicht gegenüber dem Begriff formuliert, auch «Fakten» finden lassen.

Beide Bände lassen sich als Lesebücher nutzen. Es lohnt sich sogar, unsystematisch und nach Lust und Laune zu lesen. Es ergeben sich dabei ungewöhnliche und gedanklich anregende Verknüpfungen, etwa zwischen Amerika und Sibirien, zwischen dem Elztal und der DDR, zwischen Freiburg im Breisgau und Leningrad. Man erfährt nicht nur viel Aufschlussreiches, etwa über die Stachanov-Bewegung, über das jüdische Prag oder über Albert Leo Schlageter, sondern man macht auch Entdeckungen, wie die Berechnungen des Berliner Professors der Nationalökonomie Karl Ballod, Mitglied der SPD, der 1898 die Prognose aufstellte, dass dank der Produktivitätsgewinne alle Deutschen (meinte er auch die Frauen?) nach ihrer Schulpflicht nur noch fünf Jahre arbeiten müssten! Die produktive Anwendung des Konzepts Lebenswelt ermöglicht es dem Historiker, individuelle Lebensgeschichten als Scheinwerfer auf Systemzusammenhänge zu verwenden, und gleichzeitig zu zeigen, wie die Einzelnen mit ihren Erfahrungen umgehen und sie verarbeiten. Die beiden Bände geben Einblick in die Denk- und Arbeitsweise eines immens produktiven Historikers. Die Lektüre ist lehrreich und unterhaltsam zugleich. Mehr kann man von der Geschichtsschreibung wohl kaum verlangen. *Brigitte Studer, Bern*

Christoph Manasse, **Auf der Suche nach einer neuen jüdischen Identität. Der Schriftsteller Karl Lieblich (1895–1984) und seine Vision einer interterritorialen Nation,** Köln: Böhlau Verlag, 2015, 364 Seiten, 2 Abbildungen.

Christoph Manasses Studie *Auf den Spuren nach einer neuen jüdischen Identität* wirft einen detaillierten Blick auf den Schriftsteller Karl Lieblich und seine Vorstellungen sowohl «einer interterritorialen Nation», wie es der Untertitel der Dissertationsschrift verrät, wie auch einer neuen jüdischen Identität. Methodisch nähert sich Manasse aus einer mikrohistorischen Perspektive der Frage an, inwiefern Karl Lieblich die Debatten seiner Zeit aufgenommen, verarbeitet und in Form neuer Ideen und konkreter Konzepte weitergedacht hat. Manasses Ansatz stellt die kulturpolitischen Vorstellungen und Werke Karl Lieblichs in einen komplexeren zeitgenössischen Diskurszusammenhang, indem er bisher noch unbekanntes Material in seine Analyse miteinfliessen lässt und die Bedeutung politischer Theorien und Bewegungen aus der Zeit der Weimarer Republik in den Fokus nimmt. Manasse erforscht entlang der Vorträge und Veröffentlichungen Lieblichs – beginnend in den späten 1920er Jahren – dessen Welt- und Gesellschaftsbild sowie dessen Sicht auf die Rolle des Judentums in der modernen Gesellschaft. Wichtige Referenzen für die Auffassungen Lieblichs sieht Christoph

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Manasse dabei in den immer wieder aufgegriffenen Themenkomplexen um Chassidismus und Antisemitismus, wie auch in Lieblichs Reflexionen über die Werke und Gedanken bedeutender zeitgenössischer jüdischer Intellektueller, beispielsweise Simon Dubnow oder Martin Buber.

Karl Lieblich, der neben seiner Tätigkeit als Rechtsanwalt in Stuttgart auch schriftstellerisch tätig war, machte zwischen 1928 und 1932 mit Vorträgen auf sich aufmerksam, die später zusammengefasst in den Sammelbänden *Wir jungen Juden. Drei Untersuchungen zur jüdischen Frage* (1931) und *Was geschieht mit den Juden? Öffentliche Frage an Adolf Hitler* (1932) erschienen. Für Karl Lieblich, das tritt bereits bei seinem ersten Vortrag *Judenhass als Judenschicksal. Über das Problem jüdischer Vergangenheit* im November 1928 hervor, wurde die Frage nach einer Lösung des Antisemitismusproblems zum Ausgangspunkt seiner kulturpolitischen Überlegungen. Laut Manasse verstand Lieblich den Antisemitismus als eine von Gott auferlegte Prüfung, die es zu bestehen galt und er verstand ihn als vielleicht wichtigstes Merkmal des Judentums: Judenhass als identitätsstiftendes Moment und essentielle Überlebensrundlage des Judentums. Nicht traditionelle Werte, sondern die Bedrohung durch den Antisemitismus sowie der stetige «Konkurrenz- und Verteidigungskampf» (S. 29) gegen andere Völker stärkten den Zusammenhalt des jüdischen Volkes in der Diaspora. Diese Beobachtungen formten Lieblichs politisches Hauptanliegen einer fundamentalen Umwandlung des Judentums, das nicht mehr negativ durch eine äussere Bedrohung konstituiert sein sollte. Eine Idee, die nicht nur die Gründung des *Bundes für Neues Judentum* zur Folge hatte, sondern letztlich, wohl als Reaktion auf die Machtergreifung der Nationalsozialisten 1933, in einem Gesetzesentwurf zur jüdischen Kulturautonomie gipfelte. Anders als die Zionisten sah Karl Lieblich diese Neuordnung jedoch nicht an einen neuen geographischen Ort für das Judentum gebunden, vielmehr strebte er eine «innere Emanzipation»[3] an – eine Befreiung von Starrheit durch alte, festgefahrene Traditionen innerhalb der jüdischen Religion. Für ihn wurde der Chassidismus zu einem zweiten identitätsstiftenden Moment, das Lieblich vor allem literarisch aufgriff. Das chassidische Lebensethos, so stellt es Christoph Manasse anschaulich dar, zeichnete dabei jedoch keineswegs den Weg in eine Erneuerung des Judentums auf, sondern wurde zur Grundlage einer Vorstellung für eine Gesellschaft, wie sie Karl Lieblich dann durch seine Vereinigung *Bund für Neues Judentum* auf praktische Weise umzusetzen versuchte.

Neben Lieblich befassten sich auch andere zeitgenössische jüdische Intellektuelle mit den Bewegungen, die sich durch das moderne nationalstaatliche Denken und den erstarkenden Antisemitismus entwickelten und denen Lieblich nicht unkritisch gegenüberstand: Assimilation, Zionismus oder ein jüdischer Nationalismus. Es entstand, so skizziert es diese Forschungsarbeit, ein reger Austausch, sei es als Reaktion auf Lieblichs Vorträge und spätere Veröffentlichungen oder in Form persönlicher Treffen oder Korrespondenzen. Dass er dabei für seine Ideen und Konzepte nicht nur gelobt wurde, verdeutlicht Christoph Manasse, indem er etwa Karl Lieblichs Briefwechsel mit Martin Buber und anderen detailliert bespricht. Buber, wie auch Dubnow, fand zwar Komplimente für Lieblichs Denkansätze, übte aber auch harsche Kritik an einigen seiner Ideen – gerade auch, um seine eigenen Theorien und Überlegungen, die sich bei Lieblich immer wieder

3 Arbeitsheft Nr. 3 ab 1927, Deutsches Literaturarchiv, Marbach, A: Lieblich, 89.98.10., S. 77.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

erkennen lassen, davon abzugrenzen. Christoph Manasse hebt die Bedeutung Bubers für Lieblichs Konzepte zwar deutlich hervor, daneben unterstreicht er aber auch seine These zur Komplexität und diskursiven Vernetzung von Lieblichs politischen Konzepten mit fundierten Auseinandersetzungen zu verschiedenen zeitgenössischen Entwicklungen und Denkströmungen. So gibt er Einblick in den sich gesellschaftlich weiter verstärkenden Antisemitismus während des Ersten Weltkriegs oder arbeitet die Entwicklung kulturpolitischer Konzepte zur Frage eines inter- oder intraterritorialen Judenstaates und deren Umsetzung und Entwicklung in den baltischen Staaten zwischen 1919 und 1940 auf.

Manasse schafft es, die Person Karl Lieblich sowie dessen politisches Denken in einen wissenschaftlichen Fokus zu rücken; gleichzeitig greift er auch zeitgenössische Tendenzen präzise auf und stellt sie in Zusammenhang mit den von Lieblich entworfenen Gesellschaftsideen. Das Produkt ist eine Forschungsarbeit, die mehr ist als die Präsentation der intellektuellen Arbeiten eines Individuums; sie verhandelt auf hochkomplexe Weise zeitgenössische jüdische wie nichtjüdische Denkmuster im Gesellschafts- und Weltgefüge im ersten Drittel des 20. Jahrhunderts. *Anika Reichwald, Hohenems*

Christa Wirth, **Memories of Belonging. Descendants of Italian Migrants to the United States, 1884–Present,** Leiden, Boston: Brill, 2015 (Studies in Global Social History, Bd. 17, Studies in Global Migration History, Bd. 5), 406 Seiten.

1913 brachen Giovanni und Elvira Soloperto mit ihren zwei Kindern aus dem süditalienischen Dorf Sava in die USA auf und liessen sich in Worcester, Massachusetts nieder, einem Ort mit einem «complex ethnic mix» (S. 111) von Einwanderer/innen aus Italien, Schweden, Irland, Polen und anderen Ländern. Seither hat sich die «Migrationsfamilie» Soloperto im Laufe von fünf Generationen in verschiedene Regionen der USA und teilweise auch Europas verstreut, wobei viele von ihnen in Worcester geblieben sind. Man könnte es eine klassische Geschichte (italienischer) Migration nennen, wie sie unzählige Male und überall auf der Welt anzutreffen ist, gewissermassen eine Geschichte der *conditio humana*, wie Migrieren einst von Klaus Bade bezeichnet wurde. Es ist die Geschichte einer «Migrationsfamilie», in der verschiedene Biografien, soziale Verhältnisse, berufliche Lebensläufe und verwandtschaftliche Verflechtungen zum Tragen kommen und die Bedeutung des migratorischen Ursprungs im Laufe der Generationen allmählich zu verblassen scheint.

Hier setzt die Studie von Christa Wirth an, indem sie die Erinnerungswelten einzelner Familienmitglieder erkundet, gleichsam das familiäre Gedächtnis zum Vorschein bringt und dabei individuelle und gesellschaftliche Vergangenheit miteinander verknüpft. Es geht Christa Wirth, die selber zur vierten Generation der ausgewanderten Solopertos zählt und diesen «insider vs. outsider status» (S. 49) selbstkritisch als Herausforderung für ihre Forschung thematisiert, nicht nur darum, soweit wie möglich zu zeigen, was geschehen ist, sondern in erster Linie, wie Migration von den 34 interviewten Familienmitgliedern erinnert wird, welche Bedeutung italienische Herkunft und – wie sie es nennt – «Italianness», in den erinnernden Erzählungen, in den Vorstellungen und Lebenswelten der Solopertos hat. Als weitere Quellen dienen ihr Parlamentsprotokolle, administrative Unterlagen, Gesetzestexte, Passagierlisten und so weiter, ebenso persönliches Quellenmaterial wie Briefe, Tagebücher, Postkarten, Fotografien und Zeichnungen.

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

So lebt die Studie denn auch von der Verbindung des umfangreichen mündlichen Erinnerungsmaterials mit vielfältigen schriftlichen Quellen, aber auch von der stringenten Einbettung in historische Kontexte sowie den klugen Bezugnahmen auf (US-amerikanische) Forschungsdebatten.

So wird beispielsweise die für die amerikanische Migrationsgesellschaft lange dominante Assimilationsperspektive kritisch beleuchtet, die im besonders populären, oftmals sozialwissenschaftlich legitimierten Verständnis des *melting pot* und im sogenannten, von der aktuellen US-Geschichtsforschung wiederbelebten *immigration paradigm* ihren Ausdruck findet. Gemeint ist damit die allmähliche Verschmelzung der Einwanderer/innen und ihrer nachfolgenden Generationen in die durch sozialen Aufstieg, materiellen Wohlstand und demokratische Werte gekennzeichnete Mainstreamgesellschaft, wofür gerne die ost- und südeuropäische Immigration um die vorletzte Jahrhundertwende, speziell jene aus Italien, als Beispiel dient. Nicht nur relativiert Christa Wirth diese lineare, eindimensionale Entwicklungsperspektive, sondern sie verweist auch darauf, wie stark italienische Migranten/innen mit Ausgrenzung und Diskriminierung konfrontiert waren, und betont, dass «Italianness for many descendants […] with painful memories of discrimination» (S. 316) einhergehe. Oft werde vergessen, dass ab dem ausgehenden 19. Jahrhundert, als im Zuge des aufkommenden *nativism* die Einwanderungsbestimmungen massiv verschärft wurden und in den *Immigration Act* von 1924 mündeten, Diskurse und Politiken der Exklusion gegen eine Reihe von Migrationsgruppen, inklusive der italienischen, weit verbreitet waren.

Eine Zäsur in der Familiengeschichte der Solopertos bildete der Moment, als Beatrice La Motta, Tochter von Giovanni und Elvira Soloperto, in den 1930er Jahren Worcester in Richtung Boston und später New Hampshire verliess und in der Folge gleichsam eine zweite Verwandtschaftslinie entstand, in der «Beatrice's physical and emotional disconnection […] as a motif in the speech of her children and grandchildren» (S. 159) immer wieder auftaucht. Auf der Gegenseite steht die Worcester-Linie der Solopertos, wo «memories of togetherness», Kontinuität von «Italianness» und die Veralltäglichung von Migrationserinnerungen ausgeprägter sind und sich die «symbolische Ethnizität» unter anderem aus lokalen Erinnerungsorten, Auseinandersetzungen mit populärkulturellen Zuschreibungen (z.B. Fernsehserien wie «The Sopranos») und Traditionen und Ritualen (z.B. Essensvorbereitungen) speist. Die Gegenüberstellung der Erinnerungsnarrative dieser beiden familiären Stränge zieht sich als roter Faden durch die Studie, wobei sich zeigt, dass die Erzählungen der Gesprächspartner/innen zu gesellschaftlichen Themen und sozialen Erfahrungen wie Geschlechterbeziehungen, Bildung, Konfession und religiösen Praktiken sehr vielfältig sind und generalisierende Unterschiede zwischen den beiden Verwandtschaftslinien nur schwer auszumachen sind. Am auffallendsten erweist sich sicherlich die Differenz, wenn es um die Bedeutung der Kategorie «Klasse» geht, da in der Worcester-Linie bis heute mit Stolz auf die eigene Geschichte als Teil der *working class* verwiesen wird, während die Erinnerungen bei den weggewanderten Solopertos stark vom klassischen amerikanischen Mitteklassen-Narrativ sozialer Mobilität geprägt ist, obschon dieses angesichts der zusehends prekären sozioökonomischen Verhältnisse unter der jüngeren Generation auch in Frage gestellt ist.

Die Stärke der Studie von Christa Wirth liegt darin, dass sie nicht nur die Familiengeschichte der Solopertos erzählt, sondern auch zentrale sozial- und migrationshistorische Fragen aufgreift. Methodisch innovativ und erzählerisch

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

anregend, wenn auch zuweilen etwas redundant, leistet sie damit über ihren exemplarischen Charakter als Fallstudie hinaus einen originellen und gehaltvollen Beitrag zur historischen Migrationsforschung. Dazu trägt die differenzierte, nahezu strukturalistische Anwendung von *Oral History* und der gekonnte, transdisziplinäre Umgang mit Konzepten und Ansätzen aus der Migrationsliteratur wie auch der Gedächtnis- und Geschlechterforschung und den *Whiteness Studies* bei. Es ist zu hoffen, dass die Studie, die auf einer an der Universität Zürich eingereichten Dissertation basiert, auch eine transatlantische wissenschaftliche Transferwirkung erzielt, indem sie der europäischen und insbesondere schweizerischen historischen Migrationsforschung, die im Vergleich zur amerikanischen puncto methodischer Vielfalt und Innovation noch am Anfang steht, zusätzliche Impulse verleiht, vor allen wenn es um den Untersuchungsgegenstand der Migranten und Migrantinnen als handlungsmächtige Subjekte der Geschichte geht.

Damir Skenderovic, Fribourg

Marina Cattaruzza, **L'Italia e la questione adriatica. Dibattiti parlamentari e panorama internazionale (1918–1926),** Bologna: il Mulino, 2014 (Dibattiti storici in Parlamento. Collana dell'Archivio Storico del Senato della Repubblica, 4), 592 Seiten.

Das umfangreiche Werk widmet sich einem wesentlichen Konfliktpunkt in der verunglückten Friedensregelung nach dem Ersten Weltkrieg, jenem der Fiume und Dalmatien betreffenden Grenzen im Adria-Raum zwischen Italien und dem neu gebildeten Südslawenstaat, deretwegen im Juni 1919, Juni 1920 und Juni 1921 die italienischen Regierungen Orlando, Nitti und Giolitti stürzten. Der Band besteht zu etwa einem Drittel aus einer kenntnisreichen Einleitung der unlängst emeritierten Berner Neuzeit-Professorin Marina Cattaruzza und zu rund zwei Dritteln aus einem Quellenteil mit Auszügen aus verschiedenen parlamentarischen Voten zum Konflikt.

Die Einleitung ist in sechs vornehmlich anhand einschlägiger Debatten in Deputiertenkammer und Senat erarbeitete Kapitel gegliedert. Sie handeln von Kriegsende, Friedenskonferenz und Sturz der Regierung Orlando (1), von Gabriele D'Annunzios folgenreichem «Marsch auf Fiume» im September 1919 (2), vom italienisch-jugoslawischen Rapallo-Vertrag vom November 1920 (3), von der Zeit unmittelbar nach diesem Vertrag mit dem Ende des D'Annunzio-Abenteuers und Giolittis innenpolitischem Scheitern (4) und von der wegen der französischen Konkurrenz und Albanien nur kurzen Idylle in den Beziehungen der zwei Staaten während der ersten Regierungsjahre Mussolinis, als die Stadt Fiume dank den Römer Abkommen vom Januar 1924 italienisch wurde (5); darauf folgen noch einige abschliessende Betrachtungen zur Opposition Wilsons gegen die italienischen Forderungen und zur Nachkriegskrise des Landes (6).

Die im Wesentlichen diplomatiegeschichtliche Einleitung behandelt den gesamten Zeitraum zwischen 1918 und 1926 detailliert, aber ungleich ausführlich. Die italienische Nachkriegskrise wird als ganze aufgerollt, einschliesslich Mussolinis Machtergreifung und ihrer Folgen; ein klarer Schwerpunkt liegt aber auf den Jahren 1918 bis 1920. Eindrücklich herausgearbeitet werden vor allem die Gegensätzlichkeiten in der Nachkriegspolitik des Königreichs, das – wie jedenfalls Ministerpräsident Nitti am 8. Dezember 1919 im Senat festhielt – freiwillig und aus ideellen Gründen in den Krieg eingetreten war (S. 100), nach dessen Ende aber

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

hartnäckig auf den territorialen Forderungen beharrte, die von der Entente im Londoner Vertrag vom April 1915 zugestanden worden waren. In diesem Kontext wies am 28. Dezember 1919 Armeegeneral Di Robilant, der D'Annunzios Marsch auf Fiume hätte verhindern wollen, im Senat auf den eklatanten Widerspruch hin, dass man nicht gestützt auf das Selbstbestimmungsrecht Fiume und als Erfüllung des Londoner Geheimvertrags Dalmatien verlangen könne (S. 371).

Letztlich gründete Italiens verhängnisvolles Nachkriegs-Malaise darin, dass es kraft seiner im Krieg erbrachten Opfer gleichberechtigt neben den anderen Grossmächten USA, Grossbritannien und Frankreich zu stehen beanspruchte, was von diesen (in italienischer Optik vornehmlich wegen des jugoslawisch orientierten US-Präsidenten Wilson) indessen nicht so gesehen wurde. Die nationale Frustration, die sich in der von D'Annunzio geprägten Metapher von der «vittoria mutilata» ausdrückte, gehört denn auch zu den wesentlichsten Gründen für Mussolinis Machtergreifung. Selber sollte er mit seinen Korrekturversuchen allerdings weit über das Ziel hinausschiessen.

Der fast 400-seitige informative Quellenteil ist vom Team des Archivio storico des italienischen Senats bearbeitet worden (dessen Mitarbeit auch bei den Anmerkungen zur Einleitung anzunehmen ist) und bringt umfangreiche Auszüge aus den bedeutendsten parlamentarischen Reden zur «questione adriatica», die 1919 zwischen der Friedenskonferenz und dem Fiume-Unternehmen sowie Ende 1920 zur Ratifizierung des Rapallo-Vertrags gehalten wurden. Neben Ausführungen der involvierten Ministerpräsidenten Vittorio Emanuele Orlando und Francesco Saverio Nitti sowie der Aussenminister Tommaso Tittoni, Vittorio Scialoja und Carlo Sforza stechen vor allem ausgewählte Opponenten heraus, so seitens der nationalistischen Rechten etwa Luigi Federzoni, für den das heterogene Jugoslawien aus dem verbündeten Serbien aber ebenso aus den einstigen kroatischen und slowenischen Feinden bestand (26.11.1920, S. 447ff. u. 460). Seitens der politischen Linken beeindrucken die Äusserungen des Historikers und demokratischen Interventisten Gaetano Salvemini und jene des Sozialisten Filippo Turati durch wohltuende Besonnenheit. So kritisierte Turati am 28. September 1919 in der Kammer die auf die Geschichte und das Selbstbestimmungsrecht gestützte Forderung nach Fiume, während man selbiges den Deutschen im Tirol und den Slowenen in Istrien vorenthalte; und während der Londoner Vertrag für Fiume nicht herhalten könne, berufe man sich für Dalmatien auf ihn (S. 296). Salvemini wies seinerseits am 24. November 1920 darauf hin, dass Dalmatien zu beherrschen nur mit einem permanenten Repressionsapparat möglich wäre (S. 418).

Neben dem unbestreitbaren Wert der sehr fundiert präsentierten italienischen Perspektiven auf ein Gross-Thema der Friedenssuche nach dem Ersten Weltkrieg gäbe es freilich andere Sichtweisen, welche die im Buch besprochenen Stellungnahmen relativieren könnten, so etwa, dass die Zerstörung der Habsburgermonarchie nicht unbedingt als Ruhmesblatt der italienischen und europäischen Geschichte zu werten ist oder dass das Scheitern des von italienischer Seite zunehmend kritisierten Präsidenten Wilson einen schweren Schatten auf die Zwischenkriegszeit werfen sollte. Dass Überlegungen dieser Art nicht in den Band eingeflossen sind, dürfte nicht der Autorin, sondern der institutionellen Anbindung des Werks anzulasten sein. *Carlo Moos, Zürich*

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Franz-Werner Kersting, Clemens Zimmermann (Hg.), **Stadt-Land-Beziehungen im 20. Jahrhundert. Geschichts- und kulturwissenschaftliche Perspektiven,** Paderborn, München, Wien, Zürich: Ferdinand Schöningh, 2015, 330 Seiten.

Die Dichotomie Stadt–Land gehört zu den Grundpfeilern der Diskursarchitektur, welche die Sozialwissenschaften seit ihrer Entstehung in der Mitte des 19. Jahrhunderts aufzubauen begannen. Mit Hilfe des Gegensatzpaares Stadt–Land verdichteten sie die Erfahrung der Urbanisierungsschübe, die sich seit 1850 in den Industrieregionen Europas abzuzeichnen begannen. Das Begriffspaar wurde zum unverzichtbaren Bezugsrahmen, auch der Sozialgeschichte, und behauptete seine Nützlichkeit als idealtypische Unterscheidung bis in die Gegenwart. Doch inzwischen ist die Gegenüberstellung von Stadt und Land zum epistemologischen Problemfall geworden, wie der von F. W. Kersting und C. Zimmermann herausgegebene Sammelband eindrücklich zeigt.

Alle dreizehn Beiträge des Bandes problematisieren in der einen oder anderen Weise die Dichotomie Stadt–Land. Sie sind aus einer 2012 durchgeführten Tagung hervorgegangen; die fünf Teile des Bandes entsprechen den Sektionen der Tagung (1. Forschungsgeschichte/-konzepte, 2. Politische Planungen und ihre Folgen, 3. Kulturelle Aufbrüche und soziale Bewegungen, 4. Visuelle Repräsentationen, 5. Internationale Perspektiven). Mit Ausnahme von drei Beispielen (Irland, Österreich, Schweiz) beziehen sich die Fallstudien auf Deutschland, womit der geographische Horizont eng gezogen ist.

Der Band, in dem unterschiedliche Positionen, Aspekte und Themen zur Geltung kommen, verschafft einen insgesamt anregenden und informativen Überblick über den Stand der Debatte. Drei Richtungen zeichnen sich ab: Die erste hält an der Dichotomie Stadt–Land fest, die zweite erweitert sie um ein drittes Konzept, und die dritte gibt sie auf.

In seinem prägnanten Rückblick unter dem Titel *Geschichte der Stadt-Land-Beziehungen im 20. Jahrhundert. Geschichts- und kulturwissenschaftliche Perspektiven* beharrt F. W. Kersting auf der Gegenüberstellung von Stadt und Land, mahnt aber an, die Analyse des Stadt-Land-Schwerpunktes der «Darmstadt-Studie», die in den 1950er Jahren vom Institut für Sozialforschung an der Universität Frankfurt durchgeführt wurde und der sein Interesse gilt, «noch zu vertiefen», und zwar wie diese mit «Blick auf die übergreifenden Prozesse» (S. 54). Auch M. Frese legt seiner Untersuchung über *Land und Stadt im Fokus des Tourismus in Westfalen 1945–2010* die Stadt-Land-Beziehung zugrunde, betont aber, diese hätte im Tourismusbereich «eine neue Form» gewonnen (S. 221). Als Fazit seines materialreichen Textes *(Zwischen ländlicher Tradition und städtischer Jugendkultur? Musikalische Praxis in Dörfern)* konstatiert G. Mahlerwein, dass nach wie vor «gravierende Unterschiede zwischen städtischem und ländlichem Musikleben» bestünden. Von «Entgrenzung der Lebenswelten» könne «für den hier untersuchten Zeitraum» kaum die Rede sein (S. 135). K. Stütz präsentiert erste Ergebnisse ihres Forschungsprojektes über *Stadt-Land-Visualisierungen im Amateurfilm. Deutschland und die Niederlande im Vergleich 1930–1980*. Daraus ergebe sich, dass Film- und Fotoamateure Stadt und Land als «Sujets gleichermassen im Blick hatten», wobei «Gemeinsamkeiten, aber auch Unterschiede in den Visualisierungen» erkennbar seien (S. 195). Auch B. Gammerl *(Jenseits der Metronormalität? Westdeutsche Lesben und Schwule zwischen Land und Stadt)* betont aufgrund seiner empirischen Einblicke, dass «die Stadt-Land-Differenz mitnichten bedeutungslos, sondern immer wieder mit neuen Bedeutungen aufgeladen» worden sei (S. 174).

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

Andere Autoren schlagen vor, das Stadt-Land-Modell konzeptionell zu erweitern. In seinem Beitrag *Die «Suburbanisierung» als Konzept der Stadt-Land-Beziehungen* plädiert C. Zimmermann mit überzeugenden Argumenten dafür, die in der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts neu entstandenen «Zwischen- und Siedlungsformen» und ihre spezifischen Lebensformen mit dem Begriff «Suburbanisierung» zu konzeptualisieren (S. 67). In die gleiche Richtung weisen die von H. W. Schmuhl aufgrund von Interviews gemachten Beobachtungen, wonach sich in den 1970er Jahren aufgrund kommunaler Gebietsreformen im Gebiet von Bielefeld eine «hybride Sonderidentität der Menschen in einer Art ‹Zwischenstadt› ausbildete»; hier sei die Stadt-Land-Dichotomie «aufgehoben» (*Mentalitäten und Identitäten in ländlichen Vororten nach der kommunalen Gebietsreform der 1970er Jahre. Das Beispiel Bielefeld*, S. 108). In seiner wahrnehmungsgeschichtlichen Studie über *Visualisierungen und Images urbaner und ruraler «Armut» im deutsch-deutschen Vergleich* stellt C. Lorke fest, dass Stadt und Land als soziale Konstruktion «entscheidende Prägekraft» besassen (S. 250), auch wenn es in der DDR «auf der Darstellungsebene zu einem klaren Verschwinden der ‹alten› Dichotomie Stadt–Land» gekommen sei (S. 252).

Eine dritte Gruppe von Beiträgen problematisiert die Dichotomie Stadt–Land mit dem Ziel, sie aufzulösen. ‹Raum› wird hier eine zentrale Kategorie. S. Beetz tritt in seinem wissenschaftsgeschichtlichen und methodenorientierten Artikel über die *Erklärungskraft des Begriffs ‹Land› aus der Sicht der Soziologie* für eine «räumlich orientierte Soziologie» ein, welche «die unterschiedlichen räumlichen Strukturen systematisch aufbereitet» (S. 83). In ihrer packenden Studie über *Protest- und Mobilisierungskulturen in ländlichen Gesellschaften am Beispiel der politischen Emanzipationsbewegungen von Frauen (1970 bis 1990)* postuliert J. Paulus für «eine dezidiert mehrdimensionale Perspektive auf die Verschränkung von Räumen und sozialen Netzwerken» (S. 153). Damit komme das Innovationspotential der ‹Provinz› in den Fokus. Als wirksame Strategie, den Gegensatz Stadt–Land aufzulösen, erweist sich ferner ein diskursgeschichtlicher Ansatz, wie E. Langenthaler und U. Schwarz demonstrieren *(Vom Gegenpol zum Massstab. Stadt-Land-Beziehungen in Agrarmediendiskurs und bäuerlicher Wirtschaftspraxis in Niederösterreich 1945–1985)*. Sie verbinden in ihrer methodisch raffinierte Analyse den Agrarmediendiskurs mit der bäuerlichen Wirtschaftspraxis, um nachzuweisen, wie sich in einem dreistufig gedachten «fordistischen Übergang» der «Gegensatz von Stadt und Land schrittweise auflöste» (S. 287), was nicht «‹totale› Urbanisierung» bedeute, sondern zu einer «urban-ruralen Hybridität» geführt habe (S. 288). ‹Raum› ist auch im methodisch und thematisch anregenden Beitrag von P. Moser der Leitbegriff *(Unterschiedliche Entfaltungsmöglichkeiten. Stadt und Land in Irland und der Schweiz 1800–1989)*. P. Moser versteht Stadt und Land als «kommunikative und materielle Räume» (S. 319) und wählt einen komparativen Ansatz, um die Prozesse zu beschreiben, in denen sich die «ländliche Gesellschaft, die über ein eigenständiges Entwicklungspotential verfügte» (S. 291) und ihre Beziehung zur Stadt wandelten.

Auch wenn die Dichotomie Stadt–Land da und dort noch immer als «wechselseitige Ressource der kulturellen Selbstdefinierung» genutzt wird (S. 42): Die Beiträge dieses Bandes demonstrieren, dass die Historiographie auf die Krücken des Stadt-Land-Gegensatzes verzichten kann, wenn sie die Sozialgeschichte Europas im 20. Jahrhundert schreibt. Diese Einsicht ist nicht neu, aber die hier vorgelegten Arbeiten sind dennoch wertvoll, und dies nicht zuletzt durch ihre

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet

empirischen Analysen. Denn diese sind es, welche die konzeptionelle Gegenüberstellung von Stadt und Land überzeugend destabilisieren und damit der Forschung weitere Perspektiven eröffnen. Dass dies gelingt, liegt nicht zuletzt daran, dass in ihrem relationalen Ansatz das ‹Land› (seine Eigenständigkeit) stärker gewichtet wird als die ‹Stadt›. *Martin Schaffner, Basel*

KLIO

KLIO Buchhandlung und Antiquariat von der Crone, Heiniger Linow & Co.

Wissenschaftliche Buchhandlung mit umfangreichem Sortiment und fachspezifischen Dienstleistungen

Buchhändlerisch und wissenschaftlich ausgebildetes Personal

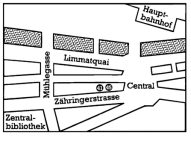
Eigene Neuheitenkataloge

An- und Verkauf antiquarischer Bücher

Geschichte
Philosophie
Germanistik
Alte Sprachen
Soziologie
Politologie
Ethnologie
Theologie
Kommunikation
Belletristik

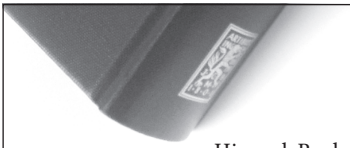
KLIO Buchhandlung
Zähringerstrasse 45
CH-8001 Zürich
Tel. 044 251 42 12

KLIO Antiquariat
Zähringerstrasse 41
CH-8001 Zürich
Tel. 044 251 86 10



www.klio-buch.ch

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet



Neu bei Mohr Siebeck

Hinnerk Bruhns
Max Weber und der Erste Weltkrieg

Gibt es bei Max Weber eine Soziologie des Krieges? Hinnerk Bruhns befasst sich mit dieser Frage, indem er Webers Bild der deutschen Geschichte und seine Sicht des Krieges auf der Grundlage seiner Kriegspublizistik, seiner Kriegs- und Nachkriegsreden sowie seiner privaten Korrespondenz beleuchtet.

2017. Ca. 280 Seiten.
ISBN 978-3-16-152542-1
fadengeheftete Broschur ca. € 25,–
(Juni)
eBook

Lina Gafner
Schreibarbeit
Die alltägliche Wissenspraxis eines Bieler Arztes im 19. Jahrhundert

Wie wurden Ärzte im 19. Jahrhundert zu unentbehrlichen Experten? Welche Rolle spielte dabei ihre Buchführung? Der Bieler Arzt Cäsar Bloesch (1804–1863) hat 55 Journalbände hinterlassen. Deren genaue Betrachtung zeigt, wie der moderne Verwaltungsstaat die ärztliche Praxis des 19. Jahrhunderts formte und wie sich die Ärzte über ihre Schreibarbeit einen zentralen Platz in Staat und Gesellschaft erarbeiteten.

2016. X, 290 Seiten
(Historische Wissensforschung 7).
ISBN 978-3-16-154908-3
Festeinband € 59,–
eBook

Sandro Liniger
Gesellschaft in der Zerstreuung
Soziale Ordnung und Konflikt im frühneuzeitlichen Graubünden

Trotz bestehender sozialer, politischer und kultureller Differenzen und trotz der schwierigen Bedingungen im Gebirge unterhalten im frühneuzeitlichen Graubünden über 50 alpine Talgemeinden zuverlässig ein Miteinander ohne Zentralinstanz und ohne Staat. Ihnen gelingt es, auch angesichts widriger Umstände, ein gemeinsames Soziales und Politisches erfolgreich zu organisieren. Sie bilden sogar eine dynamische Einheit und Ordnung aus, und dies ganz ohne übergeordnete Zentralmacht. Diesen auf den ersten Blick paradoxal anmutenden Befund nimmt Sandro Liniger zum Anlass, um nach der Funktionsweise einer Gesellschaft in der Zerstreuung zu fragen: Welche spezifische Logik zeichnet eine solche alternative Form der Organisation des sozialen und politischen Zusammenlebens aus? Und welche Instabilitäten und Resistenzen sind ihr zu eigen? Welche Konflikte charakterisieren sie?

2017. Ca. 350 Seiten
(Bedrohte Ordnungen).
ISBN 978-3-16-154933-5 Festeinband
ca. € 60,– (September)
eBook

Informationen zum eBook-Angebot:
www.mohr.de/ebooks

Mohr Siebeck
Tübingen
info@mohr.de
www.mohr.de

© 2017 Schwabe Verlag Basel – Open Access erst ab 1.5.2018 gestattet